U d'/of OTTAWA
39003002059938

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quovadis00sien

HENRYK SIENKIEWICZ

QUO VADIS

TRADUCTION DE B. KOZAKIEWICZ ET J.-L. JANASZ

ILLUSTRATIONS DE ORAZI

IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE
PIERRE LAFITTE & Cie
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
PARIS

Universitas BIBLIOTHECA
Universitas BIBLIOTHECA

PG
7158
.S4Q414
1910

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Pétrone se réveilla vers le milieu du jour et, comme à l'ordinaire, très las : la veille, chez Néron, il avait pris part à un festin... Depuis quelque temps, sa santé était moins bonne et ses réveils plus pénibles. Mais toujours le bain matinal et un habile massage activaient la circulation paresseuse de son sang et ranimaient ses forces, si bien que, de l'oléotechium (le dernier compartiment des bains), il sortait comme rénové, les yeux brillants, et tellement prestigieux qu'Othon même n'eût pu rivaliser avec lui. C'était bien là celui qu'on nommait « l'Arbitre des élégances ».

Le lendemain donc de ce festin, où il avait discuté avec Néron, Lucain et Sénèque la question de savoir si la femme possède une âme, il était étendu sur une table de massage couverte d'un neigeux tapis de byssus égyptien, et deux robustes balneatores, de leurs mains imbibées d'huile, pétrissaient ses muscles. Les yeux fermés, il attendait que la chaleur du laconicum avec celle de leurs mains eût pénétré en lui et chassé sa fatigue.

Enfin il ouvrit les yeux. On lui annonça que Marcus Vinicius était là.

Pétrone ordonna de laisser entrer le visiteur au tepidarium, où il se fit porter aussitôt. Vinicius était le fils de sa sœur aînée qui avait épousé jadis un Marcus Vinicius, personnage consulaire du temps de Tibère. Le jeune homme servait maintenant sous les ordres de Corbulon contre les Parthes, et, la guerre terminée, il revenait à Rome. Pétrone avait pour lui une sorte d'affection : car Marcus était un jeune homme aux nobles formes et au corps d'athlète, et qui savait conserver, selon les meilleures esthétiques, cette mesure que Pétrone prisait par-dessus tout.

— Salut ! Pétrone ! dit le jeune homme. Que tous les dieux te comblent de leurs faveurs, et nommément Asclépias et Cypris !

— Sois le bienvenu dans Rome, et que le repos te soit doux après la guerre, répondit Pétrone, dégageant sa main des plis du délicat tissu de karbassus dont il était enveloppé. Quoi de neuf chez les Arméniens ?

Pendant ton séjour en Asie, as-tu poussé une pointe jusqu'en Bithynie ?

— Je suis allé à Héraclée lever des renforts pour Corbulon, répondit Vinicius, et il se mit à parler de la guerre. Mais Pétrone fermait les yeux. Le jeune homme changea de conversation, s'informa de la santé de son oncle.

Mais dans l'unctorium, l'attention de Vinicius fut attirée par les merveilleuses esclaves de service. Deux d'entre elles, des négresses, commencèrent à frotter de parfums d'Orient le corps de Pétrone; d'autres, des Phrygiennes habiles dans l'art de la coiffure, tenaient dans leurs mains souples des miroirs d'acier et des peignes ; deux autres, des filles grecques de Cos, attendaient qu'elles eussent à draper en plis statuaires la toge de leur maître.

— Par Zeus assembleur de nuées, dit Marcus Vinicius, quelle collection de choix ! Des corps plus beaux, on n'en trouverait pas, même chez Barbe-d'Airain.

A quoi Pétrone répondit :

— Je ne suis pas aussi austère qu'Aulus Plautius.

Vinicius, levant vivement la tête, demanda :

— D'où t'est venu à l'esprit Aulus Plautius ? Sais-tu que, pour m'être foulé le poignet aux portes de la ville, je suis resté dans sa maison une quinzaine de jours ? Là, un de ses esclaves, un médecin, Merion, me guérit. C'est précisément de cela que je voulais te parler.

— Vraiment ? Te serais-tu, par hasard, épris de Pomponia ?

— Non, pas de Pomponia, hélas !

— Et de qui ?

— Si je le savais ! .. Mais je ne sais même pas au juste son nom : Lygie, ou Callina ? On l'appelle chez eux Lygie, parce qu'elle est du pays des Lygiens, et son nom barbare est Callina. Une maison étrange que celle de Plautius... C'est plein de monde, et pourtant silencieux comme les bosquets de Subiacum. Pendant une dizaine de jours, j'avais ignoré qu'une déesse y habitât. Mais, un matin, je l'aperçus au jardin, sous les arbres. Je pensai que le soleil levant la ferait se dissiper devant moi comme se dissipe le crépuscule du matin. Je l'ai revue deux fois, et, depuis, je ne connais plus la tranquillité. Je ne me soucie plus de ce que peut me donner la ville ; je ne veux plus ni or, ni bronzes de Corinthe, ni ambre, ni nacre, ni vins, ni festins,... je veux la seule Lygie. Pétrone, mon âme s'élance vers elle, ainsi que, sur la mosaïque de ton tepidarium, le Songe s'élance vers Païsiteïa ; et, jour et nuit, je la désire.

— Si c'est une esclave, achète-là.

— Ce n'est pas une esclave.

— Qu'est-elle donc ? Une des affranchies de Plautius ?

— N'ayant jamais été une esclave, elle n'est pas une affranchie.

— Alors ?

— Je ne sais. Une fille de roi....

— Tu m'intrigues, Vinicius.

— L'histoire n'est pas bien longue. Tu as peut-être connu Vannius, roi des Suèves, qui, chassé de son pays, habita longtemps Rome, où il s'illustra pour sa chance au jeu des osselets et son habileté à conduire un char. Drusus le replaça sur son trône. Vannius gouverna d'abord assez décemment et entreprit d'heureuses guerres; plus tard, cependant, il se mit à écorcher outre mesure, non seulement ses voisins, mais ses sujets. De sorte que Vangio et Sido, ses neveux, fils de Vibilius, roi des Hermandures, se concertèrent pour qu'il retournât à Rome.. tenter la chance aux osselets.

— Je m'en souviens ; c'était sous Claude. Ces temps ne sont pas lointains.

— Oui... La guerre éclata. Vannius appela à son aide les Yazygues, tandis que ses chers neveux suscitaient les Lygiens. Claude n'aimait pas s'ingérer dans les querelles des Barbares ; il écrivit pourtant à Atelius Hister, chef de la légion du Danube, de surveiller attentivement les diverses phases de la guerre et de ne pas permettre que notre paix fût troublée. Hister exigea alors des Lygiens la promesse de ne pas franchir la frontière ; non seulement ils y consentirent, mais ils livrèrent des otages, parmi lesquels la femme et la fille de leur chef... Tu n'ignores pas qu'à la guerre les Barbares traînent avec eux femmes et enfants... Or, ma Lygie est la fille de ce chef.

— D'où sais-tu tout cela ?

— Aulus Plautius lui-même me l'a raconté. Le roi périt. La mère mourut peu de temps après. Pour se débarrasser de l'enfant, Hister l'envoya au gouverneur de toute la Germanie, Pomponius. Celui-ci, la guerre avec les Gattes terminée, revint à Rome et la confia à sa sœur, Pomponia Græcina, femme de Plautius. Dans cette maison, où tout est vertueux, depuis les maîtres jusqu'à la volaille du poulailler, elle grandit, aussi vertueuse que Græcina même, et si belle qu'auprès d'elle Poppée serait une figue d'automne à côté d'une pomme des Hespérides.

— Et alors ?

— Je te le repète, depuis le moment où je l'ai vue, sous les arbres, au jardin, je suis amoureux d'elle.

— Je connais Aulus Plautius qui, tout en blâmant mon genre de vie, a un faible pour moi : il sait que je n'ai jamais été un délateur comme, par exemple, Domitius Afer, Tigellin, toute la bande des amis d'Ahénobarbe. Si tu penses que je sois à même d'obtenir quelque chose d'Aulus, je t'offre mes offices.

— Tu as de l'influence sur lui, et de plus ton esprit est inépuisable en expédients... Oui... si tu parlais à Plautius ?

CETTE ADMIRATION SE LISAIT MÊME SUR LES TRAITS DE LA JEUNE FILLE DE COS QUI DISPOSAIT LES PLIS DE SA TOGE. (P. 8.)

— Tu exagères mon influence et mon ingéniosité ; mais, soit, j'irai parler à Plautius, dès qu'il sera de retour.

— Il est rentré depuis deux jours.

— En ce cas, passons au triclinium, où nous attend le déjeuner ; et, réconfortés, nous nous ferons porter chez Plautius.

— Tu m'avais toujours été très cher, mais maintenant je veux placer au milieu de mes lares ta statue, une statue aussi belle que celle-ci, et lui offrir des sacrifices, dit Vinicius en désignant un Hermès au caducée qui restituait les formes de Pétrone.

Et, dans cette exclamation, il y avait autant de sincérité que de flatterie. Pétrone, en effet, plus âgé et moins athlétique, était pourtant plus beau encore que Vinicius. Rome admirait l'Arbitre des élégances, non seulement pour son esprit délié, mais pour son corps harmonieux. Cette admiration se lisait même sur les traits des deux jeunes filles de Cos, qui disposaient en ce moment les plis de sa toge, et dont l'une, Eunice, le regardait dans les yeux, humble et ravie. Mais lui ne prêtait aucune attention à cet émoi.

Et, posant le bras sur l'épaule de Vinicius, il l'entraîna au triclinium.

Bientôt dans l'unctorium resta la seule Eunice. Un moment, la tête penchée, elle écouta les voix qui s'éloignaient, puis elle alla prendre le siège d'ambre et d'ivoire sur lequel Pétrone s'était assis et le porta devant la statue. Debout sur le siège, ses cheveux répandus en flots d'or sur ses épaules, elle noua ses bras au cou de Pétrone.

CHAPITRE II

Les deux amis prirent place dans la litière et donnèrent ordre qu'on les portât dans le Vicus Patricius, à la maison d'Aulus.

Les nègres géants soulevèrent leur fardeau et se mirent en marche, précédés des esclaves. Pétrone humait dans ses paumes l'odeur de la verveine ; il paraissait réfléchir :

— J'y pense, dit-il : lui as-tu parlé, à ta nymphe sylvestre ? Lui as-tu avoué ton amour ?

— Oui ! Au moment où il me fallut quitter cette maison hospitalière, je lui dis que là la souffrance était plus agréable que les plaisirs partout ailleurs, la maladie plus douce qu'ailleurs la santé. Elle écoutait mes paroles, troublée aussi et la tête inclinée, tout en traçant des lignes, avec un roseau, sur le sable safran. Puis, elle leva les yeux, les abaissa encore sur les signes qu'elle avait tracés, les reporta sur moi, comme si elle voulait me poser une question, et s'enfuit soudain, hamadryade devant un faune balourd.

— Qu'avait-elle donc tracé sur le sable ?

— Un poisson.

— Tu dis ?

— Je dis : un poisson. Cela signifiait-il que c'est un sang glacé qui coule encore dans ses veines ? Je n'en sais rien. Mais toi, explique donc ce signe.

— Très cher, c'est Pline qu'il faut interroger. Il est expert en poissons.

La conversation s'arrêta là, car maintenant la litière circulait dans des rues en tumulte. Et bientôt, par la voie d'Apollon, on arriva au Forum.

Des foules se promenaient sous les arcs de la basilique de Jules César, des foules étaient assises sur les marches du temple de Castor et Pollux, ou faisaient le tour du petit sanctuaire de Vesta, semblables, sur ce décor de marbre, à des essaims multicolores de papillons et de scarabées. D'en haut, par les énormes degrés du temple consacré à Jupiter, — *Jovi Optimo Maximo*, — affluaient des foules nouvelles. Des marchands vendaient à grands cris des fruits, du vin ou de l'eau mélangée au jus des figues. Des charlatans clamaient la vertu de leurs drogues ; des devins, des découvreurs de trésors cachés et des interprètes de songes vantaient leur art. Les groupes s'écartaient devant des litières : d'exquis visages de femmes s'y discernaient, ou bien, usés par la vie, des masques de chevaliers et de sénateurs. Parfois, des pelotons de soldats ou de vigiles fendaient d'un pas cadencé les rassemblements trop tumultueux. La langue grecque résonnait de toutes parts, — aussi fréquente que la latine.

Vinicius, qui n'avait pas revu la Ville depuis longtemps, regardait avec curiosité ce Forum Romanum qui dominait le flot des peuples et que ce flot submergeait : « Le Nid des quirites — sans quirites, » dit Pétrone, qui avait deviné la pensée de son compagnon. En effet, l'élément romain disparaissait presque dans cette cohue.

Devant la librairie d'Aviranus, la litière s'arrêta. Pétrone descendit acheter un élégant manuscrit et le remit à Vinicius.

— C'est un cadeau que je te fais, dit-il.

— Merci, répondit Vinicius en regardant le titre. Le *Satyricon ?* C'est nouveau ? De qui ?

— De moi. Mais, personne n'en sait rien ; et toi, n'en parle à personne.

La litière s'arrêta devant la maison d'Aulus. Un jeune et vigoureux janitor leur ouvrit la porte qui menait à l'ostium (second vestibule), tandis qu'une pie prisonnière les accueillait bruyamment d'un « Salve ».

En allant de l'ostium à l'atrium, Vinicius demanda :

— As-tu remarqué que le portier n'a pas de chaînes ?

— C'est une maison étrange, répondit à mi-voix Pétrone. Tu as sans doute entendu dire que Pomponia Græcina a été soupçonnée d'être une adepte de superstitions orientales qui reposent sur l'adoration d'un certain Chrestos.

— Plus tard je te raconterai ce que j'ai entendu et vu ici.

Ils se trouvaient dans l'atrium. L'esclave préposé à sa garde envoya le nomenclator annoncer les hôtes ; en même temps, des serviteurs leur présentèrent des sièges et leur mirent des tabourets sous les pieds.

Bientôt un esclave écarta la draperie qui séparait l'atrium du tablinum, et Aulus Plautius parut.

C'était un homme déjà sur le soir de la vie, mais robuste, et dont le visage énergique avait, bien que trop court peut-être, quelque chose d'aquilin. A ce moment, sa figure exprimait de l'étonnement et même de l'inquiétude, du fait de la présence insolite de l'ami, du compagnon, du confident de Néron.

Pétrone était trop homme du monde et trop fin pour ne pas s'en apercevoir ; aussi, après les premières salutations, expliqua-t-il sa présence avec toute sa verve et toute sa bonne grâce ; il venait remercier Plautius pour les soins que son neveu avait reçus dans cette maison, et la reconnaissance était le seul motif de sa visite, à laquelle, d'ailleurs, l'avaient enhardi leurs anciennes relations.

— Tu es le bienvenu, dit Plautius, et, quant à la reconnaissance, c'est moi qui t'en dois, encore que tu n'en soupçonnes probablement pas la cause.

En effet, Pétrone avait beau hausser ses yeux couleur de noisette et chercher dans ses souvenirs, il ne devinait pas.

— J'aime, reprit Aulus, et j'apprécie beaucoup Vespasien, à qui tu as sauvé la vie le jour où il eut le malheur de s'endormir en écoutant les vers de César.

— Dis plutôt « le bonheur », répliqua Pétrone, car il ne les entendit pas ; mais je conviens que l'heureuse aventure risquait de finir mal. Barbe-d'Airain voulait absolument lui envoyer, par un centurion, le conseil amical de s'ouvrir les veines.

— Et toi, Pétrone, tu t'es moqué de César ?

— Point : je lui ai représenté que, si Orphée pouvait, par son chant, endormir les bêtes sauvages, c'était triomphe non moins grand d'avoir réussi à endormir Vespasien.

Puis Pétrone changea de conversation : il s'appliqua à vanter la demeure de Plautius, le bon goût qui y régnait.

— C'est une vieille habitation, repartit Plautius, où je n'ai rien changé depuis que j'en ai hérité.

La draperie qui séparait l'atrium du tablinum ayant été tirée, la maison était ouverte d'une extrémité à l'autre, et, à travers le tablinum, à travers le dernier péristyle et la salle suivante, le regard pénétrait jusqu'au jardin qui apparaissait comme un tableau lumineux en un cadre sombre. Les rires joyeux d'un enfant s'envolaient de là-bas jusqu'à l'atrium.

— Ah ! chef, dit Pétrone, permets-nous d'entendre de plus près ce rire franc, un rire aujourd'hui si rare.

— Volontiers, répondit Plautius en se levant : c'est mon petit Aulus et Lygie qui jouent à la balle. Mais j'imagine, Pétrone, que tes jours se passent à cela, rire.

— La vie est risible, et je ris... répliqua Pétrone, mais ici le rire a un autre son.

Causant ainsi, ils traversèrent la maison dans toute sa longueur et arrivèrent au jardin.

Pétrone jeta un regard rapide sur Lygie ; le petit Aulus accourut dire bonjour à Vinicius qui, s'avançant, s'inclina devant la belle jeune fille, immobile, sa balle à la main, ses cheveux noirs en désordre léger, essoufflée un peu et le rose aux joues.

Mais au jardin, dans le triclinium ombragé de lierre, de vigne et de chèvrefeuille, était assise Pomponia Græcina ; ils allèrent la saluer. Pétrone la connaissait, pour l'avoir vue chez Antistia, fille de Rubellius Plaute, et aussi dans la maison des Sénèque et chez Pollion. Il ne pouvait se défendre d'un certain étonnement respectueux devant la mélancolie sereine de ce visage, et cette noblesse d'attitude, de gestes, de paroles.

Le petit Aulus, qui, lors du séjour de Vinicius, l'avait pris en amitié, l'invita à jouer

à la balle. Derrière l'enfant, Lygie était entrée dans le triclinium. Sous le rideau de lierre, avec de petites lueurs miroitantes sur le visage, elle sembla à Pétrone plus jolie qu'au premier coup d'œil, et réellement telle qu'une nymphe. Et, comme il ne lui avait pas encore adressé la parole, il se leva, s'inclina devant elle, et dit les paroles dont Ulysse salue Nausicaa :

Je suis à tes genoux... déesse ou mortelle...
Si tu es l'une des mortelles qui demeurent [sur la terre,
Trois fois heureux ton père et ta mère vénérée,
Trois fois heureux tes frères...

Pomponia elle-même fut sensible à l'ingénieuse courtoisie de ce mondain. Quant à Lygie, elle écoutait, confuse et rosissante, les yeux baissés. Mais bientôt un sourire espiègle palpita au coin de ses lèvres ; une hésitation fit vaciller gentiment les traits charmants de son visage ; et elle répondit par les paroles de Nausicaa, les citant tout d'une haleine et un peu comme une leçon apprise par cœur :

— *Etranger, tu ne sembles pas un homme de basse naissance ou de peu d'esprit...*

Puis elle s'enfuit, tel un oiseau qui s'effarouche.

C'était maintenant à Pétrone de s'étonner ; il ne s'attendait pas à entendre un vers d'Homère sortir de la bouche d'une jeune fille dont Vinicius lui avait appris l'origine barbare. Il regarda donc Pomponia d'un air interrogateur, mais elle souriait en voyant l'orgueil que reflétait le visage de son mari.

Malgré ses préjugés de vieux Romain, qui l'obligeaient à fulminer contre la langue grecque et sa propagation, Aulus était heureux que cet homme si cultivé, ce littérateur, eût trouvé dans sa maison quelqu'un capable de lui répondre dans la langue même et par un vers d'Homère.

— Nous avons ici un pédagogue, un Grec, dit-il en se tournant vers Pétrone, qui fait travailler notre fils, et la fillette assiste à ses leçons.

Pétrone regardait maintenant, à travers le treillis de lierre et de chèvrefeuille, le jardin et le trio qui s'y ébattait. Vinicius, en simple tunique, lançait la balle que s'efforçait d'empaumer, cambrée souplement, Lygie. La jeune fille avait, tout d'abord, semblé un peu frêle à Pétrone. Mais, vue ainsi, dans la clarté du jardin, elle apparaissait l'image vivante de l'Aurore. Ah ! ce visage rose et diaphane, ces yeux d'azur profond, et la blancheur de ce front d'albâtre, et ces sombres cheveux aux reflets d'ambre et de bronze, — et tout ce corps souple, svelte, jeune d'une jeunesse de mai nouveau, de fleur fraîchement éclose !

Pétrone, assis près de Pomponia, se délectait au spectacle du soleil couchant, du jardin, et des formes humaines debout près du vivier.

Il fut étonné de ce calme ; sur le visage de Pomponia, du vieil Aulus, de leur fils et de Lygie, il remarquait quelque chose qu'il n'avait pas l'habitude de voir sur les visages qui passaient dans ses nuits ; il sentit qu'une sérénité tendrement lumineuse, émanée de leur vie quotidienne, baignait les habitants de l'insula, et qu'il pouvait exister une beauté et un charme que lui, toujours en quête de charme et de beauté, n'avait jamais connus. Il ne put garder pour lui cette impression et, se tournant vers Pomponia, il dit :

— Combien votre monde est différent de celui que gouverne notre Néron !

Elle leva son visage délicat vers la lueur crépusculaire et répondit avec simplicité :

— Ce n'est pas Néron qui gouverne le monde, c'est Dieu.

Il y eut un silence. On entendit dans l'allée les pas du vieux chef, de Vinicius, de Lygie et du petit Aulus ; mais, avant que le groupe fût là, Pétrone demanda encore :

— Tu crois donc aux dieux, Pomponia ?

— Je crois en Dieu, qui est Un, Juste et Tout-Puissant, répondit-elle.

CHAPITRE III

Le lendemain soir, Pétrone s'étant fait porter au Palatin, avait eu avec Néron un entretien particulier, — et, le troisième jour, paraissait devant la maison de Plautius un centurion à la tête d'une quinzaine de prétoriens.

Par ce temps d'incertitude et de terreur, les envoyés de ce genre étaient souvent messagers de mort. Quand le centurion eut frappé du heurtoir la porte d'Aulus et que le surveillant de l'atrium annonça que des soldats étaient là, l'épouvante envahit la maison. Toute la famille entoura le vieux chef, car tous étaient convaincus qu'il était particulièrement menacé. Pomponia, jetant les bras au cou de son mari, se pressa contre lui, et ses lèvres bleuissantes mar-

monnaient de mystérieuses paroles ; Lygie, pâle comme un linge, lui baisait les mains ; le petit Aulus s'accrochait à sa toge. De toute la maison sortaient des essaims d'esclaves des deux sexes.

Aulus passa dans l'atrium, où l'attendait le centurion. C'était le vieux Caïus Hasta, jadis son subalterne dans les guerres de Bretagne.

— Salut, chef, dit l'envoyé. Je t'apporte, de la part de César, un ordre et un salut ; voici les tablettes et le sceau qui prouvent que je viens en son nom.

— Je suis reconnaissant à César de son salut et j'exécuterai son ordre. Salut, Hasta, quel est ton message ?

— Aulus Plautius, commença Hasta, César a appris que dans ta maison séjourne la fille du roi des Lygiens, par ce roi remise aux Romains en garantie. Le divin Néron te remercie, ô chef, d'avoir donné l'hospitalité à cette jeune fille ; mais, ne voulant pas t'imposer cette charge plus longtemps, considérant en outre qu'en sa qualité d'otage la Lygienne doit être placée sous la protection de César même et du Sénat, il t'ordonne de la remettre entre mes mains.

Aulus était trop soldat et trop énergique pour proférer, à l'encontre d'un ordre, de vaines paroles de chagrin ou de récrimination. Il examina les tablettes, le sceau, puis, levant les yeux sur le vieux centurion, il dit, calme :

— Attends dans l'atrium, Hasta ; on va te remettre l'otage.

Et il se rendit au fond de la maison, dans la salle où Pomponia Græcina, Lygie et le petit Aulus s'étaient réfugiés.

— Personne n'est menacé de mort ni d'exil dans les îles lointaines, dit-il ; pourtant, l'envoyé de César est un messager de malheur. Il s'agit de toi, Lygie.

— De Lygie ? s'écria Pomponia.

— Oui.

Et, se tournant vers la jeune fille, il parla :

— Lygie, tu as été élevée dans notre maison, et nous t'aimons, Pomponia et moi, comme notre fille. Mais c'est à César qu'appartient ta tu-

ELLE ÉCOUTAIT MES PAROLES TOUT EN TRAÇANT DES LIGNES AVEC UN ROSEAU. (P. 17.)

telle. Or, en ce moment César te réclame.

— Aulus ! s'écria Pomponia, la mort vaudrait mieux pour elle.

Lygie, blottie dans ses bras, répétait : « Ma mère ! ma mère ! » Le visage d'Aulus exprima de nouveau la colère et la douleur.

— Si j'étais seul au monde, dit-il d'une voix sombre, je ne la livrerais pas vivante, et mes proches pourraient porter aujourd'hui même des offrandes à Jupiter Libérateur... Je vais me rendre chez César, et je le supplierai de revenir sur sa décision. M'écoutera-t-il ? je ne sais. En attendant, adieu, Lygie, et sache bien que nous avons toujours béni le jour où tu t'es assise à notre foyer. Adieu, notre joie et la lumière de nos yeux !

Et vivement il retourna à l'atrium, pour ne pas se laisser étreindre par une émotion indigne d'un Romain et d'un chef.

Cependant Pomponia, ayant conduit Lygie au cubicule, lui disait des paroles qui résonnaient étrangement dans cette maison, où, toujours assidu au lararium, Aulus Plautius consacrait des offrandes aux dieux domestiques. « Le temps de l'épreuve est venu, disait Pomponia. Jadis Virginius perça la poitrine de sa propre fille, pour la délivrer d'Appius, et Lucrèce volontairement tarifa de sa vie son déshonneur. La maison de César est celle du déshonneur. Mais, si la loi, plus sainte, sous laquelle nous vivons toutes deux, interdit d'attenter à la vie, elle permet aussi et ordonne de se défendre de l'opprobre, fût-ce au prix de la vie. »

La jeune fille se laissa glisser à genoux et, cachant sa figure dans le peplum de Pomponia, elle resta longtemps silencieuse ; quand elle se releva, son visage était plus calme.

— Je souffre de te quitter, ma mère, de quitter mon père et mon frère, mais je sais que la résistance ne servirait de rien et vous perdrait tous. Du moins, dans la maison de César, je n'oublierai jamais tes paroles.

Puis, elle fit ses adieux au jeune Plautius, au vieillard grec qui leur servait à tous deux de précepteur, à sa lingère qui l'avait jadis nourrie, et à tous les esclaves.

L'un d'eux, un grand Lygien aux massives épaules, qu'on appelait, à la maison, Ursus, et qui était venu au camp des Romains en même temps que Lygie et sa mère, tomba aux pieds de Pomponia, disant :

— O domina, permets-moi de suivre ma maîtresse, pour la servir et veiller sur elle dans la maison de César.

— Tu n'es pas notre serviteur, tu es celui de Lygie, répondit Pomponia Græcina ; mais te laissera-t-on franchir la porte de César ?... Et par quel moyen parviendras-tu à veiller sur elle ?

— Je ne le sais pas ; je sais seulement que le fer se brise entre mes mains comme du bois...

Aulus Plautius, loin de s'opposer au désir d'Ursus, déclara que toute la suite de Lygie devait passer, avec elle, sous la protection de l'empereur.

Pomponia écrivit quelques mots pour recommander Lygie à la protection d'Acté, l'affranchie de Néron. Pomponia ne la rencontrait pas aux assemblées des adeptes, mais elle y avait entendu dire qu'Acté ne refusait jamais ses services aux chrétiens et lisait avidement les épîtres de Paul de Tarse.

Hasta se chargea de remettre lui-même la lettre à Acté, et les soldats, reconduits par les cris du petit Aulus qui voulait défendre sa sœur et menaçait le centurion de ses poings débiles, emmenèrent Lygie à la maison de César.

Le vieux chef se fit préparer une litière et, en attendant qu'elle fût prête, s'enferma avec Pomponia dans la pinacothèque :

— Ecoute-moi, Pomponia, dit-il. Je vais chez César, bien que je croie cette démarche vaine. S'il a exigé qu'on lui remît Lygie, c'est parce que quelqu'un l'y a poussé : il est facile de deviner qui.

— Pétrone ?

— Lui-même. Et Pétrone ne nous l'a pas enlevée pour César, continua le vieux chef de sa voix sifflante, car il craindrait d'aliéner Poppée ; c'est donc pour lui-même, ou bien pour Vinicius... Aujourd'hui même je le saurai.

Un instant après, la litière le portait vers le Palatin.

CHAPITRE IV

Aulus pensait bien qu'on ne le laisserait pas pénétrer jusqu'à Néron. On lui répondit, en effet, que César était occupé à chanter avec le joueur de luth Terpnos, et que, d'ailleurs, il ne recevait que les personnes convoquées.

En revanche, Sénèque, quoique souffrant de la fièvre, reçut le vieux chef.

— Je ne puis te rendre qu'un service, généreux Plautius, dit-il avec un sourire amer : c'est de ne jamais laisser voir à César que mon cœur compatit à ta douleur.

PÉTRONE ET VINICIUS SE TROUVAIENT DANS L'ATRIUM. (P. 9)

Le chef l'interrompit :

— Généreux Annæus, dit-il, celui qui a fait enlever notre enfant, c'est Pétrone. Dis-moi les moyens à employer, les influences auxquelles il serait sensible : enfin, utilise toi-même auprès de lui l'éloquence que ta vieille amitié pour moi saura t'inspirer.

— Lui et moi, répondit Sénèque, sommes dans deux camps opposés. Il se peut que Pétrone vaille mieux que les coquins dont Néron s'entoure. Mais vouloir lui prouver qu'il a commis une mauvaise action, c'est perdre son temps; il n'a plus la notion du bien et du mal. Prouve-lui que son procédé est antiesthétique, il aura honte. Quand je le verrai, je lui dirai : « Ta conduite est digne d'un affranchi. » Si cela ne réussit pas, rien ne réussira.

— Merci quand même, répondit le chef.

Puis il se fit porter chez Vinicius qu'il trouva faisant des armes avec son laniste. Dès qu'ils furent seuls, la colère d'Aulus jaillit en un torrent de reproches et d'invectives. Mais Vinicius pâlit de façon si affreuse à la nouvelle de l'attentat, que tout soupçon s'envola de l'esprit d'Aulus. Le front du jeune homme s'était couvert de gouttes de sueur ; ses yeux fulguraient ; ses lèvres proféraient des questions incohérentes. La jalousie et la rage le bouleversaient tour à tour. Il lui semblait que Lygie, une fois franchi le seuil de la maison de César, était définitivement perdue pour lui. Mais quand Aulus prononça le nom de Pétrone, un soupçon traversa comme un éclair l'esprit du jeune soldat... Pétrone s'était moqué de lui.

La violence était héréditaire dans la famille de Vinicius.

— Chef, dit-il d'une voix entrecoupée, sache bien que Pétrone, quand il serait mon père, me rendra compte de l'outrage fait à Lygie. Rentre chez toi et attends-moi. Ni Pétrone ni César ne l'auront. Je la tuerai plutôt, et moi avec elle !

Et il courut chez Pétrone.

Aulus rentra chez lui avec un peu d'espoir. Il rassura Pomponia, et tous deux attendirent des nouvelles de Vinicius. Des heures passèrent.

Le soir seulement on entendit le marteau heurter la porte.

Un esclave entra, qui remit une lettre à Aulus.

Elle disait ceci :

« MARCUS VINICIUS A AULUS PLAUTIUS. — Salut. Ce qui est arrivé est arrivé par la volonté de César, devant laquelle vous devez vous incliner, comme nous faisons, Pétrone et moi. »

CHAPITRE V

Les têtes les plus altières s'étaient jadis inclinées devant Acté, alors favorite de Néron.

Elle avait mérité la gratitude de beaucoup, et ne s'était point fait d'ennemis. Octavie elle-même n'était pas parvenue à la haïr. Maintenant, on la jugeait trop insignifiante pour lui porter envie. Elle continuait à aimer Néron d'un amour sans espoir, alimenté du seul souvenir des heures à jamais disparues ; et Poppée n'exigea même pas son renvoi du palais.

On invitait de temps en temps Acté à la table de César : sa beauté était un ornement pour les festins impériaux.

Ce jour-là, Lygie devait prendre place au festin. Tout chancelait en elle. Elle avait peur de César, elle avait peur des hommes, elle avait peur de ce palais en brouhaha, elle avait peur de fêtes dont l'ignominie lui était connue par les conversations d'Aulus, de Pomponia et de leurs amis.

Elle se demandait maintenant s'il ne valait pas mieux résister à la volonté de César, ne point paraître au festin. En elle naissait le désir de prouver son courage en s'exposant au supplice et à la mort. Le Divin Maître n'avait-il pas donné l'exemple ? Et Pomponia ne disait-elle pas que les plus ardents parmi les adeptes souhaitaient cette épreuve, la demandaient dans leurs prières ?

Mais Acté, à qui elle confiait ses hésitations, la regarda avec stupeur.

« Se mettre en travers de la volonté de César et, dès le premier jour, s'exposer à sa fureur ? — Pour agir de la sorte, il fallait être une enfant, ne pas comprendre la portée de ses actes...

— Oui, continua-t-elle, moi aussi j'ai lu les lettres de Paul de Tarse, et je sais que par delà la terre il y a Dieu, et le Fils de Dieu qui ressuscita d'entre les morts... Mais sur terre il n'y a que César. Et d'abord, si tu veux rentrer dans la maison des Aulus, ce festin sera pour toi l'occasion de demander à Pétrone et à Vinicius qu'ils veuillent bien intervenir dans ce sens. Viens, Lygie. Entends-tu ce bruit de voix dans le palais ? Déjà le soleil descend sur l'horizon ; les invités vont bientôt arriver.

— Tu as raison, Acté, répondit Lygie. Je suivrai ton conseil.

Acté la conduisit alors vers son unctorium particulier afin de la frotter d'aromates et de l'habiller pour le festin.

Quand les premières litières parurent devant la porte principale, toutes deux gagnèrent un péristyle d'où l'on avait vue sur l'entrée, sur les galeries et sur la cour d'honneur.

C'était l'heure du couchant. Les derniers rayons du soleil baisaient le marbre jaune des colonnes, le réchauffant de roses chatoiements.

Entre les colonnes, auprès des blanches statues des Danaïdes, auprès des statues des dieux et des héros, coulait ininterrompu le flot des hommes et des femmes, semblables tous à des statues, — drapés de toges, de peplums, de stoles qui descendaient jusqu'à terre en plis souples.

Acté indiquait à Lygie les toges à bords larges des sénateurs, leurs tuniques de couleur, leurs sandales ornées de croissants ; elle lui montrait les chevaliers, les artistes fameux, et les dames drapées à la romaine ou à la grecque ou encore vêtues de fantastiques atours orientaux, avec des coiffures semblables à des nœuds colubrins, à des pyramides, ou simplement copiées sur celles des statues de déesses, très basses sur le front et rehaussées de fleurs.

Hélas ! la voix assourdie d'Acté lui dévoilait peu à peu tous les secrets tortueux de ce palais et de ces gens. Là-bas, c'est le portique couvert, dont les colonnes et les dalles sont rouges encore du sang dont s'éclaboussa leur blancheur quand Caïus Caligula tomba sous le couteau de Cassius ; c'est là

que fut égorgée sa femme, que son enfant fut fracassé sur les pavés... Là, sous cette aile du palais, il existe une oubliette où le plus jeune Drusus, torturé par la faim, se rongeait les poignets ; là fut empoisonné son frère aîné ; là rugit de peur Gemellus; là Claude se tordit dans des convulsions ; là gémit Germanicus..

Acté s'était tue. Lygie regardait toujours la foule, semblant y chercher quelqu'un. Soudain, son visage rosit : de la rangée de colonnes venaient de sortir Pétrone et Vinicius, — et ils marchaient, divins, vers le grand triclinium.

Lygie sentit son cœur s'alléger. Elle était moins seule.

Acté la prenant par la main, la mena vers le triclinium. Lygie s'avançait, les yeux obscurcis, les oreilles bourdonnantes. Comme dans un songe, elle vit, sur les tables et aux murs, des myriades de lampes papillotantes ; comme dans un songe, elle entendit le cri dont on saluait César; comme à travers un brouillard opaque, elle aperçut César lui-même. C'est à peine si elle se rendit compte qu'Acté, après l'avoir installée à la table, prenait place à sa droite.

A sa gauche, une voix discrète, une voix connue, parla:

— Salut à la plus belle des vierges sur terre, à la plus belle des étoiles aux cieux; salut à la divine Callina !

Vinicius était sans toge, selon l'usage, et vêtu seulement d'une tunique écarlate, d'où ses bras cerclés d'or sortaient nus et purs, trop noueux peut-être, bras de soldat faits pour le glaive et le bouclier. Il portait une couronne de roses. Avec ses sourcils d'un seul arc, avec ses yeux splendides et son teint hâlé, il signifiait la jeunesse et la force. Il parut si beau à Lygie qu'elle parvint à peine à articuler :

— Salut à toi, Marcus...

Il disait :

— Heureux mes yeux qui te contemplent ! heureuses mes oreilles qui perçoivent ta voix plus douce que les cithares et les flûtes. Je savais te revoir ici. Pourtant, à ta venue, toute mon âme a palpité d'une joie neuve.

Ses yeux rayonnaient d'un ravissement sans bornes. Il la regardait comme s'il eût désiré s'imprégner de sa vue. Lygie sentit que, dans cette foule et dans ce palais, il était le seul être qui lui fût proche, et elle se mit à le questionner sur toutes ces choses qui, pour elle, étaient incompréhensibles et lourdes d'épouvante. D'où savait-il qu'il la trouverait dans la maison de César ? Pourquoi était-elle ici ? Pourquoi César l'avait-il enlevée à Pomponia ? Ici, tout lui faisait peur. Elle voulait retourner auprès de sa mère. Elle fût morte de regret et d'anxiété sans l'espérance de voir Pétrone et Vinicius intercéder en sa faveur auprès

LYGIE SE LAISSA GLISSER A GENOUX, CACHANT SA FIGURE DANS LE PEPLUM DE POMPONIA. (P. 12)

de César. Vinicius lui expliqua qu'il avait connu son enlèvement de la bouche d'Aulus lui-même.

Pourquoi se trouvait-elle là, il l'ignorait, César n'ayant coutume de rendre compte de ses décisions à personne. Pourtant, qu'elle fût sans crainte : lui, Vinicius, était près d'elle, et il resterait près d'elle. Elle était son âme entière, et il veillerait sur elle comme sur son âme. Puisque la maison de César lui faisait peur, il lui jurait qu'elle ne resterait pas dans cette maison.

Et, bien qu'il parlât évasivement et inventât par instants, sa voix gardait l'accent de la vérité, car ses sentiments étaient vrais.

Une compassion sincère l'envahissait, et les paroles de Lygie lui allaient au cœur. Et, comme le brouhaha du festin s'exaspérait, il se pencha vers elle et se prit à lui murmurer des paroles simples et douces, des mots issus de l'âme, harmonieux comme une musique et enivrants ainsi qu'un vin.

Et Lygie s'enivrait de ses paroles. Parmi ces étrangers qui l'entouraient, il lui était toujours plus proche, toujours plus cher... et si digne de confiance, et tellement dévoué!...

La voix d'Acté s'éleva :

— César vous regarde tous deux.

Vinicius fut pris d'une colère soudaine contre César et contre Acté. Ces paroles venaient de rompre le charme magique.

Lygie, qui, au commencement du festin, n'avait vu César qu'à travers un brouillard, et qui ensuite, toute aux paroles de Vinicius, avait oublié de le regarder, tourna vers lui des yeux curieux et terrifiés.

Acté avait dit vrai. César, penché sur la table, un œil mi-clos, avait rapproché de l'autre son émeraude monoculaire : il les regardait.

Son regard croisa celui de Lygie, et le cœur de la vierge se glaça. Encore enfant, dans la campagne d'Aulus, en Sicile, elle se faisait conter, par une vieille esclave égyptienne, des histoires de dragons hôtes des cavernes. Il lui sembla que l'œil glauque d'un de ces monstres la regardait fixement. Comme un enfant craintif, elle saisit la main de Vinicius, et dans sa tête se succédèrent de rapides et chaotiques impressions : ainsi, c'était lui ? lui... l'effroyable, le tout-puissant ?... Jamais elle ne l'avait vu encore, et elle se l'imaginait différent. Elle se figurait quelque face horrible, aux traits où la fureur se fût gravée à jamais... Elle voyait une tête énorme plantée sur une énorme nuque, une tête terrifiante, oui, mais grotesque, et semblable de loin à une tête d'enfant en bas âge. Une tunique améthyste, interdite aux simples mortels, bleutait sa face courte et large. Ses cheveux sombres étaient, selon la mode, lancée par Othon, coiffés en quatre rangs de boucles superposées. A Lygie il parut sinistre, mais surtout hideux.

Lui, se tournant vers Pétrone, demanda :

— Est-ce là l'otage dont est amoureux Vinicius ?

— Oui.

— Comment se nomme son peuple ?

— Les Lygiens.

— Vinicius la trouve belle ?

— Oui. Mais sur ton visage, ô juge infaillible, je lis déjà ta sentence : hanches trop étriquées.

— Hanches trop étriquées, répéta Néron, les yeux mi-clos.

Le festin s'animait. A tout instant, de l'intérieur de grands vases pleins de neige et festonnés de lierre, on tirait des cratères de vins. De la voûte, tombaient des roses.

Pétrone pria Néron de vouloir bien, avant que les convives fussent complètement ivres, illustrer le festin de son chant. En chœur on appuya ses paroles.

Néron commença par refuser.

Mais Lucain l'adjura au nom de l'art et de l'humanité. Tout le monde savait que le divin poète, le chanteur sans second, avait composé un nouvel hymne à Vénus, auprès duquel celui de Lucrèce n'était que vagissement de louveteau. Qu'il fît donc de ce festin un festin véritable! Souverain paternel, il ne devait point infliger à ses sujets la torture de son silence.

— Ne sois pas implacable, César !

— Ne sois point implacable ! répéta l'assemblée.

Néron étendit les mains, témoignant qu'on lui faisait violence et qu'il cédait. Tous les visages prirent l'expression de la gratitude, tous les yeux se tournèrent vers lui. Mais il donna l'ordre d'annoncer à Poppée qu'il allait chanter. Une indisposition avait empêché Augusta de venir au festin, et aucun remède ne serait aussi efficace que le chant de César...

Poppée vint aussitôt. Elle régnait encore sans partage sur le cœur de Néron ; mais il eût été dangereux d'irriter César, quand il s'agissait de son amour-propre de chanteur, de cocher ou de poète. Elle entra, blonde et vêtue, elle aussi, d'une tunique améthyste, le cou lumineux de perles énormes qui avaient fait partie des dépouilles opimes de Massinissa. Des acclamations l'accueillirent, où revenait sans cesse le nom de « Divine Au-

IL SE PENCHA VERS ELLE ET SE PRIT A LUI MURMURER DES PAROLES SIMPLES ET DOUCES. (P. 16.)

gusta ». De sa vie, Lygie n'avait vu beauté telle. Elle ne pouvait en croire ses yeux. Ainsi, c'était là l'infâme Poppée, qui avait incité César à assassiner sa mère et son épouse, Poppée dont on renversait les statues la nuit, par la ville, et qu'insultaient sur tous les murs des inscriptions. Lygie n'avait jamais imaginé les esprits célestes décorés d'une beauté plus délicieuse.

Un tumulte d'applaudissements marqua la fin de l'hymne. « O voix divine! » s'exclamait-on de toutes parts. Parmi les femmes, quelques-unes, ayant levé les bras, restèrent ainsi, en extase, bien que le chant eût cessé. D'autres essuyaient leurs yeux en larmes.

Dans la salle entière, ce fut un bourdonnement intense. Poppée, baissant sa tête dorée, pressa sur ses lèvres la main de Néron, et la tint ainsi longuement, sans une parole.

Mais Néron regardait attentivement du côté de Pétrone, à la louange de qui il était sensible par-dessus tout. Pétrone proclama :

— Mon avis sur la musique de cet hymne, c'est qu'Orphée doit être aussi jaune d'envie, que Lucain ici présent ; quant aux vers, je les aurais préférés moins bons : j'eusse alors trouvé une louange qui ne fût pas indigne d'eux.

Néron exultait. Il indiqua lui-même les vers qu'il considérait comme les plus beaux ; puis il se leva pour reconduire Poppée, qui, vraiment malade, désirait se retirer.

Un instant après il était de retour, curieux du spectacle qu'il avait préparé avec Pétrone et Tigellin.

Cependant la fin de l'orgie n'était point proche encore. Les esclaves continuaient à servir de nouveaux mets et à remplir de vin les coupes ornées de verdure.

La plupart des convives sombrèrent sous la table. Pétrone n'était point ivre ; mais Néron, qui, au début, par souci de sa voix céleste, évitait de boire, avait vidé coupe sur coupe et s'était enivré. Il voulait même chanter encore de ses vers, des vers grecs cette fois, mais il ne parvenait pas à se les rappeler ; et, par erreur, il entonna une chanson d'Anacréon.

Vinicius n'était pas moins ivre que les autres. La bouche pâteuse, il cherchait à enlacer Lygie, disant :

— César t'a reprise aux Aulus pour me faire don de toi. Demain, à la nuit tombante, mes esclaves viendront te prendre, tu m'entends?

Elle luttait désespérément, sentant qu'elle allait succomber.

Mais, à ce moment, une force effroyable délaça les bras du tribun aussi aisément que des bras d'enfant, et le repoussa lui-même, comme un fétu ou une feuille sèche. Vinicius se frotta les yeux, stupéfait, et vit au-dessus de lui la gigantesque stature du Lygien Ursus.

Le Lygien restait immobile et très calme. Mais ses yeux dardés sur Vinicius avaient une expression si singulière que le jeune homme sentit son sang se glacer. Puis, le géant prit sa reine dans ses bras et, d'un pas égal sortit du triclinium. Acté le suivit.

Vinicius demeura un instant comme pétrifié. Puis il sauta sur ses pieds et s'élança vers l'issue ;

« Lygie ! Lygie ! »

Mais la stupéfaction, la fureur et l'ivresse lui fauchèrent les jambes. Il chancela, trébucha, et s'écroula sur les dalles. Les convives étaient, pour la plupart, vautrés sous la table : quelques-uns titubaient par la salle, en battant les murailles ; d'autres dormaient auprès de la table, ronflant ou bien expectorant dans le sommeil l'excès de leurs ingurgitations.

Et, sur les consuls ivres et sur les sénateurs, sur les chevaliers, les poètes, les philosophes ivres, sur les danseuses et sur les patriciennes, sur ce monde tout-puissant encore et déjà désâmé, sur ce monde qui roulait vers l'abîme, de l'épervier d'or tendu sous la voûte pleuvaient, sans trêve, des roses.

Dehors, c'était l'aube.

CHAPITRE VI

Personne n'arrêta Ursus, personne ne lui demanda rien. Ceux des convives qui n'étaient pas encore sous la table avaient abandonné leurs places ; la valetaille, voyant une des invitées aux bras du géant, avait pensé que quelque esclave emportait sa maîtresse prise de vin. Du reste, Acté se trouvait auprès d'eux, et sa présence eût dissipé tout soupçon.

Ils passèrent du triclinium à une salle contiguë et, de là, à la galerie qui conduisait aux appartements d'Acté.

Cette partie du palais était déserte ; la musique et les bruits du festin n'y parve-

naient qu'indistincts. Ursus déposa Lygie sur un banc de marbre, et Acté se mit à exhorter la jeune fille au calme et à l'engager au repos, lui certifiant que nul danger ne la menaçait, attendu que les convives dormiraient jusqu'au soir. De longtemps, Lygie ne put se calmer. Elle comprimait ses tempes de ses mains et répétait comme un enfant :

— A la maison ! A la maison ! Chez les Aulus !

Ursus était prêt. Aux portes veillaient, il est vrai, des prétoriens ; mais les soldats n'arrêtaient point ceux qui s'en allaient. Devant l'arc triomphal, c'était encore un grouillement de litières, et bientôt les gens allaient sortir par fournées. Eux, se joindraient à la foule et iraient droit à la maison.

Lygie répétait :

— Oui, Ursus, allons-nous-en.

Acté fut forcée d'être raisonnable pour eux. — Ils s'en iraient ! Fort bien ! Personne n'entraverait leur départ. Mais s'enfuir de la maison de César était un crime de lèse-majesté. Ils s'en iraient... Et le soir un centurion, avec ses soldats, apporterait la sentence de mort à Aulus, à Pomponia Græcina, et ramènerait Lygie au palais. Alors, elle serait perdue irrémédiablement. Si les Aulus la recevaient, leur mort était certaine. Il fallait choisir entre la perte des Plautius et sa perte, à elle.

Les yeux de Lygie s'embrumèrent. Deux grandes larmes glissèrent lentement sur ses joues.

— Dieu bénisse Pomponia et Aulus ! dit-elle. Je n'ai point le droit de causer leur perte, et je ne les reverrai plus jamais.

Puis, se tournant vers Ursus, elle dit que lui seul lui restait au monde, et que désormais il devrait lui être un protecteur et un père. S'ils ne pouvaient se réfugier chez les Aulus, ils ne pouvaient non plus rester chez César ni chez Vinicius. Ivre, celui-ci avait eu l'imprudence de déclarer que, le soir, il enverrait ses esclaves la prendre. Elle s'enfuirait en route, et non de chez lui. Ursus irait immédiatemeut chez l'évêque Linus lui demander assistance et conseil. L'évêque ordonnerait aux chrétiens de se porter à la rescousse, on la délivrerait de vive force.

Son visage se fit rose et souriant. Elle se jeta au cou de l'affranchie et lui posa sur la joue sa bouche exquise, en chuchotant:

— Tu ne nous trahiras pas, Acté ? Non !

— Sur l'ombre de ma mère, je ne vous trahirai pas. Prie ton Dieu qu'Ursus parvienne à te délivrer.

CHAPITRE VII

Comme il faisait déjà grand jour et que le soleil illuminait le triclinium, Acté engagea Lygie à prendre un repos nécessaire après une nuit d'insomnie. Lygie ne fit point d'objection, et toutes deux se rendirent au cubicule.

Lygie dormit aussi paisible que si elle se fût trouvée à la maison, sous la garde de Pomponia. Ce n'est que vers le milieu du jour qu'elle ouvrit les yeux : elle explora le cubicule d'un regard stupéfait. Elle n'était donc pas chez les Aulus ?

— C'est toi, Acté ? dit-elle enfin, apercevant dans l'ombre le visage de la jeune femme.

— C'est moi, Lygie.

— Est-ce le soir déjà ?

— Non, mon enfant, l'après-midi.

— Ursus est-il revenu ?

— Ursus n'a pas dit qu'il reviendrait : il a dit qu'il guetterait la litière, ce soir.

— C'est vrai.

Elles quittèrent le cubicule et se rendirent au bain. Après le bain et après le déjeuner, Acté conduisit Lygie dans les jardins du palais, où nulle rencontre n'était à craindre, César et ses intimes dormant encore.

Après s'être promenées, elles s'assirent dans un bosquet de cyprès, et se mirent à parler de la fuite de Lygie.

Un bruisselis de pas les interrompit, et, avant qu'Acté eût pu voir qui s'approchait, devant le banc apparut Poppée entourée de quelques esclaves. Deux femmes agitaient légèrement au-dessus de sa tête des écrans de plumes d'autruche. Une Ethiopienne, aux seins gonflés de lait, portait dans ses bras un bébé emmailloté de pourpre.

Poppée s'arrêta, considérant Lygie.

— Qu'est-ce que cette esclave ?

— Ce n'est point une esclave, divine Augusta, dit Acté, c'est l'enfant adoptive de Pompona Græcina, et la fille du roi des Lygiens, qui l'a donnée en otage à Rome.

— Elle est venue te faire visite ?

— Non, Augusta. Depuis avant-hier, elle habite le palais.

— Par ordre de qui ?

— De César !

Poppée regarda avec plus d'attention la jeune fille, et une ride se creusa entre ses sourcils. Jalouse de sa suprématie, elle avait jugé combien merveilleuse était la beauté de Lygie.

Sous leurs cils dorés, ses yeux eurent un

éclair glacial. Mais, tournée vers Lygie, et très calme en apparence :

— Tu as parlé à César ?

— Non, Augusta.

— Pourquoi préfères-tu être ici que chez les Aulus ?

— Je ne préfère pas. Pétrone a poussé César à me reprendre à Pomponia. Je suis ici contre mon gré...

— Et tu désirerais retourner auprès de Pomponia ?

Cette question fut posée d'une voix plus affable, et Lygie eut un sursaut d'espérance.

— Augusta, dit-elle en tendant les mains, César va me donner comme esclave à Vinicius. Mais tu intercéderas pour moi et tu me rendras à Pomponia...

— Ainsi Pétrone a poussé César à te reprendre à Aulus pour te livrer à Vinicius ?

— Oui. Vinicius a dit qu'il m'enverrait chercher aujourd'hui même. Mais tu seras bonne et tu auras pitié de moi.

Se baissant, elle saisit le bord de la robe de Poppée et attendit, le cœur battant. Poppée la regarda avec un sourire mauvais et dit :

— Alors, je te promets qu'aujourd'hui même tu seras l'esclave de Vinicius.

Elle s'éloigna, vision prestigieuse et maléfique. Aux oreilles de Lygie et d'Acté parvinrent les cris de l'enfant qui s'était mis à pleurer. Les yeux de Lygie étaient lourds de larmes. Elle prit Acté par la main.

— Rentrons, dit-elle. Il ne faut espérer d'assistance que d'où l'assistance peut venir.

... Elles se rendirent dans l'atrium qu'elles ne quittèrent plus. Anxieuses, elles tendaient l'oreille au bruit des pas. La conversation se brisait à tout moment, et le silence planait, sourd et plein d'illusions auditives...

A la nuit, la portière de l'antichambre ondula et un homme au visage noirâtre et grêlé parut. Lygie reconnut, pour l'avoir vu chez Pomponia, Atacin, un affranchi de Vinicius. Acté eut un cri.

Atacin salua très bas et dit :

— Salut à la divine Lygie de la part de Marcus Vinicius qui l'attend, auprès d'une table servie, dans sa maison ornée de verdure.

— Je suis prête, dit-elle, les lèvres blanches.

Et elle entoura de ses bras le cou d'Acté, pour lui faire ses adieux.

CHAPITRE VIII

La maison de Vinicius était, en effet, ornée de verdure : les murs et les portes s'agrémentaient de festons de lierre et de myrte ; aux colonnes, des guirlandes de pampre serpentaient.

Les lampes atténuaient leur éclat sous des globes en verre d'Alexandrie ou le diversifiaient à travers des gazes de l'Indus, en rayons roses, jaunes, mauves, pers. Dans le triclinium, le couvert était mis pour quatre convives, car Pétrone et son amie la belle Chrysothémis devaient aussi prendre part au festin.

En tout, Vinicius avait suivi les conseils de Pétrone qui lui avait suggéré de ne point aller lui-même chercher Lygie, mais de dépêcher à cet effet Atacin muni de la commission de César.

Cependant les esclaves apportèrent des trépieds et jetèrent sur les charbons des brindilles de myrte et de nard.

— Ils sont déjà au tournant des Carines, dit Vinicius, comme se parlant à lui-même.

Pétrone haussa les épaules.

— Pas philosophe pour un sesterce, murmura-t-il ; jamais de ce fils de Mars je ne ferai un homme.

Vinicius n'entendit même pas.

— Ils sont déjà aux Carines !....

Eux tournaient, en effet, vers les Carines, La litière était précédée des lampadarii et entourée de pédisequi. Atacin veillait à la marche du cortège. On avançait lentement, car les lanternes, dans la ville pas éclairée, étaient insuffisantes. En outre, les rues, désertes aux abords du palais, où seulement çà et là glissait un homme avec son lumignon, se peuplaient de façon insolite. De chaque ruelle sortaient trois ou quatre individus, sans torches et vêtus de manteaux sombres. Les uns marchaient avec le cortège, se mêlant aux esclaves ; d'autres, en groupes plus compacts, venaient en sens inverse. Quelques-uns titubaient comme des ivrognes.

Par les rideaux entrebaillés, Lygie apercevait ces groupes obscurs, et elle sursautait en alternatives d'espoir et d'effroi.

« C'est lui, c'est Ursus avec les chrétiens ! C'est pour tout de suite, murmuraient ses lèvres tremblantes. Christ, aide-nous ! Christ, sauve-nous ! »

Atacin, qui d'abord ne prêtait nulle attention à cette effervescence anormale, devint inquiet. Les lampadarii étaient forcés de réitérer toujours plus fréquemment leur : « Place pour la litière du noble tri-

bun ! » Les inconnus serraient la litière de si près qu'il donna l'ordre de les chasser à coups de bâton. Incontinent, toutes les lumières s'éteignirent.

Atacin comprit : une agression ! Cependant, autour de la litière, c'était une bousculade inextricable ; on luttait, on se renversait, on se piétinait. Atacin eut une lueur subite : avant tout, il fallait reprendre Lygie et s'enfuir, abandonnant les autres à leur sort. Il la tira de la litière, la saisit à deux bras et s'efforça de s'échapper à la faveur de l'obscurité.

Mais Lygie cria :

— Ursus ! Ursus !

De blanc vêtue, elle était facile à discerner. D'un bras Atacin la couvrait de son propre manteau, quand des pinces effroyables le saisirent à la nuque ; son crâne sonna comme sous un coup de massue ; il croula, bœuf foudroyé.

Les esclaves étaient par terre pour la plupart, ou bien fuyaient en se cognant aux angles des murs. La litière, brisée dans la bagarre, gisait. Ursus emportait Lygie dans Suburre ; ses compagnons s'étaient dispersés.

Les esclaves se rallièrent devant la maison de Vinicius et se concertèrent. Ils n'osaient point entrer. Il fallait pourtant annoncer au maître ce qui était arrivé.

Le Germain Gulon, vieil esclave qui avait servi de bonne d'enfant à Vinicius et que celui-ci avait hérité de sa mère, leur dit :

— J'annoncerai la chose, oui ; mais nous irons tous, pour que sa colère ne tombe pas sur moi seul.

Cependant Vinicius perdait patience. Pétrone et Chrysothémis se moquaient de lui ; il marchait précipitamment par l'atrium en répétant :

— Il devraient déjà être ici !... Ils devraient être ici !...

Il voulut sortir, mais ils le retinrent.

Soudain, dans l'anti-salle, des pas retentirent et une horde d'esclaves entra dans l'atrium ; se plaçant sous le mur, ils levèrent les mains et se mirent à geindre :

« Aah !..., Aaaaah ! »

Vinicius bondit vers eux.

— Où est Lygie ? cria-t-il d'une voix terrible.

PUIS LE GEANT PRIT SA REINE DANS ses BRAS ET SORTIT DU TRICLINIUM (P. 1[illegible].)

— Aaaah !

Gulon s'avança, et, précipitamment, d'une voix affligée :

— Vois le sang, seigneur ! Nous l'avons défendue ! Vois le sang, seigneur ! Vois le sang !

Il n'acheva point. Vinicius, d'un flambeau de bronze, avait fracassé le crâne de l'esclave. Puis, à deux mains, il se prit la tête et enfonça les doigts dans les cheveux, en râlant :

— Malheur à moi !...

Sa face bleuit, ses yeux se révulsèrent, sa bouche écuma.

— Les verges ! cria-t-il enfin d'une voix inhumaine.

— Seigneur ! Aaaah ! Pitié ! gémissaient les esclaves.

Pétrone se leva avec une moue d'écœurement.

— Viens, Chrysothémis, dit-il. Si tu veux voir de la viande, je ferai prendre d'assaut l'étal d'un boucher aux Carines.

Et ils sortirent de l'atrium.

Dans la maison habillée de verdure et prête pour le festin, le gémissement des esclaves et le sifflement des verges persistèrent jusqu'au matin.

CHAPITRE IX

Vinicius, cette-nuit-là, ne se coucha point, il se lança à la recherche de Lygie. Il explora le quartier Esquilin, Suburre, la voie Scélérate et toutes les rues avoisinantes. Puis, ayant fait le tour du Capitole, il passa le pont de Fabrice, parcourut l'île, et enfin battit le Transtévère.

Il ne rentra qu'à l'aube. Se jetant sur un divan de l'atrium, il se mit à réfléchir confusément aux moyens de retrouver et de capturer Lygie.

Soudain, son cœur cessa de battre, à une supposition terrible.

« Et si c'était César lui-même qui eût ravi Lygie ? »

S'il en était ainsi, Lygie était perdue à jamais. On pouvait l'arracher de toutes les mains, mais non de ces mains-là. Maintenant il comprenait à quel point elle lui était chère. De même que l'homme qui se noie se remémore, en un éclair, tout son passé, Vinicius se remémora Lygie. Il la voyait, il entendait chacune de ses paroles. Il la voyait au bord de la fontaine et chez les Aulus, et au festin. Et, de même qu'auparavant il lui avait semblé qu'il ne pourrait vivre s'il ne retrouvait pas Lygie, ainsi maintenant il voyait qu'il lui serait impossible de mourir sans l'avoir vengée.

Seule, la pensée de la vengeance lui procurait quelque soulagement. « Je serai ton Cassius Charea ! » répétait-il. Il prit un peu de terre dans les pots de fleurs qui entouraient l'impluvium, et fit un terrible serment à Hécate, à l'Erèbe et aux lares familiaux, qu'il tirerait vengeance de Néron. Au moins, maintenant, avait-il une raison de vivre. Il se fit porter au Palatin, où d'abord il verrait Acté, — peut-être par elle apprendrait-il quelque chose.

— Salut, noble tribun ! lui dit le centurion de garde à la porte. Si ton désir est de présenter tes hommages à César, tu tombes mal, et je ne sais même si tu pourras le voir !

— Qu'arrive-t-il ? demanda Vinicius.

— L'auguste petite Divinité est tombée malade subitement. César et l'Augusta sont auprès d'elle avec des médecins.

C'était un événement considérable. Quand était née cette fille, César avait déliré de joie. A Poppée l'enfant était chère aussi, qui avait raffermi sa situation et rendu son influence irrésistible.

De la santé et de la vie de la petite Augusta pouvait dépendre le sort de l'Empire. Mais Vinicius ne prêta aucune attention à la réponse du soldat.

— Je veux simplement voir Acté, dit-il.

Et il passa.

Acté, elle aussi, était auprès de l'enfant, et il dut attendre. Elle ne vint que vers midi.

— Acté, cria Vinicius, la saisissant par la main et la traînant au centre de la pièce, où est Lygie ?

— Je voulais te le demander, répondit-elle avec reproche.

Et Vinicius, bien qu'il se fût promis de l'interroger avec calme, cria, le visage contracté de douleur et de rage :

— Je ne l'ai pas. On me l'a enlevée en route ! Est-ce César ?

— Non, Marcus. Ce qui est arrivé, est arrivé par la volonté de Lygie elle-même.

— Tu savais qu'elle voulait s'enfuir ! s'exclama Vinicius.

— Je savais qu'elle ne consentirait pas à se rendre dans ta maison.

Mais Vinicius ne cessait pas d'exhaler sa fureur. César lui avait fait don de Lygie, il la découvrirait, fût-elle cachée sous terre.

Impatientée, Acté répliqua :

— Prends garde de la perdre pour jamais, le jour où César l'aura retrouvée.

— Tu dis ?...

— Écoute, Marcus ! Hier, dans les jardins, Lygie et moi nous avons rencontré Poppée et la petite Augusta que portait Lilith, la négresse. Le soir, l'enfant est tombée malade, et Lilith prétend que l'étrangère a dû lui jeter un sort. Si l'enfant recouvre la santé, ils oublieront ; sinon, Poppée sera la première à accuser Lygie de sorcellerie, et alors, retrouvée, il n'y aura plus pour elle de salut.

Il y eut un silence, puis Vinicius hasarda ;

— Peut-être, en effet, a-t-elle jeté un sort à l'enfant... et à moi aussi.

— Lilith répète que l'enfant s'est mise à pleurer dès qu'elle nous eut dépassées. C'est vrai ! elle s'est mise à pleurer. Sans doute elle était déjà malade. Jusqu'à la guérison de l'enfant, ne parle pas de Lygie, Marcus. Ses yeux ont assez pleuré à cause de toi.

— Tu l'aimes, Acté ? demanda Vinicius d'une voix morne.

— Oui ! J'ai appris à l'aimer.

— Tu l'aimes ; elle ne t'a pas rendu haine pour amour, comme à moi !

— Homme emporté et aveugle ; elle t'aimait.

Vinicius bondit.

— Ce n'est pas vrai !

Acté, si douce d'ordinaire, à son tour s'indigna :

« Comment avait-il essayé de la gagner ? Au lieu de s'incliner devant Pomponia et Aulus et la leur demander, il l'avait, par surprise, enlevée à ses parents, elle, une fille de roi. Il avait blessé ses yeux innocents du spectacle de l'orgie. Avait-il oublié ce qu'était la maison des Aulus, qui était Pomponia, la mère adoptive de Lygie ? Il n'avait pas compris que cette enfant candide préférerait la mort au déshonneur ! Eh bien ! non : Lygie ne lui avait point fait d'aveux, mais elle avait dit qu'elle attendait le salut de lui, Vinicius. Et quand elle parlait de lui, elle s'empourprait. Son cœur, à elle, avait battu pour lui, mais il l'avait épouvantée, l'avait indignée, l'avait offensée. »

— Il est trop tard ! gémit-il.

Un abîme béait devant lui. Il ne savait que faire, qu'entreprendre, où s'adresser. Comme un écho, Acté répéta : « Trop tard ! » et ces paroles, dans une autre bouche, résonnèrent pour lui comme une sentence de mort.

Et il allait s'éloigner sans même prendre congé d'Acté, quand soudain la portière de l'atrium se souleva : Vinicius avait dvant lui la silhouette endeuillée de Pomponia Græcina. Elle aussi avait appris la disparition de Lygie et, jugeant qu'il lui erait plus facile qu'à Aulus de pénétrer auprès d'Acté, elle venait demander des nouvelles. En apercevant Vinicius, elle tourna vers lui son visage frêle et pâle.

— Marcus, que Dieu de pardonne le tort que tu nous as fait, à nous et à Lygie.

Lui, restait là, le front courbé, avec la sensation du malheur et de la responsabilité, impuissant à comprendre quel Dieu devait et pouvait lui pardonner, et pourquoi Pomponia parlait de pardon, quand elle eût dû parler de vengeance.

Enfin, il sortit, a tête vide d'espoir, lourde de pensées.

Soudain, Pétrone l'arrêta. Vinicius, le repoussa et voulut passer, mais l'autre le saisit par le bras et il l'entraîna chez lui.

ELLE SE JETA AU COU DE L'AFFRANCHIE. (P. 88.)

CHAPITRE X

Ils passèrent dans le péristyle intérieur et s'assirent sur un banc de marbre pour causer...

— L'enlèvement, dit Pétrone, a eu lieu de mystérieuse manière : il n'est le fait ni de César ni d'Aulus. C'est le géant lygien qui a dû faire le coup, mais il n'eût pu, à lui seul, suffire à l'entreprise. On l'aurait donc aidé...

— Qui donc ?

— Les coreligionnaires de Lygie.

— Quels coreligionnaires ? Quels dieux sont les siens ? Je devrais pourtant savoir cela mieux que toi.

— Il n'est guère de femme à Rome qui n'ait ses dieux à elle. Evidemment Pomponia l'a élevée dans le culte de la divinité qu'elle adore elle-même. Quel est ce culte ? Je n'en sais rien. Une chose est certaine : on ne l'a jamais vue sacrifier, dans aucun temple, à nul de nos dieux.

— J'ai rencontré Pomponia chez Acté, et elle m'a dit : « Que Dieu te pardonne le tort que tu nous as fait, à nous et à Lygie. »

A ce moment, l'atriensis parut sur le seuil :

— Puis-je parler, seigneur ?

— Parle.

— Toute la familia, seigneur, parle de la fuite de cette jeune fille qui devait habiter chez le noble Vinicius. Après ton départ, Eunice est venue chez moi et m'a dit qu'elle connaissait un homme qui saurait la retrouver.

— Ah ! Quel homme est-ce ?

— Je ne le connais point, seigneur.

— Est-il ici ?

— Oui, seigneur. Il attend dans l'atrium.

— Et il se nomme ?

— Chilon Chilonidès, seigneur.

— Sa profession ?

— C'est un médecin, un sage et un diseur de bonne aventure, qui sait lire dans la destinée des hommes et prédire.

Pétrone et Vinicius passèrent dans l'atrium où attendait Chilon Chilonidès qui leur fit un salut profond.

L'homme qui était debout devant eux avait quelque chose d'abject et de ridicule. Il n'était point vieux : dans sa barbe malpropre et dans sa chevelure crépue, paraissaient à peine, çà et là, quelques poils gris. Son ventre était cave, ses épaules voûtées, de sorte qu'au premier coup d'œil il semblait bossu ; sur l'éminence pesait une tête énorme, dont le masque au regard perçant tenait du singe et du renard. Des pustules tachaient son cuir jaunâtre et se mamelonnaient sur un nez qu'avaient violacé les vins. Son costume sombre, tunique et manteau de poil de chèvre, décelait une misère véritable ou feinte. A sa vue, le Thersite d'Homère vint à l'esprit de Pétrone, et, répondant par un signe à son salut, il dit :

— Salut, Thersite. Comment vont les bosses que t'a faites le divin Ulysse, sous les murs de Troie, et lui-même que devient-il dans les Champs-Elysées ?

— Noble seigneur, répliqua Chilon Chilonidès, le plus sage d'entre les morts, Ulysse, envoie par mon canal à Pétrone, le plus sage parmi les vivants, un salut, et la prière de couvrir mes bosses d'un manteau neuf.

— Par la triple Hécate ! s'écria Pétrone, la réponse vaut un manteau...

Mais la conversation fut interrompue par Vinicius qui demanda directement :

— Sais-tu au juste de quoi tu veux te charger ?

— Dans la nuit d'avant-hier, répliqua Chilon, on a enlevé une jeune fille du nom de Lygie, ou plutôt de « Callina », enfant adoptive d'Aulus Plautius. Tes esclaves, seigneur, la transportaient du palais de César dans ta maison. Je me fais fort de la découvrir en ville, ou bien, si elle a quitté la ville, ce qui est peu probable, de t'indiquer, noble tribun, où elle a trouvé refuge.

— C'est bien, dit Vinicius, à qui avait plu la netteté de la réponse. Et quels moyens as-tu ?

Chilon sourit avec malice :

— Les moyens sont en ton pouvoir, seigneur, je ne possède que l'esprit.

Pétrone sourit également, car il était tout à fait satisfait de son hôte.

Vinicius était satisfait aussi, car il se disait qu'un tel homme, comme un chien courant, une fois mis sur la piste, ne s'arrêterait point avant d'avoir trouvé le gîte.

— C'est bien, dit-il, as-tu besoin d'indications ?

— J'ai besoin d'armes.

— Quelles armes ? demanda Vinicius étonné.

Le Grec ouvrit la paume et fit de l'autre main le geste de compter de l'argent.

— Les temps sont ainsi, seigneur, fit-il avec un soupir.

— Alors, tu seras l'âne qui prend d'assaut la forteresse au moyen de sacs d'or.

— Je ne suis qu'un pauvre philosophe, répondit l'autre humblement ; l'or, c'est vous qui le portez.

DEVANT ELLE APPARUT POPPÉE. (P. 19.)

Vinicius lui lança une bourse ; il la saisit au vol.

Puis il leva la tête et dit :

— Seigneur, j'en sais plus que tu ne supposes. Je ne suis point venu ici les mains vides. Je sais que la vierge n'a point été enlevée par les Aulus, car j'ai déjà causé avec leurs esclaves. Je sais qu'elle n'est pas au Palatin, où tous sont occupés de la petite Augusta. Je sais que sa fuite a été organisée par un serviteur venu du même pays qu'elle. Il n'a pu trouver assistance auprès des esclaves, car les esclaves tiennent ensemble, et ils ne l'auraient point aidé contre tes esclaves à toi. Il n'a pu trouver d'aide qu'auprès de ses coreligionnaires.

— Tu entends, Vinicius ! interrompit Pétrone. L'avais-je dit ?

— C'est un grand honneur pour moi, dit Chilon. La vierge, seigneur, continua-t-il, s'adressant à Vinicius, adore sûrement la même divinité que la plus vertueuse des Romaines, Pomponia, mais je n'ai pu apprendre par ses gens quel genre de divinité c'était, et comment se nommaient ses fidèles. Si je pouvais l'apprendre, je me rendrais auprès d'eux, je deviendrais le plus pieux des adeptes, et je gagnerais leur confiance. Mais toi, seigneur, toi qui, comme je le sais également, as passé une quinzaine de jours dans la maison du noble Aulus, pourrais-tu me donner là-dessus quelque éclaircissement ?

— Non..., dit Vinicius.

— N'as-tu point, illustre tribun, remarqué quelque cérémonie ou quelque objet cultuel... une statuette, une offrande, des amulettes ? Ne les as-tu point vus dessiner des signes que Pomponia et la jeune étrangère pouvaient seules comprendre ?

— Des signes ?... Attends donc !... Oui ! Un jour, j'ai vu Lygie dessiner un poisson sur le sable.

— Un poisson ! Aah ! Oh ! Une fois seulement, ou plusieurs fois ?

— Une fois.

— Et tu es certain, seigneur, qu'elle a dessiné un... un poisson ? Oh !...

— Oui ! dit Vinicius, devenu curieux. Tu devines ce que cela signifie ?

— Si je devine ! s'écria Chilon.

Et, faisant un salut, il ajouta :

— Que la Fortune vous comble toujours de ses faveurs, seigneurs illustrissimes.

— Fais-toi donner un manteau ! lui dit Pétrone.

— Ulysse te présente ses remerciements pour Thersite, répondit le Grec.

Il salua encore une fois et sortit.

— Que penses-tu de cet honorable sage ? demanda Pétrone.

— Je pense qu'il retrouvera Lygie, s'écria Vinicius, joyeux ; mais je pense aussi que s'il existait quelque part un royaume des chenapans, il y pourrait régner.

— Incontestablement. Il faut que je fasse plus ample connaissance avec ce stoïcien ; mais, en attendant, je vais faire désinfecter l'atrium.

Chilon Chilonidès faisait danser dans sa main, sous les plis de son manteau neuf, la bourse qu'il avait reçue de Vinicius, et en percevait avec délices le poids et l'agréable bruit. Il marchait lentement et se retournait, pour voir si personne ne l'épiait de la maison de Pétrone. Il dépassa le portique de Livie, et, arrivé au coin du Clivus Vibrius, il se dirigea vers Suburre.

« Il faut que j'aille chez Sporus, se disait-il, pour répandre quelques gouttes en l'honneur de la Fortune.. Ah ! elle a dessiné un poisson sur le sable ? Si je sais ce que cela veut dire, je veux être étranglé d'un morceau de cabrillon ! Mais je le saurai !

Il entra dans la taverne et se fit donner une cruche de vin « sombre ». Sur un regard incrédule du patron, il fourragea dans sa sacoche, en tira une pièce d'or et la posa sur la table :

— Sporus, dit-il, j'ai travaillé aujourd'hui avec Sénèque depuis l'aurore jusqu'à midi, et voici ce dont mon ami m'a gratifié comme viatique.

Les yeux ronds de Sporus s'arrondirent encore, et le vin se trouva incontinent devant Chilon. Celui-ci y mouilla le doigt, dessina un poisson sur la table et dit :

— Tu sais ce que cela signifie ?

— Un poisson ? La belle affaire ! Un poisson, — c'est un poisson !

— Et toi, un imbécile, bien que tu ajoutes assez d'eau à ton vin, pour qu'on y puisse trouver du poisson. Sache donc que c'est un symbole qui, dans le langage des philosophes, signifie : « Sourire de la Fortune. » Si tu avais deviné, peut-être aurais-tu fait fortune. Honore la philosophie, te dis-je, sinon, je changerai de taverne, comme me le conseille du reste depuis longtemps mon vieil ami Fortune.

CHAPITRE XI

Pendant les quelques jours qui suivirent, Chilon ne se montra nulle part. Vinicius qui, depuis que les sentiments de Lygie lui étaient connus, désirait plus furieusement encore la retrouver, commença des recherches, personnellement, car il ne voulait pas ni ne pouvait demander assistance à César, qu'angoissait la santé de la petite Augusta.

Ni les sacrifices, ni les prières, ni les vœux, ni l'art des médecins, ni toutes les pratiques de sorcellerie dont on avait fait usage à la dernière extrémité, — rien ne put détourner le malheur. Huit jours après, l'enfant mourut.

La cour et la ville furent en deuil. César, qui, à la naissance de l'enfant, avait déliré de joie, délirait maintenant de désespoir. Deux jours durant, il ne prit aucune nourriture, et, bien que le palais fût assiégé par des foules de sénateurs et d'augustans qui apportaient leurs condoléances, il ne voulut voir personne.

Pétrone était fort inquiet. Toute la ville savait déjà que Poppée attribuait cette mort à des sortilèges. Les médecins le répétaient, soucieux de pallier l'échec de leur art, et avec eux les prêtres dont les sacrifices s'étaient révélés impuissants, et les sorciers qui tremblaient pour leur vie, et le peuple. Il se rendit, dès que fut enlevé le cyprès placé devant le Palatin en signe de deuil, à la réception qui devait avoir lieu pour les sénateurs et les augustans : il voulait, pour agir en connaissance de cause, savoir jusqu'à quel point l'idée des sortilèges s'était implantée dans l'esprit de Néron.

Les yeux dardés fixement vers un point de l'espace, Néron écoutait, avec un visage de pierre, les consolations que lui prodiguaient les sénateurs et les chevaliers. Apercevant Pétrone, il bondit et, d'une voix tragique :

— Eheu !... Toi aussi, tu es cause de sa mort ! C'est par toi qu'est entré dans ces murs le mauvais esprit qui, d'un regard, a sucé la vie de son cœur... Malheur à moi ! Je voudrais que mes yeux n'eussent jamais contemplé la lumière d'Hélios... Malheur à moi ! Eheu ! Eheu !...

Elevant la voix, il finit par pousser des cris déchirants. Mais Pétrone, subitement, résolut de jouer le tout pour le tout : tendant la main, il arracha prestement le foulard que Néron avait autour du cou et le lui mit sur la bouche.

VINICIUS, DOUBLE-HEADED DE FROMAL, [illegible] EN CHAINE DE L'ESCLAVE (P. 21)

— Seigneur, dit-il avec componction, mets le feu à Rome et à l'univers dans ta douleur. — mais conserve-nous ta voix !

Les assistants demeurèrent stupides. Néron lui-même fut ébahi. — Seul, Pétrone resta impassible. Il savait fort bien ce qu'il faisait, et que Terpnos et Diodore avaient l'ordre formel de fermer la bouche de César, dès que, élevant la voix outre mesure, il exposait sa gorge à quelque danger.

— César, continua-t-il avec la même dignité triste, nous avons éprouvé une perte immense. Que du moins ce trésor nous reste comme consolation !

Le visage de Néron trembla, et, un moment après, des larmes abondantes tombaient de ses yeux. Il s'appuya des deux mains sur le bras de Pétrone, posa la tête sur sa poitrine et répéta avec des sanglots :

— Tu es le seul, le seul qui aies pensé à cela. Toi seul, Pétrone, toi seul !

Tigellin jaunissait de dépit. — Pétrone continua :

— Pars pour Antium ! Là elle a vu le jour, là tu as connu la joie, là te viendra l'apaisement. L'air de la mer rafraîchira ta gorge divine, tes poumons aspireront l'humidité salée. Nous, tes fidèles, nous te suivrons partout, et, tandis que nous nous efforcerons d'apaiser ta douleur par l'amitié, tu nous consoleras par ton chant.

— Oui, dit Néron d'une voix affligée, je ferai un hymne en son honneur, et j'en composerai la musique.

— Et ensuite tu iras chercher le soleil à Baïes.

— Et ensuite je chercherai l'oubli en Grèce.

— Dans la patrie de la poésie et du chant !

En quittant le palais, Pétrone se rendit chez Vinicius et lui raconta l'incident.

— Non seulement j'ai détourné le danger de Plautius et de Pomponia, mais je l'ai détourné de nous deux et même de Lygie qu'on ne poursuivra point : j'ai suggéré en effet à ce singe à la barbe fauve de partir pour Antium et de là pour Naples et Baïes. Pendant ce temps-là, nous pourrons faire chercher Lygie en toute liberté, et la mettre en lieu sûr. Quoi que tu découvres, fais-le-moi savoir, car il faut que je parte pour Antium.

— Bien !

Ils prenaient congé l'un de l'autre, mais un esclave annonça que Chilon Chilonidès attendait dans l'antichambre et demandait à être introduit auprès du maître.

Vinicius ordonna de le faire entrer immédiatement.

Il demanda avec un calme feint :

— Qu'apportes-tu ?

— La première fois, seigneur, je t'ai apporté l'espoir; à présent j'apporte la certitude que la jeune fille sera retrouvée.

— Ce qui signifie que tu ne l'as pas retrouvée jusqu'ici ?

— Es-tu absolument certain, seigneur, que la jeune fille ait dessiné un poisson sur le sable ?

— Oui.

— Alors elle est chrétienne, et ce sont les chrétiens qui l'ont reprise.

Il y eut un moment de silence.

— Ecoute, Chilon, dit enfin Pétrone. Mon neveu t'a promis une forte somme d'argent si tu retrouvais la jeune fille, mais une non moins forte quantité de coups de verges si tu cherches à le tromper.

— La jeune fille est chrétienne, seigneur ! s'écria le Grec.

— Réfléchis, Chilon ; tu n'es pas un imbécile. Voudrais-tu nous persuader que Pomponia, et avec elle Lygie, appartiennent à la secte des ennemis du genre humain, des empoisonneurs de fontaines et de puits, des adorateurs d'une tête d'âne, des individus qui immolent les enfants et se livrent à la plus ignoble débauche ? Réfléchis, Chilon : cette thèse que tu soutiens devant nous ne va-t-elle pas, comme antithèse, se répercuter sur ton dos ?

Chilon étendit ses mains pour dire que ce n'était pas sa faute. Puis il ajouta :

— Seigneur ! prononce en grec la phrase suivante : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur !

— Bien... Voilà ta phrase. Et puis ?

— Maintenant prends la première lettre de chacun de ces mots et réunis ces lettres pour former un mot nouveau.

— Poisson ! dit Pétrone avec étonnement.

— Voilà pourquoi le poisson est devenu l'emblème chrétien, répondit fièrement Chilon.

Ils gardèrent le silence. Dans le raisonnement du Grec, il y avait quelque chose d'irréfutable ; les deux amis ne pouvaient cacher leur surprise.

— Vinicius, demanda Pétrone, ne te trompes-tu pas, et Lygie a-t-elle réellement dessiné un poisson ?

— Par tous les dieux infernaux, il y a de quoi devenir fou, s'écria le jeune homme avec fureur : si elle m'avait dessiné un oiseau, j'aurais dit que c'était un oiseau.

— Alors elle est chrétienne ! répéta Chilon.

Si le poisson est l'emblème chrétien, ce qui me paraît indéniable, et si elles sont chré-

tiennes, alors, par Proserpine, les chrétiens ne sont pas ce que nous nous figurons.

— Tu parles comme Socrate, seigneur, répondit Chilon. Qui donc a interrogé un chrétien ? Qui connaît leur doctrine ? Il y a trois ans, pendant mon voyage de Naples à Rome (pourquoi ne suis-je pas resté là-bas !) j'ai eu comme compagnon de route un médecin, du nom de Glaucos, qu'on disait chrétien et qui, malgré cela, j'en ai eu la conviction, était un homme bon et vertueux.

— N'est-ce pas de cet homme vertueux que tu viens d'apprendre ce que signifie le poisson ?

— Hélas ! non, seigneur ! Pendant ce voyage, dans une auberge, l'honnête vieillard reçut un coup de couteau, et sa femme et son enfant furent emmenés comme esclaves par des marchands ; quant à moi, je perdis ces deux doigts en les défendant. Mais comme les chrétiens, à ce qu'on dit, sont favorisés par les miracles, j'espère que mes doigts repousseront.

— Comment ? Serais-tu devenu chrétien ?

— Depuis hier, seigneur, depuis hier ! C'est ce poisson qui en est la cause. Ecoutez-moi, dignes seigneurs. J'ai parcouru toutes les rues et impasses ; j'ai visité les cachettes des esclaves fugitifs ; j'ai perdu près de cent as à la mora ; j'ai été dans des blanchisseries, des séchoirs et des gargotes ; j'ai vu des muletiers et des sculpteurs ; j'ai vu aussi les gens qui soignent les maladies de la vessie et arrachent les dents, j'ai parlé à des marchands de figues sèches, j'ai été dans les cimetières... et savez-vous pourquoi ? Pour tracer partout ce poisson, regarder les gens dans le blanc des yeux, et voir ce qu'ils répondraient à ce signe. Longtemps je ne remarquai rien, quand, un jour, près d'une fontaine, j'aperçus un esclave qui puisait de l'eau et qui pleurait. Je m'approchai et lui demandai la cause de ses larmes. Nous nous assîmes sur les marches de la fontaine, et il me répondit que, pendant toute sa vie, il avait amassé sesterce par sesterce pour racheter un fils bien-aimé, mais que le maître, un certain Pansa, lui avait repris cet argent, gardant quand même le fils comme esclave. « Et je pleure ainsi, dit le vieillard, parce que j'ai beau me dire : Que la volonté de Dieu soit faite ! je ne puis, pauvre pêcheur que je suis, retenir mes larmes. » Alors saisi d'un pressentiment, je trempai le doigt dans le seau et dessinai le poisson ; et le brave homme dit, à cette vue : « Mon espoir est aussi dans le Christ. » Je lui demandai : « Tu m'as reconnu à ce signe ? » Il répondit : « Oui, la paix soit avec toi ! » Je commençai à lui tirer les vers du nez, et le bon vieux me raconta tout. Son maître, ce Pansa, est lui-même un affranchi de l'illustre Pansa, et transporte à Rome, par le Tibre, les pierres que des esclaves et des ouvriers déchargent des radeaux et portent la nuit jusqu'aux maisons en construction. Il y a parmi eux beaucoup de chrétiens, son fils entre autres. Comme c'est là un travail au-dessus des forces du jeune homme, son père voulait le racheter. Pansa a préféré garder et l'argent et l'esclave... Je mêlai mes larmes aux siennes, ce qui me fut facile, à cause de la bonté de mon cœur et des élancements que me causait la marche excessive. Je me plaignis de ce que, arrivé de Naples depuis quelques jours, je ne connaissais personne de nos frères et ne savais où ils se réunissaient pour prier. Il me dit alors de venir la nuit près du fleuve ; il me présenterait aux frères qui me mèneraient dans les maisons de prières et chez les anciens qui dirigent la communauté chrétienne. A ces paroles, je fus si joyeux que je lui remis la somme nécessaire pour le rachat de son fils, espérant que le généreux Vinicius m'en rendrait le double.

— Chilon, interrompit Pétrone, dans ton récit le mensonge, comme de l'huile, flotte à la surface de la vérité. Je suis certain que, dans la voie des recherches, un pas décisif a été fait. Mais inutile d'oindre tes nouvelles d'une couche de fourberies. Comment se nomme le vieillard de qui tu as appris que les chrétiens se reconnaissaient au signe du poisson ?

— Euricius, seigneur. Le pauvre, le malheureux vieillard !

— Je crois que réellement tu as fait sa connaissance et que tu sauras tirer profit de cette rencontre, mais tu ne lui as pas donné d'argent. Tu ne lui as pas donné un as, tu m'entends ! Tu ne lui as rien donné.

— Mais je l'ai aidé à porter les seaux, et j'ai parlé de son fils avec la plus grande compassion. C'est vrai, seigneur, rien ne peut échapper à la perspicacité de Pétrone. Je ne lui ai pas donné d'argent, ou plutôt je lui en ai donné en intention, en mon for intérieur, ce qui devait lui suffire, s'il était un véritable philosophe.

Pétrone se retourna vers Vinicius :

— Fais-lui compter cinq mille sesterces, mais en intention et en ton for intérieur.

Vinicius dit :

— Je te donnerai un serviteur qui aura sur lui la somme nécessaire ; toi, tu diras à

Euricius que c'est ton esclave, et tu remettras au vieillard l'argent en présence de ce serviteur. Cependant comme tu m'as apporté une nouvelle importante, tu recevras une somme égale pour toi. Viens chercher ce soir le serviteur et l'argent.

CHAPITRE XII

Chilon resta assez longtemps sans se montrer, de sorte que Vinicius ne savait plus que penser.

Un jour il arriva avec un visage tellement morne que le pauvre Vinicius pâlit à sa vue et se précipita vers lui, ayant à peine la force de demander :

— Elle n'est pas parmi les chrétiens ?

— Si, seigneur, répondit Chilon, mais j'ai trouvé parmi eux Glaucos, le médecin.

— Que dis-tu ? qui est-ce ?

— Tu as donc oublié, seigneur, l'histoire du vieillard avec qui j'ai voyagé de Naples à Rome. Je me suis convaincu qu'il vivait encore et qu'il faisait partie de la communauté chrétienne à Rome.

— Puisque tu l'as défendu, il doit t'être reconnaissant et t'aider !

— Ah ! noble tribun ! les dieux eux-mêmes ne sont pas toujours reconnaissants, que dire des hommes ! Oui, il devrait être reconnaissant. Malheureusement, c'est un vieillard dont l'esprit est affaibli et obscurci par l'âge et les malheurs, ce qui fait que, loin de m'être reconnaissant, il m'accuse, à ce que j'ai appris de ses coreligionnaires, de m'être entendu avec les brigands et d'être la cause de ses malheurs. Voilà comment il me récompense pour mes deux doigts perdus.

— Je suis certain qu'en effet cela s'est passé comme il le raconte, dit Vinicius.

— Alors tu en sais plus que lui, répondit Chilon avec dignité, car lui suppose seulement qu'il en a été ainsi, ce qui pourtant ne l'empêcherait pas de faire appel aux chrétiens et de se venger cruellement. Glaucos vit, seigneur, et s'il m'aperçoit une seule fois, toi tu ne m'apercevras plus jamais. Et alors qui te retrouvera la jeune fille ?

— Que faire ? Quel remède à cela ? Que veux-tu entreprendre ? demanda Vinicius.

— Je propose, seigneur, d'écarter Glaucos.

— Engage des hommes qui l'assommeront à coups de bâtons, je les payerai. Combien te faut-il ?

— Il me faut mille sesterces ; n'oublie pas, seigneur, que je devrai trouver des bandits honnêtes, qui, après avoir empoché les arrhes, ne disparaîtront pas sans donner des nouvelles. Pour un bon travail, il faut un bon salaire. Il faudrait aussi quelque chose pour moi, afin d'essuyer les larmes que je verserai sur Glaucos. J'aurai les hommes aujourd'hui même et je les préviendrai qu'à partir de demain soir, pour chaque jour que vivra encore Glaucos, je leur déduirai cent sesterces.

Vinicius promit la somme exigée.

CHAPITRE XIII

Il importait réellement à Chilon d'écarter Glaucos qui, bien qu'âgé, n'était nullement un vieillard décrépit. Le récit que Chilon avait fait à Vinicius renfermait une grande part de vérité. Le Grec avait jadis connu Glaucos, qu'il avait trahi, livré à des bandits, séparé de sa famille, dépouillé et fait assassiner. Le souvenir de ces événements lui était cependant léger, car le misérable avait abandonné Glaucos agonisant, non pas dans une auberge, mais dans un champ, près de Minturnes. Il avait tout prévu, excepté que Glaucos guérirait de ses blessures et arriverait à Rome. Maintenant il s'agissait de se débarrasser de lui.

Dans ce but, il se rendit, le soir même, chez Euricius.

Le vieil Euricius, après avoir racheté son fils, avait loué une de ces petites échoppes qui fourmillaient autour du Grand Cirque, pour y vendre des olives, des fèves, du pain sans levain et de l'eau coupée de miel, aux spectateurs des courses. Chilon le trouva chez lui, rangeant ses marchandises ; il le salua au nom du Christ et se mit à l'entretenir de l'affaire qui l'amenait. Voici : leur ayant rendu service, il compte sur leur reconnaissance. Il a besoin de deux ou trois hommes robustes et courageux, pour détourner un danger qui menace et lui et tous les chrétiens.

Il est pauvre, à la vérité ; pourtant il payera ce service, à condition que les hommes aient confiance en lui et exécutent fidèlement ce qu'il ordonnera.

Euricius et son fils Quartus déclarèrent qu'eux-mêmes étaient prêts à exécuter tout ce qu'il commanderait, certains qu'un saint homme comme lui ne pouvait exiger des

actes qui ne fussent pas conformes aux enseignements du Christ.

— Seigneur, dit alors Quartus, je connais le boulanger Demas, chez qui travaillent à la meule des esclaves et des salariés. L'un de ces salariés est tellement fort qu'il pourrait en remplacer non pas deux, mais quatre. Je l'ai vu moi-même soulever des pierres que n'arrivaient pas à ébranler quatre hommes réunis.

— Si c'est un fidèle craignant Dieu et capable de se sacrifier pour ses frères, fais-le-moi connaître, dit Chilon.

— C'est un chrétien, seigneur, répondit Quartus, car ceux qui travaillent chez Demas sont chrétiens pour la plupart. Il y a des ouvriers de jour et des ouvriers de nuit ; il fait partie de ces derniers. Si nous y allions maintenant, nous arriverions pendant leur repas du soir et tu pourrais causer avec lui, en toute liberté. Demas demeure près de l'Emporium.

CHILON CHILONIDÈS. (P. 26.)

Chilon y consentit très volontiers. L'Emporium se trouvait au pied du mont Aventin, et par conséquent pas trop loin du Grand Cirque. On pouvait, sans contourner les collines, longer le fleuve, passer le portique Emilia, ce qui abrégeait encore le chemin.

Ils s'arrêtèrent devant un bâtiment en bois d'où arrivait le bruit du crépitement des grains sur les meules. Quartus y pénétra ; le prudent Chilon se tint dehors.

Il fut interrompu dans ses réflexions par le retour de Quartus, qui sortit du bâtiment avec un autre homme vêtu seulement d'une de ces tuniques d'ouvriers, qui laissaient nu le bras droit ainsi que le côté droit de la poitrine. A l'aspect du nouveau venu, Chilon soupira de satisfaction. Jamais il n'avait vu un tel bras ni une telle poitrine.

— Voici, seigneur, dit Quartus, le frère que tu désires voir.

— Que la paix du Christ soit avec lui, prononça Chilon ; et toi, Quartus, dis à ce frère si je suis digne de foi, et ensuite retourne chez toi, pour l'amour de Dieu, car il ne faut pas laisser tout seul ton vieux père.

— C'est un saint homme, certifia Quartus ; il a sacrifié toute sa fortune pour me racheter de l'esclavage, moi, qu'il ne connaissait pas. Que Notre Seigneur le Rédempteur lui prépare en échange une récompense céleste !

Le gigantesque ouvrier, en entendant ces mots, s'inclina et baisa la main de Chilon.

— Quel est ton nom, mon frère ? demanda le Grec.

— Père, au saint baptême j'ai reçu le nom d'Urbain.

— Urbain, mon frère, allons au bord du fleuve, et là tu entendras ce que j'ai à te dire.

Ils allèrent s'asseoir sur une pierre de la berge, dans une tranquillité qui n'était troublée que par le bruit lointain des meules et le clapotis du fleuve.

Chilon examina la figure de l'ouvrier qui, malgré l'expression un peu dure et triste très fréquente chez les Barbares demeurant à Rome, lui parut refléter la bonté et la sincérité.

— Oui ! pensa-t-il, c'est un homme bon et sot, qui tuera Glaucos gratis.

Chilon lui demanda brusquement :

— Urbain, sais-tu qui était Judas ?

— Je le sais ! Je le sais ! il s'est pendu !

Et dans sa voix il y avait comme un regret que le traître se fût fait justice lui-même.

Chilon continua :

— Si cependant il ne s'était pas pendu, et si quelque chrétien le rencontrait, soit sur terre, soit sur mer, ne devrait-il pas venger le supplice, le sang et la mort du Sauveur ?

— Et qui donc ne les vengerait pas, mon père !

— Que la paix soit avec toi, fidèle serviteur de l'Agneau ! Oui ! on peut pardonner ses propres offenses, mais qui donc a le droit de pardonner les offenses faites à Dieu ? De même que le serpent enfante le serpent, que la méchanceté fait naître la méchanceté, et la traîtrise la traîtrise, ainsi, du venin de Judas est né un autre traître; de même que l'un a livré le Sauveur aux Juifs et aux soldats romains, l'autre, qui vit au milieu de nous, veut livrer aux loups les brebis du Seigneur !

L'ouvrier le regardait avec une inquiétude énorme, comme s'il ne se rendait pas compte de ce qu'il entendait.

Le Grec, s'étant couvert la tête du pan de son manteau, répéta d'une voix sépulcrale : « Malheur à vous, chrétiens et chrétiennes ! Malheur à vous, serviteurs du vrai Dieu ! »

De nouveau un silence, et l'on n'entendait que le grincement des meules, le chant assourdi des meuniers et le clapotis du fleuve.

— Mon père, finit par demander l'ouvrier, quel est ce traître ?

Chilon baissa la tête.

« Quel était ce traître ? Un fils de Judas, un fils engendré de son venin, qui se faisait passer pour chrétien et fréquentait les maisons de prières dans le seul but d'accuser les frères devant César, disant qu'ils ne le reconnaissent pas pour dieu, qu'ils empoisonnent les fontaines, qu'ils immolent les enfants, et qu'ils veulent détruire cette ville pour qu'il n'en reste pas pierre sur pierre. Dans quelques jours on donnerait aux prétoriens l'ordre d'enchaîner les vieillards, les femmes et les enfants, et de les conduire à la mort. C'était là l'œuvre de ce second Judas. Mais si personne n'a puni le premier, si personne n'a pris la défense du Christ à l'heure de son supplice, qui donc voudra punir celui-là, qui donc écrasera la tête de ce serpent, qui le fera disparaître avant qu'il parle à César ? »

Urbain, jusqu'alors assis sur le revêtement de pierre, se leva subitement et dit :

— Moi, mon père !

— Alors, va parmi les chrétiens, va dans les maisons de prières, et demande à nos frères où est Glaucos, le médecin, et lorsqu'on te l'aura montré, alors, au nom du Christ, tue-le.

— Glaucos ?... répéta l'ouvrier comme s'il eût voulu graver ce nom dans sa mémoire.

— Le connaîtrais-tu ?

— Non, je ne le connais pas. Il y a des milliers de chrétiens dans Rome et ils ne se connaissent pas tous. Mais demain, pendant la nuit, tous jusqu'au dernier, frères et sœurs, se réuniront à l'Ostrianum, car le grand Apôtre du Christ est arrivé et il va prêcher là ; c'est là que nos frères me montreront Glaucos.

— A l'Ostrianum ? demanda Chilon, mais c'est hors des portes. Tous les frères et toutes les sœurs ?... La nuit, hors de la ville, à l'Ostrianum ?

— Oui, mon père ! c'est notre cimetière, entre la via Salaria et la via Nomentana. Est-ce que tu ne sais pas que le grand Apôtre doit y prêcher ?

— Je suis resté deux jours sans rentrer chez moi, c'est pourquoi je n'ai pas reçu sa lettre; et je ne sais pas où est l'Ostrianum, parce que je suis arrivé depuis peu de Corinthe où je dirige la communauté chrétienne. Mais c'est bien, et puisque le Christ t'a envoyé cette inspiration, va à l'Ostrianum, mon fils, tu y trouveras Glaucos au milieu de nos frères, tu le tueras en revenant à la ville ; et, en récompense, tous tes péchés te seront pardonnés. Et, maintenant, que la paix soit avec toi !

— Mon père...

— Je t'écoute, fils de l'Agneau.

— Père ! dit l'ouvrier d'une voix presque suppliante, prends-tu cette action sur ta conscience, et as-tu entendu de tes propres oreilles Glaucos trahir ses frères ?

Chilon comprit qu'il fallait donner quelques preuves, citer des noms.

— Ecoute, Urbain, je demeure à Corinthe, mais je suis originaire de Cos, et ici à Rome j'enseigne la doctrine du Christ à une jeune servante de mon pays, nommée Eunice. Elle sert comme vestiplice dans la maison d'un certain Pétrone, ami de César. Eh bien ! dans cette maison, j'ai entendu Glaucos s'engager à livrer tous les chrétiens et promettre, en outre, à un autre confident de César, Vinicius, de lui faire retrouver parmi les chrétiens une jeune vierge...

Il s'arrêta et regarda avec stupéfaction son interlocuteur dont les yeux avaient subitement étincelé, comme les yeux d'un animal féroce.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il presque effrayé.

— Rien, père. Demain je tuerai Glaucos...

IL ENTRA DANS LA TAVERNE ET SE FIT DONNER UNE CRUCHE DE VIN. (P. 26.)

qu'Ursus travaille près de l'Emporium, chez un meunier qui se nomme Demas, tout comme ton affranchi ; et cela me suffit, parce que n'importe lequel de tes esclaves de confiance peut le suivre le matin et découvrir la cachette. Je t'apporte seulement la certitude que, Ursus se trouvant ici, la divine Lygie est également à Rome, et aussi la nouvelle que, cette nuit, elle sera, selon toutes probabilités, à l'Ostrianum.

— A l'Ostrianum ? Où cela se trouve-t-il ?

— C'est un ancien hypogée entre la via Salaria et la via Nomentana. Le grand pontife chrétien, dont je t'ai parlé, seigneur, et que l'on n'attendait qne beaucoup plus tard, est arrivé ; cette nuit, il baptisera et il prêchera dans ce cimetière.

Vinicius prit dans un coffre une bourse qu'il jeta à Chilon.

— On te donnera à manger ici ; ensuite tu pourras te reposer. Jusqu'à ce soir, tu ne sortiras pas, et, quand viendra la nuit, tu m'accompagneras à l'Ostrianum.

Vinicius, ordonna aux esclaves de lui amener Croton. Chilon, qui connaisssait tout le monde à Rome, fut grandement tranquillisé quand il entendit le nom du célèbre athlète.

C'est donc dans de bonnes dispositions qu'il prit place à table quand vint l'appeler l'intendant de l'atrium.

Son repas terminé, il s'étendit sur le banc, plaça son manteau sous sa tête, et s'endormit. Il ne se réveilla, ou plutôt ne le réveilla-t-on que lorsque Croton fut arrivé. Alors il se rendit à l'atrium. Croton avait déjà débattu le prix de l'expédition et disait à Vinicius :

— Je me charge, noble seigneur, de saisir, de cette main que voilà, qui tu m'indiqueras, et de cette autre de me défendre contre sept Lygiens comme cet Ursus

CHAPITRE XIV

Le lendemain matin, Chilon s'introduisait dans la bibliothèque de Vinicius sans avoir été annoncé, les serviteurs ayant reçu l'ordre de le laisser entrer à toute heure de jour et de nuit.

— Que la divine mère d'Enée, ton aïeul magnanime, seigneur, te soit aussi favorable que l'a été pour moi le divin fils de Maïa !

— Cela veut dire ?...

— Eurêka !

— Tu l'as vue ?

— J'ai vu Ursus, seigneur, et je lui ai parlé.

— Et tu sais où ils sont cachés ?

— Non, seigneur. Il me suffit de savoir

et enfin de porter la jeune fille chez toi, lors même que tous les chrétiens de Rome seraient à me poursuivre comme des loups calabrais. Si je ne fais ainsi, qu'on me donne les verges dans cet impluvium.

— Ne le laisse pas faire, seigneur, s'écria Chilon : on nous lancera des pierres, et alors à quoi nous servira sa force ? Ne vaut-il pas mieux prendre la jeune fille quand elle sera rentrée chez elle et n'exposer ni elle ni nous ?

— C'est ainsi que je l'entends, Croton, dit Vinicius.

Quand le crépuscule commença à tomber, ils s'enveloppèrent de manteaux gaulois à capuce, et se munirent de lanternes et de coutelas ; Chilon, lui, mit une perruque dont il avait fait l'acquisition en revenant de chez Euricius ; et ils sortirent, pressant le pas, afin d'arriver à la porte Nomentane avant sa fermeture.

CHAPITRE XV

Ils marchèrent ainsi en suivant le Vicus Patricius, le long du Viminal. Ils dépassèrent les ruines de la muraille de Servius Tullius, et, par des chemins déserts, ils arrivèrent à la route Nomentane. Alors, ayant tourné à gauche vers Salaria, ils se trouvèrent au milieu de collines parsemées de carrières de sable, avec, çà et là, des cimetières. La nuit s'était faite complètement et, la lune n'étant pas encore levée, ils auraient difficilement trouvé leur chemin, si, comme l'avait prévu Chilon, les chrétiens eux-mêmes ne le leur eussent montré. En effet, à droite, à gauche, en avant, on apercevait des silhouettes noires se dirigeant avec précaution vers les ravins sablonneux. Quelques passants chantaient d'une voix étouffée des hymnes qui semblèrent à Vinicius remplies de tristesse. Par instants, son oreille saisissait des lambeaux de phrases où revenait le nom du Christ... La route lui paraissait longue. Enfin quelque chose commença à briller dans le lointain, comme des feux de bivouac ou des torches. Vinicius se pencha vers Chilon et lui demanda si c'était l'Ostrianum.

Chilon, qui impressionnait de façon fâcheuse la nuit, l'éloignement de la ville et ces formes fantômales, répliqua d'une voix tremblante :

— Je ne sais, seigneur, je ne suis jamais allé à l'Ostrianum. Mais ils devraient bien louer le Christ plus près de la ville.

Ils s'étaient engagés dans un étroit ravin au-dessus duquel passait un aqueduc. La lune venait de se dégager des nuages ; ils aperçurent, à l'extrémité du défilé, un mur abondamment recouvert de lierre. On était à l'Ostrianum.

Un moment après, Vinicius et ses compagnons se trouvèrent dans un lieu assez vaste tout entouré de murs. Devant la porte d'une crypte, qui en occupait le centre, une fontaine bouillonnait. Çà et là s'élevaient des monuments funéraires, et partout, dans l'enceinte, des gens fourmillaient, à la lumière indécise de la lune et des lanternes. Soit par peur du froid, soit pour se garder des traîtres, presque tous étaient restés encapuchonnés, et le jeune patricien pensa avec effroi que, s'ils s'obstinaient à ne pas se découvrir, il ne lui serait pas possible de reconnaître Lygie.

Près de l'hypogée, on alluma quelques torches que l'on disposa en un petit bûcher. Bientôt la foule se mit à chanter, d'abord à voix basse, puis de plus en plus haut, un hymne étrange.

On avait jeté encore quelques torches dans le foyer, qui répandit sur tout le cimetière une lueur rouge et fit pâlir la lumière des lanternes ; à l'instant même, de l'hypogée sortit un vieillard vêtu d'un manteau à capuchon, mais dont la tête était découverte ; il monta sur une pierre auprès du bûcher.

Il se fit un mouvement dans la foule. Des voix à côté de Vinicius murmurèrent : « Pierre, Pierre ! » quelques-uns s'agenouillèrent, d'autres tendirent les mains vers lui. Puis le silence régna, si profond, que l'on pouvait entendre le crépitement des torches, ainsi que le roulement des chariots sur la route Nomentane et le murmure du vent dans les pins voisins du cimetière.

Chilon se pencha vers Vinicius et chuchota :

— C'est lui, le premier disciple de Chrestos, c'est le pêcheur.

Le vieillard éleva sa main et, d'un signe de croix, bénit les assistants qui, cette fois, tombèrent à genoux. Les compagnons de Vinicius et lui-même, crainte de se trahir, suivirent cet exemple. Il sembla au jeune tribun que cette figure qu'il avait devant lui était tout ensemble assez commune et pourtant extraordinaire, et que ce qu'il y avait en elle d'extraordinaire provenait de sa simplicité même. Le vieillard n'avait ni mitre sur la tête, ni couronne de chêne aux tempes, ni palme dans les mains, ni rational doré sur la poitrine, ni vêtements blancs ou étoilés,

PÈRE, DIT L'OUVRIER, PRENDS-TU CETTE ACTION SUR TA CONSCIENCE ? (P. 32.)

— aucun de ces emblèmes que portaient les prêtres de l'Orient, de l'Egypte, de la Grèce, ou les flamines de Rome.

Pierre parla d'abord comme un père qui donne des conseils à ses enfants et leur enseigne comment ils doivent vivre. Il leur recommandait de renoncer aux excès et aux plaisirs, d'aimer la pauvreté, la pureté des mœurs et la vérité, de supporter patiemment les injustices, les persécutions, d'obéir à leurs supérieurs et aux autorités, d'éviter le crime de la trahison, l'hypocrisie, la médisance, enfin de donner le bon exemple, même aux païens.

Le vieillard dit encore qu'il faut aimer la vertu et la vérité pour elles-mêmes, car le bien essentiel et la vérité éternelle, c'est Dieu ; donc celui qui les aime, aime Dieu et devient son enfant.

On avait encore jeté quelques torches dans le brasier, le bruit du vent s'était tu dans les pins, la flamme s'élevait droite vers les astres qui scintillaient, et le vieillard, ayant rappelé la mort sur le Golgotha, ne parla plus que du Christ.

Cet homme avait vu ! Il disait comment, après avoir quitté la croix, il avait passé deux jours et deux nuits avec Jean, sans dormir, sans manger, dans l'accablement, dans le chagrin, dans la terreur et le doute, se répétant qu'Il était mort ! Le troisième jour s'était levé et ils se lamentaient toujours, quand Marie de Magdala accourut essoufflée, les cheveux défaits, criant : « Ils ont enlevé le Maître ! » Eux, à ces mots, s'étaient précipités vers le lieu de la sépulture. Jean, plus jeune, arriva le premier ; le sépulcre était vide et il n'osa y pénétrer. Lorsqu'ils furent réunis tous les trois, lui, — qui leur parlait là, — entra dans le tombeau et, sur la pierre, aperçut le suaire et les linceuls ; mais il ne trouva pas le corps... Puis arrivèrent d'autres disciples, et ils se lamentèrent, tantôt tous ensemble pour que le Dieu des armées célestes les entendît plus facilement, tantôt les uns après les autres.

Le vieillard ferma les yeux, comme pour mieux voir dans son âme le lointain passé, puis il continua :

« Tandis qu'ils se lamentaient ainsi, Marie de Madgala accourut de nouveau, en criant qu'elle avait vu le Seigneur. Mais eux, les disciples, ne la crurent pas, et comme elle pleurait de joie, les uns la blâmèrent et les autres pensèrent que le chagrin avait troublé ses sens, car elle disait aussi, que devant le tombeau, elle avait aperçu des anges : et eux, y étant retournés, virent le tombeau vide. Ensuite, dans la soirée, vint Cléophas qui était allé avec un autre à Emmaüs, d'où ils étaient revenus à la hâte en disant : « Le Seigneur est vraiment ressuscité ! » Et tous se mirent à se quereller, après avoir fermé la porte, par crainte des Juifs. Tout à coup, Il se dressa parmi eux, quoique la porte n'eût pas grincé, et Il leur dit : « La paix soit avec vous ! »

« Et je l'ai vu, Lui, comme tous l'ont vu, et nos cœurs étaient emplis de lumière, car nous crûmes qu'il était ressuscité, que les mers seraient desséchées, que les montagnes tomberaient en poussière et que Sa gloire serait éternelle. »

Vinicius écoutait. Il ne se résignait pas à croire ce qu'avait dit le vieillard, et pourtant cet homme disait : « J'ai vu. » Par moments, Vinicius croyait rêver ; mais il voyait autour de lui la foule silencieuse ; la fumée des lanternes lui arrivait aux narines ; un peu plus loin, brûlaient les torches, et tout près, debout sur une pierre, se tenait un homme âgé, proche de la mort, la tête un peu tremblante, qui témoignait et qui disait : « J'ai vu. »

Dans les maisons éloignées, dispersées le long de la voie Nomentane, les coqs commençaient à chanter, annonciateurs de la mi-nuit. A ce moment, Chilon tira Vinicius par le pan de son manteau et murmura :

— Seigneur, là, non loin du vieillard, j'aperçois Ursus, et, près de lui, une jeune fille.

Vinicius sursauta comme un dormeur soudain réveillé, se tourna dans la direction que lui indiquait Chilon, et il vit Lygie.

CHAPITRE XVI

Il vit Lygie, et il ne vit plus qu'elle seule. Enfin ! après tous ces efforts, après tant de jours d'inquiétude, de lutte, de chagrin, il l'avait retrouvée ! Elle se tenait en pleine lumière. Son capuchon en glissant lui avait défait la chevelure, elle avait la bouche déclose, les yeux vers l'Apôtre, toute la figure attentive, en extase. Elle était vêtue d'un manteau de laine sombre, comme une fille du peuple ; pourtant Vinicius ne l'avait jamais vue plus belle, et, malgré son trouble, il fut frappé du contraste que présentait ce costume presque servile avec la noblesse de cette tête patricienne.

Il serait resté perdu dans cette contemplation. Mais Chilon le tirait par le pan de son

manteau, de crainte qu'il ne se laissât aller à quelque imprudence. Cependant les chrétiens s'étaient mis à prier et à chanter.

Puis le grand Apôtre baptisa avec l'eau de la fontaine ceux que les prêtres lui présentaient comme préparés au baptême. Il semblait à Vinicius que cette nuit ne finirait jamais. Il lui tardait de suivre Lygie, de l'enlever...

Enfin quelques chrétiens sortirent du cimetière. Chilon murmura :

— Sortons et postons-nous devant la porte, seigneur, car nous n'avons pas relevé nos capuchons et l'on nous regarde.

Ainsi firent-ils.

De l'endroit où ils se placèrent, ils pourraient examiner tous ceux qui sortiraient, et il n'était pas difficile de reconnaître Ursus à sa stature.

— Nous les suivrons, dit Chilon ; nous verrons où ils entrent, et demain, ou plutôt aujourd'hui même, seigneur, avec tes esclaves, tu occuperas toutes les issues de la maison et tu t'empareras d'elle.

— Non, dit Vinicius.

— Que veux-tu faire, seigneur ?

— Nous entrerons derrière elle dans la maison, et nous l'enlèverons sur-le-champ.

Ils durent attendre encore longtemps, et les coqs avaient déjà chanté pour annoncer le petit jour, quand sortirent Ursus et Lygie. Quelques autres personnes les accompagnaient. Chilon crut reconnaître parmi elles le grand Apôtre, aux côtés de qui s'avançaient un autre vieillard de taille beaucoup plus petite, deux femmes âgées, et un jeune garçon qui les éclairait avec une lanterne. Derrière ce petit groupe marchait une foule de quelque deux cents chrétiens, auxquels Vinicius, Croton et Chilon se mêlèrent.

Il commençait à faire jour. Le crépuscule du matin colorait d'une teinte pâle la crête des murs. La route n'était plus tout à fait déserte. Cependant on approchait de la porte. Là, un spectacle étrange frappa leurs yeux. Deux soldats s'agenouillèrent aux pieds de l'Apôtre ; lui, imposa les mains sur leurs casques de fer, puis fit le signe de la croix. Jamais encore n'était venu à l'esprit du jeune patricien qu'il pût se rencontrer des chrétiens parmi les soldats. Il songea à l'étonnante puissance de propagation de cette doctrine.

Après avoir dépassé les terrains vagues contigus aux murs de la ville, les petits groupes de chrétiens commencèrent à se disperser. Maintenant il fallait suivre Lygie de plus loin, et avec plus de précautions. Ils marchèrent ainsi jusqu'au Transtévère, et le soleil allait se lever, lorsque le groupe dans lequel elle se trouvait se divisa. L'Apôtre, la vieille femme et le jeune garçon longèrent le fleuve, tandis que le vieillard de petite taille, Ursus et Lygie s'engageaient dans une ruelle étroite, puis, au bout d'une centaine de pas, entraient dans le vestibule d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par les boutiques d'un marchand d'huile et d'un oiseleur.

Chilon, qui suivait Vinicius et Croton à une cinquantaine de pas, s'arrêta net, se colla contre le mur, et les appela pour qu'ils revinssent vers lui.

Ils rétrogradèrent, puisque aussi bien il y avait lieu de se consulter.

— Va voir, ordonna Vinicius, si cette maison n'a pas de seconde issue sur quelque autre rue.

Chilon, qui, un instant avant, se plaignait de blessures aux pieds, se précipita aussi vite que s'il eût été chaussé des ailes de Mercure, et fut bientôt de retour.

— Non, dit-il, cette porte est la seule.

Croton se mit à refouler de l'air dans sa poitrine herculéenne, et à remuer à droite, puis à gauche, son crâne rudimentaire, ainsi que font les ours encagés. Du reste, sur ses traits, nulle inquiétude.

— J'entrerai le premier, déclara-t-il.

— Tu me suivras, répliqua Vinicius d'un ton de commandement.

Et ils disparurent dans le sombre couloir.

Chilon avait bondi jusqu'au coin de la ruelle la plus proche ; de là, il se penchait, aux aguets et anxieux.

CHAPITRE XVII

En suivant le couloir, Vinicius et Croton arrivèrent à une cour étroite entourée de bâtiments ; elle constituait une sorte d'atrium commun à toute la maison avec, au centre, une fontaine dont l'eau tombait dans un bassin grossièrement maçonné. Le long des murs montaient des escaliers extérieurs, partie en pierre, partie en bois, qui conduisaient à des galeries d'où l'on pénétrait dans les logements. En bas aussi des logements, quelques-uns munis de portes en bois, les autres séparés seulement de la cour par des rideaux de laine, effilochés, déchirés ou rapiécés pour la plupart.

L'heure était matinale et dans la cour il n'y avait âme qui vive. Evidemment, tout le monde dormait encore, excepté ceux qui étaient revenus de l'Ostrianum.

— Qu'allons-nous faire, seigneur ? demanda Croton en s'arrêtant.

— Attendons ici, répondit Vinicius. Quelqu'un se montrera peut-être. Il ne faut pas qu'on nous voie dans la cour.

Si l'on avait eu sous la main une cinquantaine d'esclaves, on aurait pu faire garder la porte qui paraissait être l'unique issue, et fouiller tous les logements ; tandis que maintenant il fallait tomber juste sur celui de Lygie ; sinon, les chrétiens, qui ne devaient pas manquer dans cette maison, pourraient donner l'alerte. Et, à ce point de vue, il était dangereux de questionner des étrangers. Vinicius se demandait s'il ne ferait pas bien d'aller chercher des esclaves, lorsque, de derrière un des rideaux qui fermaient les logements les plus éloignés, sortit un homme qui, une passoire à la main, s'approcha de la fontaine.

— C'est le Lygien, murmura Vinicius.

— Faut-il lui casser les os sur-le-champ ?

— Attends.

Ursus ne les aperçut pas, car ils se tenaient dans l'ombre du couloir, et il se mit tranquillement à laver les légumes qui remplissaient la passoire. Sa besogne terminée, il s'en alla, et le rideau se referma sur lui. Croton et Vinicius le suivirent, pensant qu'ils tomberaient aussitôt dans le logement de Lygie.

Leur étonnement ne fut donc pas médiocre lorsqu'ils constatèrent que le rideau ne séparait pas de la cour le logement même, mais un second corridor sombre, au bout duquel on voyait un jardin, avec quelques cyprès, plusieurs buissons de myrtes et une petite maisonnette adossée à la muraille du fond. Nulle autre habitation.

Ils comprirent que c'était là pour eux une circonstance favorable. Dans la cour aurait pu se former un rassemblement de tous les habitants ; mais ici l'isolement de la maisonnette facilitait l'entreprise.

Ursus allait rentrer lorsque le bruit des pas attira son attention ; il s'arrêta et, à la vue de deux hommes, il déposa sa passoire sur la balustrade et se tourna vers eux :

— Que cherchez-vous ? demanda-t-il.

— Toi ! répliqua Vinicius.

Puis se tournant du côté de Croton :

— Tue !

Croton bondit comme un tigre et, en un moment, sans donner au Lygien le temps de se remettre ou de reconnaître ses ennemis, il le saisit dans ses bras d'acier. Vinicius était trop certain de la force surhumaine de Croton pour attendre la fin de la lutte ; il les dépassa donc, se précipita vers la petite maison, poussa la porte et se trouva dans une chambre un peu sombre, mais éclairée par le feu qui brûlait dans la cheminée. La clarté de la flamme tombait en plein sur la figure de Lygie. Une autre personne était assise près du foyer : ce vieillard qui avait accompagné la jeune fille et Ursus sur la route de l'Ostrianum.

Déjà Vinicius avait enlevé Lygie par le milieu du corps et s'élançait vers la porte. Serrant d'un bras la jeune fille sur sa poitrine, de sa main libre il repoussa violemment le vieillard qui lui barrait le chemin ; mais, dans ce mouvement, son capuchon glissa, et Lygie, à l'aspect de cette figure qu'elle connaissait bien et qui, en ce moment, était terrible, sentit son sang se figer. Elle voulut appeler au secours et ne put. Elle voulut s'accrocher à la porte, ses doigts glissèrent sur la pierre, et elle aurait perdu connaissance si un spectacle affreux ne lui eût secoué les nerfs quand Vinicius s'élança avec elle dans le jardin.

Ursus tenait dans ses bras un homme complètement replié en arrière, la tête ballante et la bouche en sang. Dès qu'il les aperçut, il asséna un dernier coup de poing sur cette tête et, en un clin d'œil, fondit sur Vinicius comme un fauve.

— La mort ! pensa le jeune patricien.

Puis il entendit comme dans un rêve le cri de Lygie : « Ne tue pas ! » et il sentit que quelque chose comme la foudre avait détaché ses bras du corps de la jeune fille ; tout tourna devant lui et la lumière du jour s'éteignit...

Cependant Chilon, caché derrière l'angle du mur, attendait les événements ; la curiosité luttait en lui avec la frayeur. Mais le temps lui semblait long ; il s'inquiétait de ce silence et ne perdait pas de vue le couloir.

— Qu'est-ce donc ? Par tous les dieux immortels !...

Et tout à coup ses rares cheveux se hérissèrent.

Dans l'embrasure de la porte, Ursus venait d'apparaître, portant sur son épaule le corps inerte de Croton ; puis, après avoir regardé de tous côtés, il prenait sa course vers le fleuve.

Chilon se colla comme une truellée de plâtre contre le mur. « S'il me voit, je suis un homme mort, » pensa-t-il.

Mais Ursus le dépassa et disparut derrière la maison suivante. Chilon, sans plus tergiverser, galopa jusqu'au fond d'une ruelle transversale, avec une agilité qui eût pu étonner, même chez un jeune homme.

Ce Lygien qui avait tué Croton lui apparaissait comme un être surnaturel : c'était sans doute un dieu qui avait pris la

SEIGNEUR, LA, NON LOIN DU VIEILLARD, J'APERÇOIS URSUS ET, PRÈS DE LUI, UNE JEUNE FILLE. (P. 36.)

figure d'un barbare. Il croyait à présent en toutes les divinités du monde. Il lui passait aussi par la tête que Croton avait pu être tué par le Dieu des chrétiens.

Ce n'est qu'après avoir traversé plusieurs ruelles et avoir vu des ouvriers marcher dans sa direction, qu'il se tranquillisa un peu. Le souffle lui manquait. Il s'assit sur le seuil d'une maison, et, avec le pan de son manteau, il essuya son front inondé de sueur.

La ville dormait encore. Chilon sentit bientôt la fraîcheur le pénétrer ; il se leva, et se dirigea d'un pas déjà plus lent vers sa demeure, à Suburre, où l'attendait l'esclave achetée avec l'argent de Vinicius.

Là, s'étant traîné jusqu'à son cubicule, il se jeta sur sa couche et s'endormit instantanément.

Il ne se réveilla que le soir, ou plutôt fut-il réveillé par son esclave qui l'engageait à se lever, parce que quelqu'un le cherchait pour une affaire urgente.

Le vigilant Chilon fut dégrisé incontinent. Il jeta à la hâte un manteau à capuchon sur ses épaules, puis il hasarda, par la porte du cubicule, un regard circonspect, et aperçut la silhouette gigantesque d'Ursus.

Il sentit que ses jambes, puis sa tête, devenaient froides comme la glace, que son cœur cessait de battre et que des milliers de fourmis lui couraient sur le râble.

— Syra ! je n'y suis pas.. je ne connais pas... ce... ce brave homme.

— Je lui ai déjà dit que tu étais là et que tu dormais, seigneur, répliqua la fille, et il a exigé que l'on te réveille...

— Oh ! dieux !... Je te ferai...

Mais Ursus, sans doute impatienté de tous ces retards, s'approcha de la porte du cubicule et, se penchant, avança sa tête à l'intérieur.

— Chilon Chilonidès ! dit-il.

— Pax tecum ! pax ! pax ! répondit Chilon. O le meilleur des chrétiens ! Oui ! je suis Chilon, mais il y a erreur... Je ne te connais pas !

— Chilon Chilonidès, répéta Ursus, ton maître Vinicius te demande et veut que tu m'accompagnes auprès de lui.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Vinicius fut réveillé par une douleur lancinante. Trois hommes étaient penchés sur lui. Il en reconnut deux : Ursus et le vieillard qu'il avait renversé en emportant Lygie. Il était aux mains du troisième, qui lui palpait le bras gauche. La douleur était telle, que Vinicius, s'imaginant que l'on exerçait sur lui quelque vengeance, dit, les dents serrées :

— Tuez-moi...

Mais ils ne semblaient faire nulle attention à ses paroles. Le terrible Ursus, dont le visage barbare exprimait en ce moment l'affliction, tenait un paquet de bandes, tandis que le vieillard disait à l'homme qui manipulait le bras de Vinicius :

— Glaucos, es-tu certain que cette blessure à la tête ne soit pas mortelle ?

— Oui, digne Crispus. Le géant — et il indiquait Ursus — a jeté l'agresseur contre le mur ; en tombant cet homme s'est protégé de son bras : le bras est fracturé et démis, mais la blessure à la tête est légère.

— Tu as soigné plus d'un de nos frères, dit Crispus, tu as la réputation d'un médecin habile... C'est pourquoi j'ai envoyé Ursus te chercher.

— Et il m'a avoué en route qu'hier encore il était prêt à me tuer.

— Il m'avait fait part de son projet ; et moi qui te connais et qui sais ton amour du Christ, je lui ai fait comprendre que ce n'était pas toi qui étais un traître, mais bien cet inconnu qui avait voulu le pousser au meurtre.

— C'est le mauvais esprit, et je l'avais pris pour un ange, soupira Ursus.

— Tu me raconteras cela une autre fois, dit Glaucos ; pour le moment, il faut nous occuper de notre blessé.

... L'opération terminée, Vinicius, qui avait de nouveau perdu connaissance, se réveilla.

Lygie était près de son lit et tenait à deux mains une aiguière où de temps en temps Glaucos trempait l'éponge dont il rafraichissait la tête du blessé.

— Lygie ! murmura Vinicius.

L'aiguière trembla aux mains de la jeune fille qui tourna vers lui des yeux tristes.

— La paix soit avec toi ! dit-elle tout bas.

— Lygie, tu les as empêchés de me tuer ?

Elle répondit avec douceur :

— Que Dieu te rende la santé !

Une sorte de faiblesse immense et douce l'envahit... Il avait la sensation de tomber dans un abîme, mais il éprouvait en même temps un grand bien-être et se sentait heureux. Il lui semblait qu'une divinité planât sur lui.

Cependant Glaucos avait achevé de laver la plaie de la tête et y appliquait un onguent. Lygie approcha des lèvres du blessé une coupe d'eau et de vin. Il but avec avidité. Le pansement terminé, la douleur avait presque complètement disparu.

— Donne-moi encore à boire, — pria-t-il.

Lygie passa dans la seconde chambre pour remplir la coupe, et Crispus, après avoir échangé quelques mots avec Glaucos, s'approcha du lit :

— Vinicius, dit-il, Dieu n'a pas permis que tu commisses une mauvaise action. Il te conserve la vie pour que tu fasses un retour sur toi-même. Celui devant qui l'homme n'est que poussière t'a livré sans défense entre nos mains ; mais le Christ, en qui nous croyons, nous a ordonné d'aimer nos ennemis. Nous avons donc pansé tes blessures et nous allons te rendre la santé ; mais nous ne pouvons veiller sur toi plus longtemps. Quand tu seras seul, demande-toi si tu dois continuer à persécuter Lygie, privée, par ta faute, de ses protecteurs et de son toit, et nous-mêmes, qui t'avons rendu le bien pour le mal.

— Vous voulez m'abandonner ? demanda Vinicius.

— Seigneur, continua Crispus, ta main droite est valide. Voici des tablettes et un style : écris à tes serviteurs de venir ce soir avec une litière, pour te transporter dans ta maison. Ici tu es chez une pauvre veuve qui ne va pas tarder à rentrer avec son fils ; il portera ta lettre ; nous, il faut que nous cherchions un autre refuge.

Vinicius pâlit. S'il perdait de nouveau Lygie, peut-être ne la reverrait-il jamais. Il désirait désespérément se réconcilier avec elle, mais il lui fallait du temps.

— Vieillard, dit-il, écoute bien mes paroles. Je te dois de la reconnaissance

et j'ai confiance en toi ; mais tu ne me dis pas le fond de ta pensée. Tu crains que j'appelle mes esclaves et que je leur donne l'ordre d'enlever Lygie.

— Oui, répliqua Crispus, sévère.

A ce moment, Lygie entra, s'approcha de Crispus avec un visage inspiré, et comme si elle eût été l'écho de quelque autre voix :

— Crispus ! gardons-le parmi nous, et ne le quittons pas jusqu'à ce que le Christ lui ait rendu la santé.

—Qu'il soit fait comme tu désires.

Sur Vinicius, cette prompte soumission de Crispus fit une impression profonde.

Il lui sembla que parmi les chrétiens Lygie était une espèce de sibylle ou de prêtresse obéie et respectée. Et il s'abandonna aussi à ce respect. Lorsque, un moment après, elle lui présenta de l'eau, il eût voulu lui prendre la main, mais n'osa...

CHAPITRE II

Vinicius indiqua exactement au Lygien la demeure de Chilon, après avoir tracé quelques mots sur ses tablettes :

— Pourvu que je le trouve, je l'amènerai, de gré ou de force, répondit Ursus.

Et, ayant pris son manteau, il sortit à la hâte.

VINICIUS AVAIT ENLEVÉ LYGIE PAR LE MILIEU DU CORPS ET S'ÉLANÇAIT VERS LA POLTE (P. 38.)

Le Lygien, quand il se trouva en présence de Chilon, ne le reconnut pas. Il ne l'avait vu qu'une fois, et encore la nuit. D'ailleurs le grand vieillard sûr de lui-même, qui l'avait poussé à tuer Glaucos, ressemblait si peu à ce Grec courbé par la peur! Aussi Chilon revint vite de son premier émoi.

Il revêtit donc un autre manteau. en ayant soin toutefois de rabattre sur sa tête un vaste capuchon gaulois, de crainte qu'Ursus ne se rappelât ses traits lorsque tous deux seraient au grand jour.

— Où me conduis-tu ? demanda-t-il en chemin.

— Au Transtévère.

— Il n'y a pas longtemps que je suis à Rome et je ne suis jamais allé là, mais sans doute on y trouve aussi des amis de la vertu...

Ursus, homme naïf, mais qui savait que le Grec avait accompagné Vinicius au cimetière d'Ostrianum et avait pénétré, avec Croton, dans la maison habitée par Lygie, s'arrêta net.

— Vieillard, ne mens pas. Aujourd'hui même tu étais avec Vinicius à l'Ostrianum, et même à notre porte.

— Ah ! Alors votre maison est située dans le Transtévère ?... Je suis depuis peu à Rome, et je m'embrouille dans les noms des différents quartiers. Oui, mon ami, je suis allé jusqu'à votre porte et là, au nom de la vertu, j'ai conjuré Vinicius de ne pas entrer. J'ai été également à l'Ostrianum, et sais-tu pourquoi ? C'est que depuis quelque temps je travaille à la conversion de Vinicius ; je voulais qu'il entendît le doyen des apôtres. Puisse la lumière pénétrer dans son âme et dans la tienne ! N'es-tu pas un chrétien et ne désires-tu pas que la vérité triomphe sur le mensonge ?

— Oui, répondit humblement Ursus.

Chilon avait complètement repris courage.

Désirant apprendre comment les choses s'étaient passées lors de l'enlèvement de Lygie, il continua d'une voix sévère de juge :

— Qu'avez-vous fait de Croton ? Parle et ne mens pas.

Ursus soupira pour la seconde fois.

— Vicinius te le dira.

— Ce qui signifie que tu l'as frappé avec un couteau ou que tu l'as tué à coups de bâton ?

— J'étais sans armes.

Le Grec ne put s'empêcher d'admirer la force surhumaine du barbare.

— Que Pluton... je veux dire : Que le Christ te pardonne !

Ils marchèrent quelque temps en silence, puis Chilon :

— Moi, je ne te trahirai pas, mais prends garde aux veilleurs.

— C'est le Christ que je crains, et non les veilleurs, répondit Ursus.

Chilon, qui voulait se garantir contre toute fâcheuse occurrence, ne cessa de représenter à Ursus le meurtre comme une abomination.

Causant ainsi, ils arrivèrent devant la maison. Le cœur de Chilon recommença à battre d'inquiétude.

Dans la chambre il faisait assez sombre ; c'était une soirée d'hiver, très nuageuse, et la flamme des lampes dissipait mal l'obscurité. Chilon, ayant distingué dans le coin de la salle un lit, et sur ce lit Vinicius, se dirigea vers le tribun sans regarder personne, convaincu qu'auprès de lui il serait plus en sûreté qu'auprès des autres.

— Oh ! seigneur, pourquoi n'as-tu pas suivi mes conseils ! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Tais-toi, dit Vinicius, et écoute.

Ses yeux perçants dardés sur Chilon, il se mit à parler lentement et en appuyant sur les mots, pour que chacun d'eux fût compris comme un ordre et restât à jamais gravé dans la mémoire du Grec.

— Croton s'est jeté sur moi, il voulait m'assassiner et me dépouiller. Tu comprends ? Je l'ai donc tué, et ces gens-là ont pansé les blessures que j'avais reçues dans la lutte.

Chilon devina sur-le-champ que si Vinicius parlait ainsi, ce ne pouvait être qu'en raison d'une entente avec les chrétiens, et que par conséquent il voulait qu'on le crût.

Il le vit également à sa mine : aussitôt, sans montrer le moindre doute ou le moindre étonnement, il s'écria :

— Ah ! c'était une fameuse canaille ! Seigneur, je t'avais pourtant conseillé de ne pas te fier à lui. Mes fréquentes exhortations n'ont servi de rien.

— N'eût été la sica que j'avais sur moi, il m'aurait tué, continua Vinicius.

— Je bénis l'instant où je t'ai recommandé de te munir au moins d'un couteau.

Mais Vinicius tourna vers lui son regard interrogateur et demanda :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Comment ? Ne t'ai-je pas dit, seigneur, que j'ai fait des vœux pour ta santé ?

— Et rien de plus ?

— Et je me disposais justement à te rendre visite, lorsque ce brave homme est venu me chercher de ta part.

— Voici une tablette : tu iras chez moi, et tu la remettras à mon affranchi. Il y est écrit que je pars pour Bénévent. Tu ajouteras que je suis parti ce matin même, appelé par une lettre pressante de Pétrone.

Il répéta avec insistance :

— Je suis parti pour Bénévent. Tu comprends ?

— Tu es parti, seigneur, et je t'ai même fait mes adieux ce matin à la porte Capène, et, depuis ton départ, une telle tristesse s'est emparée de moi que, si ta générosité n'y veille, j'en mourrai, à force de soupirer, comme soupirait la malheureuse épouse de Zethos après la mort d'Ityl.

Quoique malade, Vinicius ne put s'empêcher de sourire. Satisfait d'ailleurs que Chilon l'eût compris à demi-mot, il dit :

— Eh bien ! je vais ajouter quelques lignes pour que l'on essuie tes larmes. Donne-moi la lampe.

Chilon, déjà complètement tranquillisé, se leva et décrocha du mur une des lampes allumées.

Mais ce mouvement fit glisser le capuchon qui lui couvrait la tête, et la pleine lumière tomba sur sa figure. Glaucos bondit de son banc et se campa devant lui.

— Ne me reconnais-tu pas, Céphase ? demanda-t-il.

Sa voix avait quelque chose de si terrible qu'un frisson parcourut tous les assistants...

Chilon souleva la lampe, et presque aussitôt la laissa choir. Puis, il se plia en deux et se mit à gémir...

— Je ne suis pas Céphase... ce n'est pas moi ! Pitié !

— Voilà l'homme qui m'a vendu, dit Glaucos, celui qui m'a ruiné, ainsi que ma famille !

LYGIE ÉTAIT PRÈS DE SON LIT. IL SEMBLAIT À VINICIUS QU'UNE DIVINITÉ ÉTAIT SUR LUI (p. 19.)

Vinicius sut alors que le médecin qui l'avait pansé était ce Glaucos dont, lui aussi, connaissait l'histoire.

Pour Ursus, ces quelques instants et les paroles de Glaucos avaient été comme un éclair dans les ténèbres ; il reconnut Chilon. Lui empoignant les deux bras, il les ramena en arrière.

— C'est lui, s'écria-t-il, qui m'a persuadé d'assassiner Glaucos !

— Pitié ! gémissait Chilon... Seigneur, criait-il en se tournant vers Vinicius, sauve-moi ! J'ai eu confiance en toi, intercède pour moi... Ta lettre... je la remettrai... seigneur ! seigneur !

Mais Vinicius était indifférent à ce qui se passait, d'abord parce que tous les exploits du Grec lui étaient connus, et ensuite parce que son cœur était inaccessible à la pitié. Et il dit :

— Enterrez-le dans le jardin. Un autre portera ma lettre.

Il sembla à Chilon que ces paroles étaient l'arrêt suprême. Sous la terrible étreinte d'Ursus ses os commençaient à craquer ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Au nom de votre Dieu, pitié ! criait-il. Je suis chrétien !... La paix soit avec vous. Je suis chrétien, et, si vous ne me croyez pas, baptisez-moi encore une fois, deux fois, dix fois ! Glaucos, c'est une erreur. Laissez-moi parler ! Faites de moi un esclave !... Ne me tuez pas ! pitié !

Et sa voix, étranglée par la douleur, s'affaiblissait de plus en plus, quand, de l'autre côté de la table, l'apôtre Pierre se leva et dit dans le silence :

— Le Sauveur nous a prescrit : « Si ton « frère a péché envers toi, punis-le ; mais, « s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il a péché « sept fois contre toi dans la journée, et « s'il s'est tourné sept fois vers toi en te « disant : — « Je me repens, » — pardonne-« lui. »

Le silence fut plus profond encore.

Glaucos resta un long moment le visage caché dans ses mains. Enfin il parla :

— Céphase, que Dieu te pardonne tes torts envers moi, comme je te les pardonne au nom du Christ !

Et Ursus, ayant lâché le bras du Grec, reprit :

— Que le Sauveur me pardonne comme je te pardonne !

Chilon s'était affaissé. Appuyé sur ses mains, il tournait la tête comme un animal pris dans des rets et jetait des regards affolés, cherchant d'où lui viendrait la mort. Il n'en croyait encore ni ses yeux ni ses oreilles, et n'osait espérer qu'on lui eût fait grâce.

Peu à peu il revint à lui ; ses lèvres blêmes tremblaient encore d'épouvante. L'Apôtre lui dit :

— Va-t'en en paix !

Chilon se leva ; mais il était incapable de parler. Instinctivement il s'approcha du lit de Vinicius, comme pour implorer l'aide du tribun. Quoiqu'il eût fini par s'apercevoir qu'on le laissait libre, il avait hâte de se retirer sain et sauf d'entre les mains de ces gens incompréhensibles, dont la bonté l'effrayait presque autant que l'eût terrifié leur cruauté.

— Donne la lettre ! seigneur, donne la lettre !

Il saisit la tablette que lui tendait Vinicius, adressa un salut aux chrétiens, un autre au malade, et, courbé, se glissa le long de la muraille jusqu' à la porte, puis se précipita dehors.

CHAPITRE III

Vinicius ne pouvait se rendre compte non plus de ce qui s'était passé. « Pourquoi, se demandait-il, n'ont-ils pas tué le Grec ? »

Pourquoi l'Apôtre enseigne-t-il que, si quelqu'un a été sept fois coupable, on doit lui pardonner sept fois ? et pourquoi Glaucos a-t-il dit à Chilon : « Que Dieu te pardonne comme je te pardonne ! »

Aussi, outre la stupéfaction, il y avait de la pitié et une nuance de mépris dans ce qu'il pensait des chrétiens. Il voyait en eux des brebis destinées tôt ou tard à être pâture aux loups, et son caractère romain n'admettait pas qu'on se laissât dévorer.

Mais Lygie lui ayant présenté de nouveau une boisson rafraîchissante, il lui retint un instant la main et murmura :

— Alors, toi aussi tu m'as pardonné ?

— Nous sommes chrétiens, il nous est défendu de conserver de la rancune dans nos cœurs.

Lygie, fit alors Vinicius, quel que soit ton Dieu, je lui offrirai cent bœufs en sacrifice, pour cela seul qu'il est ton Dieu.

Elle répliqua :

— Tu l'honoreras en ton cœur, lorsque tu auras appris à l'aimer.

— Uniquement parce qu'il est ton Dieu, répéta Vinicius d'une voix étouffée.

Il ferma les yeux, une faiblesse l'ayant pris encore une fois.

Lygie sortit, mais revint bientôt; elle s'approcha pour s'assurer qu'il dormait. La sentant près de lui, Vinicius ouvrit les yeux et sourit ; elle lui baissa légèrement les paupières de sa main, comme si elle eût voulu l'obliger à dormir. Il se sentit alors envahi par une grande douceur, en même temps que sa faiblesse augmentait. La nuit, déjà complètement tombée, amenait avec elle une fièvre plus intense.

CHAPITRE IV

Le lendemain, il se réveilla très affaibli encore, mais sans fièvre ; il lui semblait avoir entendu le bruit d'une conversation : mais, quand il ouvrit les yeux, Lygie n'était plus auprès de lui. Ursus, penché devant la cheminée, fouillait la cendre grise, y cherchant une braise ardente ; puis il attisa le charbon, et le souffle de ses poumons avait la force d'un soufflet de forge.

Vinicius appela :

— Hé, esclave !

Ursus retira sa tête de la cheminée et répondit, en souriant presque amicalement :

— Que Dieu t'accorde, seigneur, une bonne journée et une bonne santé ; mais je suis un homme libre et non un esclave.

— Tu ne fais donc pas partie des gens d'Aulus ?

— Non, seigneur, je sers Callina, de même que j'ai servi sa mère, mais de mon plein gré.

Il réintroduisit sa tête dans la cheminée pour attiser les charbons sur lesquels il avait précédemment jeté du bois, puis il l'en retira et dit :

— Chez nous, il n'y a pas d'esclaves.

Vinicius demanda :

LA VIE, C'EST TOI ! DIT-IL. (P. 47.)

— Où est Lygie ?

— Elle vient de sortir, et c'est moi qui dois faire cuire ton déjeuner. Elle t'a veillé toute la nuit.

— Pourquoi ne l'as-tu pas remplacée ?

— Parce qu'elle l'a voulu ainsi : je n'avais qu'à obéir.

Vinicius se mit à poser au géant des questions sur la guerre des Lygiens contre Vannius et les Suèves. Ursus s'exécuta sans se faire prier.

Cependant la marmite bouillait, bouillait. Quand le brouet, enfin versé dans une écuelle profonde, eut suffisamment refroidi, le géant reprit :

— Glaucos a dit que tu devais bouger le moins possible, que tu devais même éviter de remuer ton bras valide, et Callina m'a ordonné de te faire manger.

S'étant assis auprès du lit, Ursus puisa le brouet dans l'écuelle avec un petit gobelet qu'il présentait aux lèvres du malade. Et il mettait dans cet acte une telle sollicitude, il y avait un si bon sourire dans ses yeux bleus, que Vinicius ne pouvait croire que ce fût là le terrible personnage de la veille.

Cependant Ursus se montrait nourrice aussi maladroite que pleine d'attentions. Le gobelet disparaissait entre ses doigts herculéens, au point qu'il ne restait plus de place pour les lèvres de Vinicius. Après quelques essais infructueux, le géant, fort embarrassé, déclara :

— Il me serait plus facile de traîner un aurochs hors de son gîte.

De nouveau il présenta le brouet à Vinicius.

— Il faut que je fasse venir Myriam ou Nazaire, murmura-t-il.

Une tête pâle, écartant la portière, se montra :

— Je viens vous aider, dit Lygie.

Et elle sortit un instant après du cubicule, où visiblement elle se disposait à dormir, car ses cheveux étaient dénoués, et elle n'avait pour tout vêtement qu'un capitium. Vinicius, dont le cœur s'étais mis à battre plus rapidement dès qu'il l'avait aperçue, lui reprocha de n'avoir pas encore songé à se reposer, mais elle répondit gaiement :

— J'allais justement dormir, mais je vais d'abord remplacer Ursus.

Elle prit le gobelet, s'assit sur le bord du lit et commença à faire manger Vinicius confus et heureux à la fois. Comme elle se penchait vers lui, il sentit la chaleur de son corps, les flots de sa chevelure lui frôlèrent la poitrine, et il pâlit d'émoi ; mais, dans le trouble et l'emportement de la passion, il comprenait aussi que nulle tête au monde ne lui était aussi chère et que le monde entier n'était rien pour lui.

Naguère il convoitait Lygie, maintenant il l'aimait de tout son cœur. Naguère, dans sa manière de vivre et dans ses sentiments, il se montrait un égoïste aveugle et sans scrupule; maintenant, il pensait à elle aussi.

Il refusa bientôt de manger, et, quoiqu'il eût une joie extrême à la regarder et à la sentir près de lui, il dit :

— C'est assez, va te reposer, ma divine.

— Ne m'appelle pas ainsi, répondit-elle : il n'est pas convenable que je t'entende me parler de la sorte.

Cependant elle lui sourit, puis elle prétendit qu'elle n'avait plus sommeil, qu'elle n'éprouvait plus de fatigue et qu'elle n'irait se reposer qu'après l'arrivée de Glaucos. Il écoutait ses paroles comme une musique, le cœur envahi par une émotion, une gratitude, un ravissement croissants, et il se creusait la tête pour trouver le moyen de lui témoigner sa reconnaissance.

CHAPITRE V

Vinicius maintenant montrait beaucoup moins d'orgueil dans ses conversations avec Glaucos. Il lui venait souvent à la pensée que ce pauvre esclave médecin, et la vieille Myriam, et Crispus étaient des êtres humains, eux aussi. A la longue, il finit par aimer Ursus.

Plus se répétaient ces victoires de Vinicius sur lui-même, plus Lygie s'attachait à lui. Pourtant, soumettre sa violence à la discipline chrétienne, le jeune tribun le pouvait faire sans efforts excessifs; incliner son esprit à sympathiser avec la doctrine même était autrement ardu. Il n'osait pas mettre en doute l'origine surnaturelle du Christ, ni sa résurrection, ni tous les autres miracles. Mais la nouvelle religion détruirait tout ordre, toute suprématie et ferait disparaître toutes les différences sociales. Qu'adviendrait-il alors de la domination et de la puissance romaines ?

Lygie devinait ce qui se passait en lui. Elle voyait et ses efforts, et la répulsion de sa nature pour cette doctrine, et elle en était mortellement attristée. Mais le respect tacite qu'il montrait pour le Christ éveillait sa compassion, sa pitié et sa reconnaissance, et l'attirait vers le jeune homme.

Un jour, qu'assise près de lui, elle disait que, hors de la doctrine chrétienne, la vie n'existait point, lui, qui commençait à reprendre ses forces, se souleva sur son bras valide, puis brusquement posa sa tête sur les genoux de la jeune fille :

— La vie, c'est toi ! dit-il.

Alors la respiration s'arrêta dans la poitrine de Lygie. De ses mains elle le prit aux tempes, s'efforça de le soulever, mais dans cet effort elle se pencha vers lui, au point que ses lèvres touchèrent les cheveux de Vinicius. Un moment ils luttèrent contre eux-mêmes et contre un amour qui les poussait l'un vers l'autre. Enfin Lygie se releva et s'enfuit.

Vinicius ne se doutait pas de quel prix il lui faudrait payer ce cher bonheur... Lygie avait compris qu'elle-même, à présent, avait besoin de secours. Le lendemain, elle sortit de bonne heure du cubicule, appela Crispus au jardin, et sous la tonnelle recouverte de lierre et de liserons desséchés, lui ouvrit toute son âme et le pria de permettre qu'elle quittât la maison de Myriam : car elle n'avait plus confiance en elle-même et ne pouvait plus dans son cœur vaincre son amour pour Vinicius.

Crispus approuva le projet de départ, mais n'eut point un mot de pitié pour cet amour dans lequel il ne voyait que péché.

— Va et demande à Dieu le pardon de tes fautes, lui dit-il d'un air morne, sauve-toi, avant que l'esprit malin qui t'a ensorcelée, te conduise à une chute complète et avant que tu renies le Sauveur. Plût au Ciel que tu fusses morte !...

Il s'arrêta brusquement, s'apercevant qu'ils n'étaient pas seuls.

A travers les liserons desséchés et le lierre viride, il vit deux hommes, dont l'un était l'apôtre Pierre. Il ne put tout d'abord reconnaître le second, dont la figure était en partie cachée par un manteau, et il crut un moment que c'était le Grec.

Aux éclats de voix de Crispus, ils étaient entrés sous le berceau et s'étaient assis sur un banc. Quand le compagnon de l'Apôtre laissa voir sa figure ascétique et son crâne dénudé, — dans cette tête aux paupières rouges et au nez courbe, mais inspirée, Crispus reconnut Paul de Tarse.

IL S'ÉCRIA... JE N'OUBLIERAI PAS! (P. 50.)

Lygie s'était jetée à genoux et cachait sa petite figure éplorée dans les plis du manteau de l'Apôtre, silencieuse.

Et Pierre dit :

— Paix à vos âmes !

Il posa sa main ridée sur la tête de Lygie, puis, levant les yeux sur le vieux prêtre :

— Crispus, n'as-tu pas entendu dire que notre Divin Maître, aux noces de Cana, avait béni l'amour de l'épouse et de l'époux ? Crispus, penses-tu que le Christ, qui permit à Marie de Magdala de se prosterner à ses pieds et qui pardonna à la pécheresse, détournerait sa face de cette enfant, pure comme un lis des champs ? Toi, Lygie, tant que les yeux de celui que tu chéris ne s'ouvriront pas à la lumière de la vérité, évite-le, pour qu'il ne t'induise pas en péché, mais prie pour lui et sache que ton amour n'est pas coupable.

Il posa ses deux mains sur les cheveux de Lygie et il lui donna sa bénédiction. Son visage rayonnait d'une bonté céleste.

CHAPITRE VI

Vinicius rétabli complètement était rentré chez lui et vivait enfermé. Il ne voyait personne, que, de temps à autre, le médecin Glaucos. Ces visites lui étaient chères, car alors il pouvait causer de Lygie. Glaucos ne savait pas où elle avait trouvé refuge, mais il l'assurait que la sollicitude des anciens veillait sur elle.

Un jour, ému de la tristesse de Vinicius, il lui dit que l'apôtre Pierre avait blâmé Crispus d'avoir reproché à Lygie son amour terrestre. Le jeune patricien pâlit d'émotion. Souvent, il avait cru ne pas être indifférent à Lygie, mais il retombait toujours dans le doute et dans l'incertitude. Maintenant, pour la première fois, il entendait la confirmation de ses désirs et de ses espérances, de la bouche d'un étranger, et cet étranger était un chrétien !

Il lui semblait aussi que, si Lygie l'aimait, tous les obstacles se trouvaient par cela même écartés, car il était prêt à honorer le Christ.

Or, sur ces entrefaites Chilon arriva à l'improviste.

Il se présenta, famélique et déguenillé ; mais comme les serviteurs avaient autrefois reçu l'ordre de le laisser entrer à toute heure du jour et de la nuit, ils n'osèrent l'arrêter au passage. Il pénétra directement dans l'atrium, et, se plaçant devant Vinicius, lui dit :

— Que les dieux te donnent l'immortalité et partagent avec toi l'empire du monde !

Au premier moment, Vinicius eut envie de le faire jeter à la porte. Mais le Grec savait peut-être quelque chose sur Lygie, et la curiosité l'emporta sur le dégoût.

— Qu'es-tu venu chercher et qu'apportes-tu ?

— J'implore ton aide, Baal, et je t'apporte ma misère, mes larmes, mon amour, — et aussi des nouvelles que j'ai recueillies par affection pour toi. Je sais où demeure la divine Lygie, je te montrerai, seigneur, la ruelle et la maison...

— Où ?

— Chez Linus, le doyen des prêtres chrétiens. Elle y est en compagnie d'Ursus, qui va, comme jadis, chez un meunier portant le même nom que ton intendant, Demas... oui, Demas, c'est bien cela !... Ursus travaille la nuit ; par conséquent, si on cerne la maison pendant la nuit, on ne l'y rencontrera pas... Linus est vieux... et, à part lui, il n'y a que deux vieilles femmes. O seigneur ! seigneur ! il dépend de toi seul que, cette nuit même, une reine magnanime soit ici.

Le sang monta à la tête de Vinicius. La tentation ébranlait tout son être. Mais, alors il se rappela le jour où, avec Croton, il avait pénétré dans cet asile, il se rappela le poing d'Ursus levé sur sa tête et tout ce qui s'en était suivi. Il la vit penchée au-dessus de son lit, vêtue comme une esclave, belle comme une divinité bienfaisante. Ses yeux se tournèrent malgré lui vers le labarium et vers cette petite croix qu'elle lui avait laissée en le quittant. Lui paiera-t-il donc tout cela d'un nouvel attentat ? Et il sentit soudain qu'il ne suffisait pas de l'avoir chez lui. Bénie soit cette demeure, si elle y entre volontairement, béni soit cet instant, bénie soit la vie ! Mais l'enlever de force ce serait tuer à jamais ce bonheur, et en même temps détruire et rendre odieux tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus cher dans l'existence.

Maintenant il était pénétré d'horreur à cette seule pensée. Il regarda Chilon qui, en l'examinant, avait glissé sa main sous ses loques et se grattait avec inquiétude. Il éprouva un indicible dégoût et l'envie de piétiner son ancien complice comme on piétine un serpent venimeux. Et comme il ne pouvait garder aucune mesure, il suivit l'impulsion de sa terrible nature romaine, et, se tournant vers Chilon :

— Je ne ferai pas ce que tu me conseilles, mais pour que tu ne t'en ailles pas sans avoir reçu la récompense méritée, je vais te faire donner trois cents coups de verges dans mon ergastule.

DANS LE PETIT JARDIN, VINICIUS RACONTAIT A LA JEUNE FILLE CE QU'UN INSTANT AUPARAVANT IL AVAIT AVOUÉ AUX APÔTRES. (P. 52.)

Chilon avait blémi. Les beaux traits de Vinicius étaient empreints d'une colère froide.

Le Grec se jeta à genoux et, plié, se mit à geindre d'une voix entrecoupée :

— Comment? roi de Perse!... Pourquoi?... pyramide de grâce! Colosse de miséricorde! pourquoi?... Je suis vieux, affamé, misérable... Je t'ai servi... Est-ce ainsi que tu es reconnaissant envers moi?

— Comme toi envers les chrétiens, repartit Vinicius.

Et il appela l'intendant.

Chilon saisit convulsivement les genoux de Vinicius, et, la figure couverte d'une pâleur mortelle :

— Seigneur, seigneur... je suis vieux! cinquante, pas trois cents... Cinquante, c'est assez!... Cent, pas trois cents!... Pitié! pitié!

Vinicius le repoussa et donna l'ordre. En un clin d'œil, deux Quades solides empoignèrent Chilon par le peu de cheveux qui lui restaient, lui enveloppèrent la tête de ses propres guenilles et le traînèrent dans l'ergastule.

— Au nom du Christ! s'écria Chilon de la porte du corridor.

Vinicius resta seul. L'ordre qu'il venait de donner l'avait excité et ranimé. Il tâchait maintenant de réunir et coordonner ses idées éparses. Il éprouvait un soulagement, et la victoire qu'il avait remportée sur lui-même le remplissait de courage. Il lui semblait qu'il avait fait un grand pas pour se rapprocher de Lygie et qu'il en serait récompensé d'une manière quelconque. Il se demanda pourtant si Lygie approuverait sa conduite envers Chilon. La doctrine qu'elle professait n'ordonnait-elle pas le pardon? Les chrétiens avaient pardonné au misérable, et ils avaient de bien plus graves motifs de se venger. Alors seulement ce cri : « Au nom du Christ! » retentit dans son âme. Il se souvint que c'était par un cri semblable que Chilon s'était tiré des mains du Lygien, et il résolut de lui faire grâce du restant de la peine.

Dans cette intention il allait faire appeler l'intendant, lorsque celui-ci se présenta de lui-même, disant :

— Seigneur, le vieillard a perdu connaissance, et peut-être est-il mort. Dois-je continuer à le faire fustiger?

— Qu'on le fasse revenir à lui et qu'on l'amène ici.

Le chef de l'atrium disparut derrière la portière, mais il devait être assez difficile de ranimer le Grec, et Vinicius commençait à s'impatienter lorsque les esclaves introduisirent Chilon et, sur un signe, se retirèrent.

Chilon était blanc comme un linge et le long de ses jambes des filets de sang coulaient jusque sur la mosaïque de l'atrium. Tombant à genoux :

— Merci, seigneur! Tu es miséricordieux et grand.

— Chien, dit Vinicius, sache que je t'ai pardonné à cause du Christ auquel je suis moi-même redevable de la vie.

— Seigneur! Je le servirai, Lui, et toi aussi.

— Ecoute. Tu viendras avec moi et tu me montreras la maison où demeure Lygie.

— Seigneur, j'ai réellement faim; j'irai, seigneur, j'irai! mais les forces me manquent. Fais-moi donner au moins les restes de l'écuelle de ton chien et j'irai!...

Vinicius lui fit servir à manger et le gratifia d'une pièce d'or et d'un manteau. Mais Chilon, que les coups et la faim avaient affaibli, ne put marcher, même après ce repas, quoiqu'il redoutât que Vinicius ne prit sa faiblesse pour de la résistance.

— Que seulement le vin me réchauffe, répétait-il en claquant des dents, et aussitôt je pourrai marcher. J'irai même jusque dans la Grande Grèce.

Quand il eut repris ses forces, ils sortirent. Le chemin était long, Linus demeurant, comme la plupart des chrétiens, au Transtévère, non loin de la maison de Myriam. Chilon montra enfin à Vinicius une petite habitation isolée, entourée d'un mur tout couvert de lierre.

— C'est là, seigneur.

— Bien, dit Vinicius ; maintenant va-t'en, mais d'abord écoute ceci : oublie que tu m'as servi ; oublie où demeurent Myriam, Pierre et Glaucos ; oublie également cette maison et tous les chrétiens. Tu viendras chaque mois voir mon affranchi Demas qui te comptera deux pièces d'or. Mais si tu continues à espionner les chrétiens, je te ferai fouetter à mort ou bien je te livrerai au préfet de la ville.

Chilon s'inclina et dit :

— J'oublierai.

Mais lorsque Vinicius eut disparu au tournant de la ruelle, il s'écria, le poing tendu dans sa direction :

— Par Até et par toutes les Furies! je n'oublierai pas!

Puis il perdit de nouveau connaissance.

CHAPITRE VII

Directement Vinicius se rendit à la maison habitée par Myriam.

Dans le logement, outre Myriam et son fils Nazaire, il trouva Pierre, Glaucos, Crispus, et aussi Paul de Tarse, récemment revenu de Fregella.

A la vue de Vinicius, l'étonnement se peignit sur toutes les figures.

— Je vous salue au nom du Christ que vous honorez.

— Que son nom soit glorifié dans tous les siècles !

— J'ai connu vos vertus, et j'ai éprouvé votre bonté : c'est pourquoi je viens en ami.

— Et nous te recevrons comme un ami, répondit Pierre. Assieds-toi, seigneur, et partage notre repas ; tu es notre hôte.

— Je partagerai votre repas ; mais auparavant, écoutez-moi. Toi, Pierre, et toi, Paul de Tarse, je veux que vous ayez une preuve de ma sincérité : je sais où est Lygie; j'étais tout à l'heure devant la maison de Linus, tout près d'ici. J'ai sur elle les droits que m'a octroyés César, et je possède, dans mes différentes maisons, près de cinq cents esclaves; je pourrais donc faire cerner son asile et m'emparer d'elle, et cependant je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas.

— Et pour cela la bénédiction du Seigneur s'étendra sur toi, et ton cœur sera purifié, dit Pierre.

— Autrefois, avant d'avoir été parmi vous, je l'aurais sûrement enlevée, et l'aurais gardée de force ; mais vos vertus, votre doctrine, bien que je ne les professe pas, ont changé quelque chose en mon âme, et je n'ose plus avoir recours à la violence. Je m'adresse donc à vous, qui remplacez le père de Lygie, et je vous dis : Donnez-la-moi pour épouse, et je vous jure que non seulement je ne lui défendrai pas de confesser le Christ, mais que je me mettrai à étudier sa doctrine.

Il parlait la tête haute, d'une voix décidée ; pourtant il était ému et ses jambes tremblaient sous son manteau serré à la ceinture ; un silence avait accueilli ses paroles; il reprit, comme pour prévenir une réponse défavorable :

— Je sais quels sont les obstacles, mais je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et, quoique je ne sois pas encore chrétien, je ne suis pas votre ennemi ni celui du Christ. Un autre vous dirait peut-être : « Baptisez-moi ! » Moi, je vous répète : « Eclairez-moi ! » De penser que Lygie est pure comme la neige des montagnes, je l'aime d'autant plus; et lorsque je songe que c'est grâce à votre doctrine qu'elle est ainsi, j'aime cette doctrine et la veux connaître ! On m'a dit que votre religion ne tient compte ni de la vie, ni des joies humaines, ni du bonheur, ni des lois, ni de la puissance romaine. En est-il vraiment ainsi ? Dites-moi, qu'apportez-vous ? Est-ce un péché que d'aimer ? que d'éprouver de la joie ? que de vouloir le bonheur ? Etes-vous les ennemis de la vie? Faut-il que je renonce à Lygie ? Quelle est votre vérité ? On m'a encore dit : la Grèce a enfanté la sagesse et le beau, Rome a enfanté la puissance, mais eux qu'apportent-ils ? Alors, dites-le-moi, qu'apportez-vous ? Si, derrière votre porte, se trouve la lumière, ouvrez-moi !

Pierre dit :

— Nous apportons l'amour.

Et Paul de Tarse ajouta :

— Si même je parlais tous les langages des hommes et des anges, sans l'amour, je serais seulement comme l'airain sonnant.

Le cœur du vieil Apôtre était ému par cette âme au supplice qui, tel un oiseau en cage, s'élançait vers le soleil; il étendit les mains vers Vinicius :

— Frappez, et l'on vous ouvrira. La grâce du Seigneur est sur toi ; je te bénis donc, toi et ton âme et ton amour, au nom du Rédempteur !

Vinicius, entendant ces paroles de bénédiction, s'élança vers Pierre, et ce descendant des Quirites, qui, récemment encore, ne voulait pas reconnaître un homme dans un étranger, saisit les mains du vieux Galiléen et les pressa contre ses lèvres avec reconnaissance.

Pierre se réjouit, comprenant que son filet de pêcheur venait d'amener une âme de plus, et les assistants s'écrièrent d'une seule voix :

— Gloire au Seigneur dans les cieux !

Puis l'Apôtre envoya Myriam chercher Lygie, lui recommandant de ne pas dire qui se trouvait parmi eux.

La distance était courte. Bientôt les assistants virent, au milieu des myrtes du petit jardin, Myriam qui conduisait Lygie par la main.

Vinicius voulut courir au-devant d'elle, mais à la vue de cette figure tant aimée, le bonheur paralysa ses forces, et il resta immobile, le cœur battant à se rompre, cent fois plus ému que lorsqu'il avait entendu pour la première fois les flèches des Parthes siffler à ses oreilles.

Maintenant elle était là, rougissante,

LES CAVALIERS NUMIDES DE LA GARDE PRÉTORIENNE PASSÈRENT, LES

pâlissante, avec de l'étonnement et de l'effroi dans ses yeux qui questionnaient.

Elle ne vit que regards lumineux et pleins de bonté. L'Apôtre Pierre s'approcha d'elle et dit :

— Lygie, l'aimes-tu toujours ?

Il y eut un moment de silence. Ses lèvres tremblèrent comme celles d'un enfant qui va pleurer et qui, coupable, est obligé d'avouer sa faute.

— Réponds, insista l'Apôtre.

Alors, d'une voix humble et craintive, elle murmura en tombant aux pieds de Pierre :

— Oui.

Déjà Vinicius était à genoux à côté d'elle. Pierre posa ses mains sur leurs têtes en disant :

— Aimez-vous en Notre-Seigneur et pour sa gloire, car il n'y a point de péché dans votre amour.

CHAPITRE VIII

Dans le petit jardin, Vinicius racontait à la jeune fille, avec des mots venant du cœur, ce qu'un instant auparavant il avait avoué aux apôtres ; le trouble de son âme,

POINTES DE LEURS LANCES BRILLAIENT COMME DES FLAMMES. (P. 55.)

les transformations qu'elle avait subies, et enfin cette tristesse immense qui avait assombri sa vie depuis qu'il avait quitté la demeure de Myriam... Que béni fût l'instant où cette inspiration lui était venue, puiqu'il était maintenant près d'elle et qu'elle ne le fuirait plus.

— Ce n'est pas toi que je fuyais, dit Lygie.

— Pourquoi donc as-tu fui ?

Elle leva sur lui ses yeux de pâle iris, puis, la tête baissée, répondit :

— Tu le sais...

Suffoqué par l'excès du bonheur, Vinicius ne parvenait pas à lui exprimer clairement ce qu'il éprouvait. Aussi bien ne s'en rendait-il pas compte lui-même. Mais il sentait qu'avec elle faisait son apparition dans le monde une beauté nouvelle, point une statue seulement, mais une âme.

Puis, il lui prit la main, silencieux ; il la regardait avec ravissement, et il répétait son nom comme pour s'assurer qu'il l'avait retrouvée, qu'il était près d'elle.

— O Lygie ! Lygie !

Il finit par lui demander ce qui se passait dans son âme, et elle avoua qu'elle l'aimait déjà dans la maison des Aulus, et que si, du Palatin, il l'avait reconduite chez eux, elle lui aurait fait connaître son amour et aurait essayé d'apaiser leur colère.

— Lorsque Paul de Tarse m'aura enseigné votre vérité, dit Vinicius, je me ferai baptiser et rentrerai à Rome ; je regagnerai l'amitié des Aulus qui reviennent à la ville un de ces jours, et il n'y aura plus d'obstacle. Alors j'irai te prendre et je t'installerai à mon foyer. O très chère ! très chère !

Lygie leva sur lui ses yeux rayonnants et répondit :

— Alors, je dirai : « Où tu seras, Caïus, je serai, Caïa. »

Ils s'arrêtèrent sous un cyprès, à l'entrée de la chambre. Lygie s'appuya au tronc, tandis que Vinicius disait d'une voix tremblante :

— Ordonne à Ursus d'aller chez les Aulus chercher tes meubles et tes jouets d'enfant et de les transporter chez moi.

Et elle, rougissante comme une rose ou comme l'aurore, répondit :

— L'usage commande d'agir autrement...

— Je sais, c'est la pronuba qui les apporte ordinairement derrière la fiancée, mais fais cela pour moi. Je les emporterai dans ma villa d'Antium, et ils me parleront de toi.

Les mains jointes, il répétait :

— Pomponia va revenir un de ces jours. Fais cela pour moi, divine, fais-le, très chère !

— Que Pomponia fasse ce qu'elle voudra, répliqua Lygie, rougissant plus encore à la pensée de la pronuba.

Mais Myriam se montra à la porte et les invita à venir partager le repas. Ils prirent place entre les apôtres qui les regardaient avec ravissement, voyant en eux la nouvelle génération qui, après leur mort, continuerait à semer le grain de leur doctrine.

Pierre rompit et bénit le pain ; sur toutes les figures se peignait la quiétude; un bonheur immense emplissait la chambre.

— Vois donc, dit enfin Paul en se tournant du côté de Vinicius, si nous sommes les ennemis de la vie et de la joie ...

Vinicius répondit :

— Jamais je n'ai été aussi heureux que parmi vous.

Le soir même, rentré chez lui, Vinicius se rendit dans sa bibliothèque et écrivit à Lygie :

« Je veux qu'en ouvrant tes jolis yeux, ma divine, tu trouves un bonjour dans cette lettre. C'est pourquoi je t'écris ce soir, quoique je doive te voir demain. César part dans deux jours pour Antium, et moi, hélas ! je suis obligé de l'accompagner. Je te l'ai déjà dit, désobéir serait exposer ma vie, et maintenant je n'aurais pas le courage de mourir. Pourtant, si tu ne veux pas que je parte, réponds un seul mot et je reste : affaire à Pétrone, alors, de détourner de moi le danger. En ce jour de joie, j'ai donné des récompenses à tous mes esclaves, et ceux qui ont servi chez moi pendant vingt ans iront demain chez le préteur pour être affranchis. Toi, ma bien-aimée, tu dois m'en complimenter, car il me semble que ce sera conforme à cette doctrine que tu professes ; je l'ai fait à cause de toi. Je leur dirai que c'est à toi qu'ils doivent la liberté, afin qu'ils célèbrent ton nom.

« Moi-même, en revanche, je veux devenir l'esclave du bonheur, et ton esclave, et je souhaite ne jamais être affranchi. Maudit soit Antium, maudits les voyages d'Ahénobarbe ! Trois et quatre fois heureux encore de n'être pas aussi érudit que Pétrone, car alors je serais peut-être forcé d'aller en Achaïe. Mais ton souvenir adoucira pour moi les heures de séparation. Chaque fois que je pourrai me rendre libre, je sauterai à cheval et galoperai jusqu'à Rome, afin de délecter mes yeux de ta vue et mes oreilles de la douceur de ta voix. Quand il me sera impossible de venir, j'enverrai un esclave avec une lettre et la mission de s'informer de toi.

« Je te salue, ma divine, et me jette à tes pieds. Ne te mets pas en colère si je t'appelle ma divine : si tu me l'interdis, je t'obéirai ; mais aujourd'hui je ne sais pas encore dire autrement. Je te salue du seuil de ta future demeure, je te salue de toute mon âme. »

CHAPITRE IX

On savait à Rome que César, en passant, visiterait Ostie, et que, de là, par la voie Littorale, il se rendrait à Antium. Des ordres avaient été donnés quelques jours auparavant : aussi, dès le matin, près de la porte d'Ostie, la curiosité rassemblait une foule où la populace romaine se mêlait à des échantillons de toutes les nations de l'univers.

César avait coutume d'emporter en voyage tous les objets parmi lesquels il aimait vivre, et, à la moindre de ses haltes, il pouvait se faire installer un décor familier de statues et de mosaïques. Aussi, dans ses déplacements, était-il accompagné d'une armée entière de serviteurs, outre les bataillons de prétoriens, outre les augustans et leurs escortes.

Dès l'aube, les bergers de la Campanie avaient amené cinq cents ânesses, pour que le lendemain, à son arrivée à Antium, Poppée prît dans leur lait son bain quotidien. La populace s'éjouissant à voir, dans la poussière tourbillonnante, se dodeliner le millier

d'oreilles magistrales, à entendre le claquement des fouets et les cris sauvages des pâtres.

Après le passage des ânesses, une troupe de jeunes serviteurs s'égailla sur la route pour la balayer et la joncher de fleurs et d'aiguilles de pin. La matinée s'avançait, et la foule devenait plus dense.

Passèrent les cavaliers numides de la garde prétorienne; leur mufle noir se dorait aux reflets des casques, les pointes de leurs lances brillaient comme des flammèches... Et le défilé commença.

D'abord s'avançaient des véhicules que chargeaient des tentes rouges, violettes, blanches, des tapis d'Orient, des meubles, des ustensiles de cuisine, des cages avec les oiseaux dont les cervelles ou les langues devaient être servies sur la table impériale, des amphores de vin, des paniers de fruits. Mais les objets qui risquaient de se détériorer sur les chariots étaient portés à pied : il y avait une troupe de porteurs pour les statuettes en bronze corinthien, une autre pour les vases étrusques, une autre pour les vases grecs; une autre pour les vases d'or, d'argent ou les vases fabriqués en verre d'Alexandrie. De petits détachements de prétoriens, fantassins ou cavaliers, séparaient les groupes des porteurs, et sur chaque groupe veillaient des gardiens armés de fouets à mèche de plomb ou de fer. Ce cortège d'esclaves portant avec sollicitude les précieux objets ressemblait à quelque solennelle procession religieuse, et l'analogie devint plus sensible encore lorsqu'on vit les instruments de musique : harpes, luths grecs, luths hébraïques ou égyptiens, lyres, phormynx, cithares, flûtes, buccins, cymbales.

L'APÔTRE PIERRE, QUI VOULAIT VOIR NÉRON, ÉTAIT DANS LA FOULE, AVEC LYGIE ET URSUS... (P. 55.)

Des lions et des tigres, qu'avaient domestiqués d'habiles dompteurs et qui servaient à Néron de bêtes de trait quand il voulait imiter Dionysos, se parquaient sur les chars suivants. Des Hindous et des Arabes les tenaient par des laisses d'acier qui disparaissaient sous les fleurs; et les fauves, de leurs languides yeux glauques, regardaient; parfois, soulevant leurs têtes colossales, ils humaient le relent du peuple.

Encore des voitures impériales, des litières un détachement de prétoriens composé uniquement de volontaires d'Italie, un gros d'esclaves élégants et de jeunes garçons, et bientôt César.

L'Apôtre Pierre, qui voulait voir Néron, était dans la foule, avec Lygie au visage masqué d'un voile épais et Ursus dont la

force offrait à la jeune fille une protection sûre. Le Lygien prit un bloc destiné à la construction du sanctuaire de Cérès et l'apporta à l'Apôtre qui monta dessus, afin de mieux voir le défilé.

La foule murmura d'abord contre Ursus qui écartait ses vagues, comme un navire ; mais quand, à lui seul, il eut soulevé le bloc que quatre des plus forts parmi ces hommes n'auraient pu remuer, on l'applaudit.

Et ce fut, sur un char découvert que traînaient six étalons d'Idumée et sans personne qu'à ses pieds deux nains monstrueux, César.

Il était vêtu d'une tunique blanche, et d'une toge améthyste qui bleutait son visage. Depuis son départ de Naples, il avait sensiblement engraissé. Un double menton lui amplifiait le masque, de sorte que ses lèvres, déjà trop voisines du nez, semblaient maintenant s'ouvrir sous les narines mêmes. Son cou énorme était pris dans un foulard qu'à chaque instant il rajustait d'une main potelée, dont le poil roux formait sur les poignets comme une tavelure sanglante ; il ne faisait pas épiler ses mains, parce qu'on lui avait dit que cela pouvait avoir pour conséquence un tremblement des doigts qui l'eût empêché de jouer du luth. Une vanité incommensurable empreignait son visage, avec de la fatigue et de l'ennui. L'ensemble de sa personne était à la fois effrayant et grotesque.

On criait : « Salut, divin ! Salut, victorieux ! Salut, incomparable ! fils d'Apollon ! Apollon, salut ! » Lui, souriait. Mais parfois, des gens, qui ne savaient pas leur plaisanterie prophétique, rompaient l'unanimité de l'acclamation par un : « Barbe-d'Airain !... Barbe-d'Airain ! Où emportes tu ta barbe flamboyante ? Crains-tu qu'elle n'incendie Rome ? »

César ne s'irritait pas trop de ces apostrophes, car il ne portait plus sa barbe, l'ayant offerte à Jupiter Capitolin. Mais d'autres individus, embusqués derrière des tas de pierres et derrière les assises du temple, hurlaient : « Matricide ! Oreste ! Alcméon ! » ; d'autres encore : « Où est Octavie ? Rends ton manteau de pourpre ! » L'oreille affinée de Néron percevait aussi ces insultes, et alors il approchait de l'œil son émeraude polie, comme pour chercher et noter les insulteurs. Ainsi vit-il l'Apôtre debout sur le bloc de pierre.

Les regards de ces hommes se croisèrent. En cette minute obscure étaient face à face les deux maîtres de l'univers, l'un qui allait s'effacer comme un rêve sanglant, l'autre, ce vieillard vêtu de laine rude, qui prendrait possession du monde entier et de cette ville, pour les siècles des siècles.

César avait passé. Immédiatement derrière lui parurent huit Africains portant une litière magnifique, où était assise cette Poppée détestée du peuple, vêtue, comme Néron, d'améthyste, fardée, pensive et immobile. La suivaient toute une cour de serviteurs des deux sexes, ainsi qu'une file de chars qui transportaient ses costumes et ses ustensiles de beauté.

Le soleil avait depuis longtemps quitté le zénith, quand commença le défilé des intimes de César : les augustans, cortège déroulé en serpent chatoyant. La foule souriait avec bienveillance au passage de Pétrone en litière ; Tigellin, de temps en temps, se levait sur son char et tendait le cou pour voir si César d'un signe ne l'appellerait. La multitude saluait. Il ne manquait pas, parmi la foule, de misérables au ventre creux ; pourtant, ce spectacle ne faisait pas qu'attiser leur convoitise : il leur donnait aussi l'orgueilleux sentiment de la force et de l'invulnérabilité romaines que révérait l'univers.

Vinicius était de la fin du cortège. A la vue de l'Apôtre et de Lygie qu'il n'espérait pas rencontrer, il sauta de son char :

— Tu es venue ? Je ne sais comment te remercier, ô Lygie ! Dieu ne pouvait m'envoyer meilleur présage. Sois bénie. Je te fais mes adieux, mais pour peu de temps. Sur ma route, je vais poster des relais de chevaux parthes et je passerai auprès de toi chaque jour de liberté, jusqu'à ce que j'obtienne licence de revenir. Au revoir !

— Au revoir, Marcus, répondit Lygie. Que le Christ te conduise et qu'il ouvre ton âme aux paroles de l'Apôtre Paul !

— Mon trésor, qu'il soit fait comme tu dis ! Paul préfère marcher parmi mes hommes ; mais il est avec moi, et il sera mon maître et mon compagnon. Lève ce voile, toi, ma seule joie, afin que je te contemple encore avant mon départ. Pourquoi t'es-tu ainsi cachée ?

Elle souleva son voile, et, montrant son visage rayonnant et l'éclat de ses yeux admirables, elle demanda :

— C'est mal ?

Son sourire avait un peu de l'espièglerie d'une fillette. Vinicius la regarda avec ravissement et répondit :

— C'est mal pour mes yeux qui voudraient ne voir que toi jusqu'à la mort.

Et, à la stupéfaction de la populace, l'illustre augustan posa ses lèvres sur les mains de l'humble jeune fille.

— Adieu !

Il partit rapidement, car l'escorte impériale avait pris de l'avance. L'Apôtre Pierre le bénit d'un signe de croix imperceptible.

CHAPITRE X

Ursus puisait de l'eau à la citerne et tout en tirant les doubles amphores attachées à la corde, il chantait à mi-voix un chant lygien. Ses yeux rayonnants de joie contemplaient les silhouettes de Lygie et Vinicius parmi les cyprès du jardin de Linus. Une clarté d'or et de lis envahissait le ciel peu à peu. Dans le calme du soir, ils causaient, se tenant par la main.

— Ne peut-il rien t'arriver de fâcheux, Marcus, pour avoir quitté Antium à l'insu de César ? demanda Lygie.

ELLE APPUYA SON GRACIEUX VISAGE SUR L'ÉPAULE DU JEUNE HOMME. (P. 57.)

— Rien, mon amour, répondit Vinicius. César a annoncé qu'il resterait enfermé pour deux jours avec Terpnos afin de composer de nouveaux chants. D'ailleurs que m'importe César, lorsque je suis près de toi et que je te regarde, mon adorée, mon trésor ?

— Je savais que tu viendrais. Deux fois Ursus, à ma prière, a couru aux Carines demander de tes nouvelles. Linus s'est moqué de moi, et Ursus aussi.

En effet, il était visible qu'elle l'attendait, car, au lieu du vêtement sombre qu'elle portait d'ordinaire, elle avait mis une robe blanche d'étoffe délicate, d'où ses épaules et sa tête émergeaient, ainsi que des primevères de la neige. Quelques anémones roses ornaient ses cheveux.

Vinicius pressa de ses lèvres la main de sa bien-aimée ; ils s'assirent sur un banc de pierre au milieu de l'aubépine en fleurs.

— Quel calme, et que le monde est beau ! dit à voix basse Vinicius. Je me sens heureux comme je ne l'ai été de ma vie. Dis-moi, Lygie, d'où cela vient-il ?

Elle appuya son gracieux visage sur l'épaule du jeune homme :

— Mon Marcus bien-aimé...

Elle ne put en dire davantage. La joie, la reconnaissance et la certitude que maintenant elle avait le droit de l'aimer avaient rempli ses yeux de larmes. Vinicius la serra contre lui.

Elle dit à voix basse :

— Je t'aime, Marcus.

Ils restèrent de nouveau silencieux. Le jardin commençait à s'argenter des rayons de la lune naissante. Enfin Vinicius parla :

— Je sais... A peine étais-je entré, à peine avais-je baisé tes mains chéries, que je lus dans tes yeux cette question : « Es-tu pénétré de la doctrine divine que je confesse, es-tu baptisé ? » Non, je ne suis pas encore baptisé, mais voici pourquoi, ô ma fleur : c'est que Paul m'a dit : « Je t'ai convaincu que Dieu était venu sur terre et s'était laissé crucifier pour le salut du genre humain, mais il appartient à Pierre de te purifier à la source de grâce, car le premier il t'a béni. » Et puis, je veux que toi, mon trésor, tu assistes à mon baptême et que Pomponia me serve de mère. C'est pourquoi je ne suis pas encore baptisé, quoique je croie en notre Sauveur et en sa douce doctrine.

Lygie avait plongé dans les siens ses yeux bleus, semblables, sous les rayons de la lune, à des fleurs mystiques et, ainsi que des fleurs, humides de rosée.

Après un moment de silence :

— Tu seras l'âme de mon âme et tu seras mon bien le plus précieux, dit Vinicius d'une voix étouffée et tremblante. Nos cœurs battront à l'unisson. Dis un mot et nous quitterons Rome pour nous établir au loin.

Et elle, la tête appuyée contre l'épaule du fiancé, répondit :

— Bien, Marcus. Tu m'as parlé de la Sicile. C'est en Sicile que les Aulus veulent passer leur vieillesse.

— Oui, mon aimée. Nos terres se touchent. C'est un rivage merveilleux, où le climat est encore plus doux et les nuits plus sereines qu'à Rome... Là-bas la vie et le bonheur ne font qu'un.

Tous deux restèrent silencieux, regardant l'avenir. Il la serrait contre lui de plus en plus. Dans le quartier, habité par une population pauvre de travailleurs, tout dormait déjà.

— Et je verrai Pomponia ? reprit Lygie ?

— Oui, ma bien-aimée. Nous les inviterons à venir dans notre villa, ou bien nous irons chez eux. Veux-tu que nous prenions avec nous l'apôtre Pierre ? Il est accablé par l'âge et les fatigues. Paul aussi viendra nous voir. Il convertira Aulus Plautius, et, comme des soldats, nous fonderons une colonie, — une colonie chrétienne.

— Je t'aime, disait Lygie.

Il avait appuyé ses lèvres sur les mains de la jeune fille. Un moment ils n'entendirent que le battement de leur cœur. Nulle brise ; et les cyprès se taisaient, immobiles.

Tout d'un coup, ce silence fut rompu par un grondement profond et comme sortant de dessous terre. Lygie frissonna.

— Ce sont des lions qui rugissent dans les vivaria, dit Vinicius.

Ils prêtèrent l'oreille. Au premier grondement, un second répondait, un troisième, un dixième... Il y avait quelquefois en ville plusieurs milliers de lions dans les gêoles des différentes arènes, et souvent, la nuit, ils venaient appuyer aux barreaux des mufles mélancoliques. C'était leur nostalgie du désert et de la liberté, qui se donnait cours en ce moment, et les voix, à se répliquer dans la nuit silencieuse, emplissaient de rugissements la Ville. Lygie écoutait ces voix, le cœur étreint par une terreur irraisonnée.

Vinicius l'entoura de ses bras :

— Ne crains rien, bien-aimée. Les jeux du cirque sont proches, c'est pourquoi tous les vivaria regorgent.

Ils rentrèrent dans la petite maison de Linus, accompagnés par les rugissements de plus en plus formidables des bêtes.

CHAPITRE XI

A Antium, Pétrone remportait des victoires presque quotidiennes sur les augustans qui briguaient la faveur de César. Linfluence de Tigellin était complètement tombée. A Rome, quand il fallait supprimer ceux qui semblaient dangereux, piller leurs biens, traiter les affaires politiques, machiner des exhibitions ou satisfaire les caprices monstrueux de César, Tigellin était l'homme indispensable. Mais, à Antium, César vivait de la vie des Hellènes. Du matin au soir, on récitait des vers et on dissertait sur leur facture, on s'occupait de musique, de théâtre, de tout ce qu'a inventé le génie grec pour embellir l'existence. Dans de telles conditions, Pétrone, incomparablement plus instruit que Tigellin et les autres augustans, spirituel, éloquent, fécond en pensées subtiles, devait prépondérer. César recherchait sa compagnie, s'inquiétait de son avis, lui demandait conseil et lui témoignait une amitié vive. Il semblait à tout l'entourage que son ascendant fût définitif.

Pétrone, avec sa négligence habituelle, paraissait n'attacher aucune importance à sa situation, restait spirituel et sceptique ; souvent il semblait aux gens qu'il se moquait d'eux, de lui-même, de César et de tout l'univers. Parfois il osait critiquer César en face, et lorsqu'on le jugeait déjà perdu, il assaisonnait tout à coup sa critique de telle manière qu'elle tournait à son avantage et raffermissait sa fortune...

César lisait à ses familiers un fragment de sa Troïade. Quand il eut terminé et qu'eurent retenti leurs cris d'enthousiasme, Pétrone, interrogé du regard, dit :

— Bons à jeter au feu, ces vers...

Les auditeurs restèrent pétrifiés.

Chacun sentit son cœur se serrer d'épouvante. Néron, en effet, n'avait jamais entendu un tel arrêt sortir d'aucune bouche. Tigellin rayonnait ; Vinicius avait pâli, pensant que Pétrone, qui ne s'enivrait jamais, avait trop bu cette fois.

D'une voix mielleuse, où vibrait la rancune d'un amour-propre entamé :

— Et qu'y trouves-tu de mauvais ? dit Néron.

Pétrone alors :

— Ne les crois pas, fit-il, désignant l'entourage. Ils n'y entendent rien. Tu me demandes ce qu'il y a de mauvais dans ces vers ? Si tu veux la vérité, voici : ils sont bons pour Virgile, bons pour Ovide, bons

même pour Homère, non pour toi. Tu n'avais pas le droit de les écrire. Cet incendie que tu dépeins ne flambe pas assez, ton feu ne brûle pas intensément. N'écoute pas les flatteries de Lucain. Pour de tels vers, je lui reconnaîtrais du génie, non à toi, car tu es plus grand qu'eux. On a le droit d'exiger davantage de qui a tout reçu des dieux. Mais tu cèdes à la paresse. Tu fais ta sieste, après le prandium, quand tu devrais travailler sans relâche. A toi qui peux enfanter une œuvre devant quoi tout s'éclipse, je réponds donc en face : « Fais des vers meilleurs. »

Il parlait sans paraître attacher d'importance à ses paroles, raillant et gourmandant tout ensemble, mais les yeux de César étaient humides de joie.

— Les dieux m'ont donné quelque talent, mais ils m'ont donné davantage : un véritable connaisseur et un ami qui seul sait dire la vérité en face.

A ces mots, César étendit sa main pelue de roux vers un candélabre d'or, fruit du pillage de Delphes, pour brûler ses vers.

Mais Pétrone les lui arracha avant que la flamme eut touché le papyrus.

— Non, non, dit-il, même indignes de toi, ces vers appartiennent à l'humanité. Laisse-les-moi.

— Permets alors que je te les envoie dans un coffret de ma façon, répondit César en serrant Pétrone sur sa poitrine.

Et il ajouta :

— Oui, tu as raison. Ma Troie flambe d'un feu timoré. J'avais cru pourtant que si j'égalais Homère, ce serait suffisant. Mais tu m'as ouvert les yeux. Et sais-tu d'où vient ce que tu me reproches ? Un sculpteur, lorsqu'il veut créer la statue d'un dieu, cherche et trouve un modèle, et moi je n'avais pas de modèle : je n'ai jamais vu de ville en feu.

Il y eut un silence que rompit enfin Tigellin par ces mots :

— Je te l'ai déjà dit, César, — ordonne-le, et je brûle Antium. Ou bien si tu devais regretter ces villas et ces palais, j'incendierais les vaisseaux à Ostie ; ou bien encore, je ferai construire, sur les monts Albains, une ville en bois, à laquelle tu mettras le feu toi-même. Veux-tu ?

Néron jeta sur lui un regard lourd de mépris.

— Moi, contempler des baraques en bois qui flamberaient ! Ta cervelle est racornie, Tigellin. Et je vois, en outre, que tu n'estimes guère mon talent et ma Troïade, puis-

TOUT D'UN COUP, CE SILENCE FUT ROMPU PAR UN GRONDEMENT PROFOND. (P. 58.)

que tu les juges indignes d'un plus grand sacrifice.

Tigellin pâlit. Néron, comme s'il voulait changer de conversation, ajouta :

— Voici l'été. Comme Rome doit empester à présent... Et pourtant il faudra y rentrer pour les jeux estivaux.

Brusquement Tigellin dit :

— César, lorsque tu auras renvoyé les augustans, permets-moi de rester un moment seul avec toi.

Une heure après, Vinicius revenait de la villa impériale avec Pétrone.

— Tu m'as causé un moment de terreur, dit-il. Je t'ai cru ivre et perdu sans espoir. N'oublie pas que tu joues avec la mort.

— C'est là mon arène, répondit négligemment Pétrone, et j'ai du plaisir à constater que je suis bon gladiateur. Mon influence a encore grandi, ce soir. Si j'y tenais absolument, je pourrais perdre Tigellin et prendre sa place comme préfet des prétoriens. Alors je tiendrais dans ma main Ahénobarbe lui-même. Mais ce serait trop de soucis, je préfère encore l'existence que je mène, — même avec les vers de César.

CHAPITRE XII

Néron jouait et chantait, en l'honneur de la reine de Cypre, un hymne dont les vers et la musique étaient de sa façon. Très en voix ce jour-là, il sentait que sa musique ravissait les auditeurs ; cette conviction ajoutait tant de force à son chant et berçait si agréablement son âme, qu'il semblait inspiré. A la fin, il pâlit d'une émotion sincère. Pour la première fois sans doute, il ne voulut pas écouter les louanges des auditeurs. Un moment il resta assis, les mains appuyées sur la cithare, la tête penchée, puis il se leva subitement et dit :

— Je suis fatigué et j'ai besoin d'air. Qu'on accorde la cithare.

Et il s'enveloppa le cou d'un foulard de soie.

— Venez avec moi, fit-il en se tournant vers Pétrone et Vinicius, assis dans un coin de la salle. Toi, Vinicius, donne-moi le bras, car les forces me manquent; quant à Pétrone, il me parlera de musique.

Ils étaient maintenant sur la terrasse du palais, dallée d'albâtre et saupoudrée de safran.

— Ici on respire mieux, dit Néron. Mon âme est troublée et triste, quoique je sente qu'avec ce que je vous ai chanté à titre d'essai, je puis paraître en public et que ce sera un triomphe comme jamais Romain n'en a remporté.

— Tu peux paraître ici, à Rome et en Achaïe. Je t'ai admiré de tout mon cœur et de toute mon âme, divin, répondit Pétrone.

— Je le sais. Tu es trop paresseux pour te contraindre à la louange. Et tu es sincère, comme Tullius Sénécion ; mais tu t'y connais mieux que lui.

Ils se turent, et, un moment, le silence de leur promenade ne fut troublé que par le bruissellis léger du safran sous leurs pas.

— Moi, vois-tu, dit enfin Néron, je suis en tout un artiste, et puisque la musique m'ouvre sur l'infini des perspectives indicibles, je dois aux dieux d'explorer cet infini. Or, pour être admis à fouler les régions olympiennes, ne faut-il pas que j'accomplisse quelque prodigieux acte propitiatoire ? On m'accuse d'être fou. Non, je ne suis pas fou, je cherche...

Il approcha ses lèvres de l'oreille de Pétrone et, tout bas, pour que Vinicius ne pût entendre :

— Aux portes du monde inconnu, j'ai voulu faire le sacrifice le plus grand que pût faire un homme... Ma mère, ma femme... c'est pour cela qu'elles ont péri... Mais mon sacrifice n'était pas suffisant. Pour que s'entr'ouvrent les portes de l'empyrée, il faut un sacrifice plus solennel. Que s'accomplisse la volonté des oracles !

— Quel est ton projet ?

— Tu verras, tu verras, et plus tôt que tu ne penses. En attendant, sache qu'il existe deux Nérons : celui que les hommes connaissent ; l'autre, l'artiste, que seul tu connais, qui tue comme la Mort et parfois, comme Bacchus, délire, — mais parce qu'il a le dégoût de la bassesse et l'irrespect de ce qui mérite l'extermination. Oh ! comme la vie sera mesquine quand j'aurai disparu... Quel fardeau pour un homme, le pouvoir suprême et le génie !

— Je compatis de tout cœur à tes peines, César, et avec moi y compatissent et la terre et les mers, — sans compter Vinicius, qui a un culte pour toi au fond de son âme.

— Il m'a toujours été cher, lui aussi, dit Néron, quoiqu'il serve Mars et non les Muses.

— Il est surtout le serviteur d'Aphrodite, répliqua Pétrone.

Et subitement il résolut d'arranger l'affaire de son neveu.

— Il est amoureux autant que Troïlus le fut de Cressida, dit-il. Permets-lui, seigneur, de retourner à Rome : sinon il s'étiolera ici, sous mes yeux. Sais-tu que l'otage lygienne que tu m'avais donnée a été retrouvée ? Je ne t'en ai plus reparlé, parce que tu composais ton hymne, ce qui est plus important que tout. Vinicius s'est épris de sa vertu et désire épouser la belle. Elle est de lignée royale ; il ne déchoira donc pas. Mais, bien soldat, il soupire, languit, gémit, et attend l'autorisation de son empereur.

— L'empereur ne choisit pas les épouses de ses soldats. Qu'a-t-il besoin de mon autorisation ?

DANS LA SALLE, TOUS LES AUDITEURS RESTAIENT IMMOBILES, COMME PÉTRIFIÉS. (P. 62)

— Je te l'ai dit, seigneur, il t'a voué un culte.

— Eh bien, je l'autorise ! C'est une jolie fille, mais aux hanches trop étroites.

Se tournant vers Vinicius :

— Tu l'aimes autant que Pétrone le dit ?

— Oui, je l'aime, seigneur.

— Eh bien ! je t'ordonne de partir dès demain pour Rome, de l'épouser, et de ne reparaître devant moi qu'avec l'anneau nuptial.

— Merci, seigneur : du fond de mon cœur et de mon âme, merci !

— Comme il est doux de faire des heureux ! dit César. Je voudrais n'avoir pas d'autre tâche.

— Accorde-nous encore une grâce, divin, dit Pétrone, et exprime ta volonté devant l'Augusta. Vinicius n'oserait épouser une femme contre qui l'Augusta aurait des griefs ; mais toi, seigneur, tu dissiperas d'un mot toute prévention, en déclarant que tu en as ordonné ainsi.

— Je ne saurais rien vous refuser, à toi ni à Vinicius, dit César.

Sur quoi il rentra dans la villa, et ils le suivirent, le cœur joyeux de ce succès.

Dans l'atrium le jeune Nerva et Tullius Sénécion amusaient l'Augusta de leur bavardage.

Terpnos et Diodore accordaient les cithares. César en entrant s'était assis sur un siège incrusté d'écaille et, après avoir chuchoté quelques mots à l'oreille d'un jeune page grec, il attendait.

Le page rentra bientôt avec un coffret d'or. Néron y choisit un collier formé de grosses opales.

— Voici des bijoux dignes de cette soirée, dit-il.

— Ils chatoient comme des messagers de l'aube, approuva Poppée, sûre que le collier lui était dévolu.

Un moment, César joua avec les pierres irisées.

— Vinicius, reprit-il, tu offriras ce collier de ma part à la princesse lygienne que je t'ordonne d'épouser.

Le regard de Poppée, chargé de colère et de stupeur, allait de César à Vinicius ; enfin il se posa sur Pétrone. Mais celui-ci, penché nonchalamment, passait sa main sur le bois d'une harpe, comme s'il en étudiait attentivement la courbure.

Vinicius, ayant exprimé ses remerciements pour le collier, s'était approché de Pétrone :

— Comment te prouver ma reconnaissance de ce que tu as fait pour moi aujourd'hui ?

— Que la fortune vous soit favorable ! Mais attends : voici que César reprend le phormynx. Suspends ta respiration, écoute et répands des pleurs.

En effet, Néron s'était levé, le phormynx en main et les yeux au ciel. Dans la salle, les conversations avaient cessé ; tous les auditeurs restaient immobiles, comme pétrifiés. Seuls Terpnos et Diodore, qui devaient accompagner César, tournaient la tête tantôt l'un vers l'autre, tantôt vers César, dans l'attente des premières notes du chant.

Tout à coup, dans le vestibule, on entendit un vacarme, des cris ; la portière se souleva, et parurent l'affranchi de l'empereur, Phaon, et derrière lui le consul Licinius.

Néron fronça les sourcils.

— Pardon, divin empereur, dit Phaon d'une voix haletante, Rome brûle. La plus grande partie de la ville est en flammes...

Tous les assistants s'étaient levés brusquement. Néron déposa le phormynx et s'écria :

— Dieux !... Je verrai donc une ville en feu et je terminerai ma Troïade.

Puis, se tournant vers le consul :

— En partant immédiatement, arriverai-je assez tôt pour voir l'incendie ?

— Seigneur, répondit le consul pâle comme un linge, la ville n'est qu'un océan de flammes, la fumée étouffe les habitants qui tombent asphyxiés ou se précipitent dans le feu, frappés de folie. Rome est perdue, seigneur !

Il y eut un silence, que rompit l'exclamation de Vinicius :

— Malheur à moi, malheur !

Et le jeune homme, jetant sa toge, bondit hors du palais.

Néron leva les bras au ciel et s'écria :

— Malheur à toi, sacro-sainte cité de Priam !...

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Vinicius eut à peine le temps de donner l'ordre à quelques esclaves de le suivre et, sautant à cheval, il se lança, au milieu des ténèbres, à travers les rues désertes d'Antium, dans la direction de Laurentum. Sa tête nue couchée sur l'encolure de la bête, il allait, vêtu seulement de sa tunique, sans regarder devant lui, sans prendre garde aux obstacles.

L'étalon d'Idumée filait comme une flèche. Le bruit des sabots sur les dalles réveillait çà et là des chiens qui accompagnaient de leur aboi la fantômale apparition, puis hurlaient à la lune. Les esclaves qui galopaient derrière Vinicius sur des chevaux beaucoup moins vite avaient été distancés. Il traversa seul Laurentum endormie, tourna du côté d'Ardée, où, de même qu'à Aricie, à Bovilla et à Ustrinum, il avait posté des relais.

Au delà d'Ardée, il lui sembla que le septentrion s'empreignait de rouge. C'était peut-être l'aube matinale, car la nuit touchait à son terme, — on était en juillet. Mais Vinicius ne put retenir un cri de désespoir et de rage, car il pensa que ce devait être la lueur de l'incendie. Il se souvenait des paroles de Licinius : « La ville n'est plus qu'un océan de flammes, » et un moment, il sentit que la folie le menaçait, car il avait perdu tout espoir de sauver Lygie, et même d'arriver aux portes avant que Rome fût en cendres. Ses pensées volaient devant lui, comme une nuée d'oiseaux noirs maléfiques. Il ne savait dans quel quartier de la ville l'incendie avait éclaté, mais il supposait que le Transtévère, avec ses maisons serrées, ses dépôts de bois et ses frêles baraques où l'on vendait des esclaves, avait dû être d'abord la proie des flammes.

Comme un éclair, la pensée d'Ursus et de sa force colossale passa par la tête de Vinicius, mais que pouvait un homme ou un titan contre la force dévastatrice du feu ? Depuis des années, on racontait que, par centaines de milliers, les esclaves rêvaient des temps de Spartacus et n'attendaient qu'une occasion pour prendre les armes contre leurs oppresseurs et contre la Ville. Et voilà que cette occasion se présentait. Les lueurs de l'incendie éclairaient peut-être le massacre et la guerre civile.

Vinicius cingla plus violemment son cheval : les blanches murailles d'Aricie, située à mi-chemin de Rome, brillaient devant lui sous les rayons de la lune.

La route après Aricie montait en pente raide, cachant entièrement l'horizon. Mais Vinicius savait qu'arrivé au sommet, derrière lequel se cachait Albanum, il verrait non seulement Bovilla et Ustrinum où l'attendaient des chevaux, mais Rome aussi : au delà d'Albanum commençait, des deux côtés de la voie Appienne, la plate Campanie.

« De là-haut, j'apercevrai les flammes, » se disait-il, et de nouveau il cinglait le cheval.

Cependant la nuit avait cédé à l'aube, et sur toutes les hauteurs d'alentour jouaient des reflets roses et dorés, premières clartés du matin qu'on eût pu prendre aussi pour des lueurs d'incendie. Vinicius se hâta d'atteindre la crête... Alors il vit.

La vallée était couverte d'un seul nuage ; au sein de ce nuage rampant disparaissaient les villes, les aqueducs, les maisons, les arbres : plus rien qu'une nappe grise et immobile, à l'extrémité de laquelle la Ville, assise sur ses collines, brûlait.

Cependant l'incendie ne prenait pas la forme d'une colonne de feu, comme il arrive quand brûle isolément un édifice. C'était plutôt une longue et large écharpe. Au-dessus, s'élevait un rempart de fumée, ici tout à fait noire, là teintée de rose ou de sang, tassée, gonflée, épaisse, et roulant sur elle-même. Et cette large lisière de feu et ce rempart de fumée fermaient l'horizon comme une ceinture de forêts. On n'apercevait plus les monts Sabins.

Albanum traversé, dont presque toute la population se tenait sur les toits et dans les arbres pour voir Rome, il reprit son sang-froid. Outre Ursus et Linus, l'apôtre Pierre veillait sur Lygie. Du moment que Pierre avait béni son amour et lui avait promis Lygie, celle-ci ne pouvait périr dans les flammes. Avant d'arriver à Ustrinum, il fut obligé de ralentir sa course à cause de

l'encombrement de la route. A côté de gens à pied, portant leurs hardes sur le dos, il voyait des chevaux et des mulets chargés de bagages, des chariots, des litières. Dans cette cohue, il était difficile d'obtenir un renseignement. Ceux à qui s'adressait Vinicius ne lui répondaient rien, ou bien, levant sur lui des yeux fous de terreur, proféraient que la Ville allait périr et le monde avec elle. De Rome affluaient d'instant en instant de nouvelles masses d'hommes, de femmes et d'enfants, qui augmentaient la confusion et le tumulte.

Déjà des esclaves de toute nationalité et des gladiateurs commençaient à piller les maisons et à se battre contre les soldats qui prenaient la défense des habitants.

CHAPITRE II

Ustrinum, avec tout son désordre, ne donnait qu'une pâle idée de ce qui se passait sous les murs de la Ville même.

Rien ne comptait plus : ni la majesté de la loi, ni le prestige des fonctions publiques, ni les liens de la famille, ni la distinction des classes. Des esclaves bâtonnaient des citoyens, des bandes de gladiateurs ivres du vin volé à l'Emporium terrorisaient les carrefours, bousculant les quirites, les piétinant, les dépouillant. Quantité de barbares en vente s'étaient enfuis de leurs baraquements. Pour eux l'incendie de la ville marquait la fin de l'esclavage et l'heure de la vengeance ; et tandis que la population stable tendait désolément les bras vers les dieux, ils se jetaient sur elle, dévalisant les hommes. Cette multitude, composée d'Asiatiques, d'Africains, de Grecs, de Thraces, de Germains et de Bretons, prenait sa revanche de tant d'années de servitude et vociférait sa fureur dans tous les jargons de l'univers.

Vinicius comprit qu'il fallait revenir dans la direction d'Ustrinum, quitter la voie Appienne, passer le fleuve au-dessous de la Ville et arriver à la voie du Port qui mène tout droit au Transtévère. Ce n'était pas chose facile non plus. Il eût fallu se frayer un chemin l'épée à la main, et Vinicius n'avait pas d'armes.

Mais près de la fontaine de Mercure, il aperçut un centurion qui, à la tête de quelques dizaines de prétoriens, défendait l'accès de l'enceinte du temple. Vinicius lui donna l'ordre de l'accompagner et le centurion, ayant reconnu le tribun et l'augustan, n'osa lui opposer un refus.

Après maintes bagarres et en enjambant des barrages de caisses, tonneaux, meubles précieux, ustensiles de cuisine, literie, chariots, voitures à bras, Vinicius et ses prétoriens avaient réussi à se dégager de la cohue. Par des fuyards il apprit que seules quelques ruelles du Transtévère avaient été envahies par le feu, mais que sans doute rien n'échapperait à la violence de l'incendie, puisque des individus le propageaient à dessein et ne permettaient pas qu'on l'éteignît, disant agir par ordre. Le jeune tribun n'avait plus le moindre doute que César n'eût ordonné d'incendier Rome.

Cependant, il avait suivi la Voie du Port, qui mène directement au Transtévère.

Le Transtévère était plein de fumée et d'une multitude au milieu de laquelle il était des plus difficile de se frayer un passage, car, ayant plus de temps devant eux, les gens emportaient et sauvaient plus de choses. Les prétoriens qui accompagnaient Vinicius étaient demeurés en arrière. Dans cette mêlée, son cheval, blessé à la tête d'un coup de marteau, se cabrait, refusant d'obéir. On reconnut l'augustan à sa riche tunique et aussitôt des cris éclatèrent : « Mort à Néron et à ses incendiaires ! » Des centaines de bras se tendaient menaçants vers Vinicius. Mais son cheval effrayé l'emporta plus loin en piétinant les assaillants. Vinicius constatant qu'il ne pourrait passer avec son cheval, mit pied à terre. Il courut. Il se glissait le long des murs, et parfois attendait que la foule des fuyards l'eût dépassé. Il se disait que ses efforts étaient illusoires. Lygie n'était peut-être plus dans la Ville, elle avait pu s'enfuir ; il eût été plus facile de retrouver une épingle sur le rivage de la mer que de retrouver la jeune fille dans ce chaos. Pourtant il voulait, fût-ce au prix de sa vie, parvenir à la maison de Linus. Il s'arrêtait de temps en temps et se frottait les yeux. Ayant arraché un pan de sa tunique, il s'en couvrit le nez et la bouche, et reprit sa course. A mesure qu'il approchait de la rivière, la chaleur se faisait plus terrible.

Vinicius se rappela que la maison de Linus était entourée d'un jardin derrière lequel, du côté du Tibre, se trouvait un champ peu étendu, sans constructions. Cette pensée lui rendit du courage. Les

flammes avaient pu s'arrêter devant l'espace vide. Dans cet espoir, il se remit à courir, quoique chaque souffle de vent apportât non plus seulement de la fumée, mais des milliers d'étincelles qui pouvaient porter le feu à l'autre extrémité de la ruelle et lui couper la retraite.

Il finit pourtant par apercevoir, à travers un voile de fumée, les cyprès du jardin de Linus. Les maisons situées derrière le terrain vague flambaient déjà, comme des tas de bois, mais la petite insula de Linus était encore intacte. Vinicius jeta au ciel un regard reconnaissant et, quoique l'air même commençât à le brûler, il bondit vers la porte. Elle était entre-bâillée : il la poussa et se précipita à l'intérieur.

Dans le jardinet, pas âme qui vive, et la maison semblait complètement déserte.

« Lygie ! Lygie ! »

Le silence. Dans cette solitude, on ne percevait que le grondement lointain de l'incendie.

« Lygie ! »

Vinicius s'élança à l'intérieur de la maison. Le petit atrium était désert. En cherchant de ses mains la porte qui conduisait aux cubicules, il aperçut la lueur vacillante d'une lampe et, en approchant, vit le lararium où, à la place des dieux, était une croix : sous cette croix brûlait un flambeau. Une pensée passa avec la rapidité de l'éclair par l'esprit du jeune catéchumène : la croix lui envoyait cette lumière qui l'aiderait à retrouver Lygie. Il prit donc le flambeau et courut aux cubicules. Dans le premier, il écarta la portière et, s'éclairant du flambeau, il regarda.

Personne, là non plus. Pourtant Vinicius était certain d'avoir retrouvé le cubicule de Lygie, car à des clous plantés dans le mur étaient pendus ses vêtements, et sur le lit était posé le capitium, la robe ajustée que les femmes portent à même le corps. Vinicius le saisit, y appuya ses lèvres et, le jetant sur son épaule, continua plus loin ses recherches. La maison était petite, il eut vite fait de visiter toutes les pièces, et même les caves. Personne nulle part. Lygie, Linus et Ursus avaient dû, avec les autres habitants du quartier, demander leur salut à la fuite. « Il faut les chercher dans la foule, en dehors des portes de la Ville, » pensa Vinicius.

Le moment suprême était arrivé, où il était obligé de penser à son propre salut, car la vague de flammes se rapprochait, venant de l'île, et les tourbillons de fumée obstruaient presque entièrement la ruelle. Un courant d'air éteignit le flambeau dont il s'était servi dans la maison. Vinicius se précipita dans la rue et se mit à courir de toutes ses forces vers la voie du Port, dans la direction d'où il était venu. Les flammes semblaient le poursuivre, tantôt le cernant de nuages de fumée, tantôt le couvrant d'étincelles qui lui tombaient sur les cheveux, le cou et les vêtements. Sa tunique commençait à brûler lentement à plusieurs endroits, mais il n'y prenait pas garde et continuait sa course dans la crainte d'être asphyxié. Dans la bouche, il avait le goût de la fumée et de la suie ; sa gorge et ses poumons étaient en feu. Le sang affluait à sa tête au point que, par instants, tout lui semblait rouge, et la fumée elle-même. Alors il se disait : « C'est un feu qui court : il vaut mieux se laisser tomber, et périr ! » La course l'avait harassé. Sa tête, son cou et ses épaules étaient inondés d'une sueur qui le brûlait comme de l'eau bouillante. Sans le nom de Lygie qu'il répétait en pensée, et sans le capitium dont il se couvrait la bouche, il serait tombé. Il était incapable de reconnaître la ruelle dans laquelle il se trouvait.

Il courut comme un homme ivre, titubant d'un côté de la rue à l'autre...

Un nuage voilait l'issue de la rue. « Si c'est de la fumée, pensa-t-il, je ne pourrai passer. » Il donna ce qui lui restait de forces. En chemin il jeta sa tunique qui commençait à le brûler, et il courait nu, avec seulement, sur la tête et sur la bouche, le capitium de Lygie. Arrivé plus près, il reconnut que ce qu'il avait pris pour de la fumée était un nuage de poussière d'où sortaient des voix et des cris humains.

« La racaille pille les maisons, » se dit-il.

Pourtant il courut encore dans la direction de ces voix. Il y avait là, quand même, des hommes, qui pourraient lui porter secours. Dans cet espoir, il se mit à crier de toutes ses forces. Mais c'était là son ultime effort : le voile rouge se fit plus rouge encore devant ses yeux, ses poumons manquèrent d'air. Il tomba.

On l'avait entendu cependant, ou plutôt aperçu, et deux hommes accoururent, avec des gourdes d'eau. Vinicius en saisit une dans ses mains et la vida à moitié.

— Merci, dit-il, remettez-moi sur mes jambes, j'irai plus loin tout seul.

L'autre travailleur lui répandit de l'eau sur la tête, et tous deux le portèrent vers leurs camarades. On l'entoura, lui demandant s'il n'avait pas reçu un coup trop grave. Cette sollicitude surprit Vinicius.

PLUS RIEN QU'UNE NAPPE GRISE ET IMMOBILE

— Qui êtes-vous donc ? questionna-t-il ?

— Nous démolissons les maisons, afin que l'incendie n'atteigne pas la Voie du Port, répondit l'un des travailleurs.

— Vous m'avez secouru. Je vous remercie.

— On doit aider son prochain, répliquèrent des voix.

Alors Vinicius qui, depuis le matin, ne voyait que foules féroces, rixes et pillages, regarda attentivement les visages qui l'entouraient et dit :

— Soyez récompensés par le Christ.

— Gloire à son nom ! s'écria tout un chœur de voix.

— Linus ?...

Mais il n'entendit pas la réponse, car il s'évanouit épuisé par les efforts qu'il avait faits. Quand il revint à lui, il était dans un jardin du champ Codetan, entouré de femmes et d'hommes, et les premières paroles qu'il put prononcer furent :

— Où est Linus ?

D'abord pas de réponse ; puis une voix que Vinicius connaissait dit :

— Il est en dehors de la porte Nomentane, il est parti pour l'Ostrianum... depuis deux jours... Paix à toi, roi des Perses.

Vinicius se souleva, puis se rassit, surpris de voir Chilon.

— Tu les as vus ? demanda-t-il.

— Je les ai vus, seigneur !... Grâces soient rendues au Christ et à tous les dieux, si j'ai pu payer tes bienfaits par une bonne nouvelle. Mais, divin Osiris, je te les revaudrai, je te le jure par ces flammes qui consument la Ville.

Dehors, le soir venait ; mais dans le jardin il faisait clair, car l'incendie avait encore augmenté. Il semblait que ce ne fussent pas des quartiers isolés qui brûlaient, mais la Ville entière, dans sa longueur et dans sa largeur. Le ciel était rouge à perte de vue, et rouges les ombres de la nuit.

A L'EXTRÉMITÉ DE LAQUELLE LA VILLE BRULAIT.

CHAPITRE IV

Le tisserand Macrin, dans la maison de qui on avait transporté Vinicius, le lava, lui donna des vêtements et lui fit prendre quelque nourriture. Ayant recouvré ses forces, le jeune tribun déclara qu'il allait immédiatement se remettre à la recherche de Linus. Macrin, qui était un chrétien, confirma les paroles de Chilon, disant que Linus et Clément, l'archiprêtre, s'étaient rendus à l'Ostrianum, où Pierre devait baptiser une foule d'adeptes. Les chrétiens du quartier savaient que depuis deux jours Linus avait confié la garde de sa maison à un certain Gaïus.

Chilon proposa de prendre le champ Vatican jusqu'à la porte Flaminienne, où ils passeraient le fleuve, et de continuer à s'avancer en dehors des murs, derrière les jardins d'Acilius, vers la porte Salaria. Après un instant d'hésitation, Vinicius consentit à cet itinéraire.

Macrin, à qui incombait la garde de la maison, leur procura deux mulets, qu'on utiliserait ensuite pour le voyage de Lygie.

Un instant après, Vinicius et Chilon se mettaient en route, par le Janicule, vers la voie Triomphale.

La porte de Septime dépassée, ils longèrent le fleuve et les splendides jardins de Domitia, aux cyprès immenses qu'éclairaient, comme un soleil couchant, les reflets de l'incendie.

La route se faisait plus libre ; on n'avait que rarement à lutter contre le courant inverse des paysans affluant vers la Ville. Vinicius talonnait sa mule. Chilon le suivait de près, monologuant.

— Avance donc ! le pressait Vinicius. Que fais-tu là-bas ?

— Je pleure sur Rome, seigneur, répondit Chilon. Une ville si olympienne !

— Où étais-tu, quand l'incendie a éclaté ?

— J'allais chez mon ami Euricius, seigneur, qui avait une boutique aux environs du Grand Cirque, et j'étais justement en train de méditer sur la doctrine du Christ, quand on se mit à crier au feu. Lorsque les flammes eurent envahi tout le Cirque, et qu'elles commencèrent à se propager, il me fallut bien penser à sauver ma peau.

— As-tu vu des gens jeter des torches dans les maisons ?

— Que n'ai-je pas vu, petit-fils d'Enée ! J'ai vu des hommes qui se frayaient au glaive un passage dans la cohue, j'ai vu des batailles, et des boyaux humains que les pieds écrasaient sur les pavés. Si tu avais vu cela, tu aurais pensé que les Barbares avaient pris la ville d'assaut, et massacraient. Autour de moi, des gens hurlaient de désespoir. Mais j'en ai vu aussi qui hurlaient de joie ; car il y a beaucoup de méchantes gens de par le monde, seigneur, qui sont incapables d'apprécier les bienfaits de votre clémente domination, et de ces justes lois en vertu desquelles vous prenez tout à tous pour vous l'approprier ! Les hommes ne savent point se soumettre à la volonté des dieux !

Vinicius était trop profondément plongé dans ses réflexions pour se rendre compte de l'ironie de ces paroles. Bien qu'il eût questionné Chilon sur tout ce que celui-ci pouvait savoir, il se tourna encore vers lui.

— Et tu les as vus à l'Ostrianum, de tes propres yeux ?

— Je les ai vus, fils de Vénus ; j'ai vu la vierge, le bon Lygien, saint Linus et l'apôtre Pierre.

— Avant l'incendie ?

— Avant l'incendie, ô Mithra !

Ils dépassaient maintenant les collines du Vatican, toutes rouges dans les lueurs de l'incendie. Derrière la Naumachie, ils tournèrent à droite, car ils voulaient, après le champ Vatican, se rapprocher du fleuve, le traverser et se diriger vers la Porte Flaminienne. Soudain, Chilon arrêta sa mule.

— Seigneur ! Une idée !

— Parle, dit Vinicius.

— Il n'y a point d'édit contre les chrétiens, mais les juifs les accusent, auprès du préfet de la Ville, d'égorger les enfants, d'adorer un âne, de propager une doctrine non reconnue par le Sénat. Ils les assomment et attaquent leurs maisons à coups de pierres si furieusement que les chrétiens se cachent devant eux.

— Arrive au fait.

— Voici ! Les Synagogues existent ouvertement dans le Transtévère, mais les chrétiens sont obligés de prier en secret ; ils se réunissent dans des hangars en ruine hors de la ville, ou bien dans des arenaria. Or, précisément, ceux du Transtévère ont choisi les carrières dont les matériaux ont servi à bâtir le cirque de Néron et les maisons qui longent le fleuve, entre le Janicule et le Vatican. La Ville flambe, et les fidèles de Chrestos sont certainement en train de prier. Nous en trouverons une foule copieuse dans les souterrains. Je te conseille donc d'y entrer, d'autant plus que c'est sur notre chemin.

— Mais tu m'avais dit que Linus s'était rendu à l'Ostrianum ! s'écria avec impatience Vinicius.

— Je veux chercher la jeune fille partout où il y a chance de la trouver. Nous les trouverons dans le souterrain, en train de prier ; au cas le plus défavorable, on nous renseignera sur leur compte.

— Conduis-moi, ordonna le tribun.

Sans hésiter, Chilon tourna à gauche. Dépassant le cirque, ils entrèrent dans une passe étroite où l'obscurité était totale. Mais, dans cette obscurité, Vinicius discerna des essaims de lanternes papillotantes.

— Les voilà ! dit Chilon.

— C'est vrai ! J'entends chanter, constata Vinicius.

En effet, les sons d'un psaume s'échappaient d'une sombre anfractuosité, et les lanternes disparaissaient, une à une. Mais des passes latérales sortaient continuellement de nouvelles silhouettes, et Vinicius et Chilon furent bientôt entourés de tout un groupe. Chilon se laissa glisser de sa mule, et appela d'un signe un jeune garçon qui marchait près d'eux.

— Je suis un prêtre du Christ, un évêque même. Prends soin de nos mules, tu auras ma bénédiction, et tes péchés te seront remis.

Un instant après, ils se trouvèrent dans le souterrain et s'avancèrent par un couloir, à la lueur incertaine des lanternes, jusqu'à une excavation spacieuse. Là, il faisait plus clair que dans le couloir, car, outre les lanternes et les lumignons, des torches y brûlaient. Vinicius vit une foule de gens agenouillés, en prières, mais ni Lygie, ni l'apôtre Pierre, ni Linus. Les visages reflétaient l'attente, la frayeur ou l'espoir. La lumière se mirait dans le blanc des yeux levés au ciel. Sur les fronts d'une pâleur crayeuse, la sueur coulait. Les uns chantaient des hymnes, d'autres répétaient

VINICIUS PRIT DONC LE FLAMBEAU ET COURUT AUX CUBICULES. (P. 65.)

fiévreusement le nom de Jésus, d'autres se frappaient la poitrine. Tous s'attendaient à quelque chose d'immédiat et de surnaturel.

Soudain la caverne retentit d'une détonation sourde, bientôt suivie d'une seconde, d'une troisième... Dans la Ville en flammes, des rues entières de maisons calcinées s'effondraient. Pour la plupart des chrétiens, ces détonations parurent le signe définitif de l'effroyable Jugement. Alors la terreur divine s'empara de l'assemblée, des voix nombreuses répétèrent : « Le jour du Jugement ! en vérité, le voici ! »

Une détonation plus forte fit trembler les catacombes ; tous tombèrent la face contre terre, les bras en croix, pour se défendre, par ce signe, des mauvais esprits.

Dans le silence, on n'entendait que halètements terrifiés : « Jésus, Jésus, Jésus ! » Çà et là, des enfants pleurèrent. Soudain une voix calme s'éleva, qui disait :

— La paix soit avec vous !

C'était l'apôtre Pierre, qui, depuis un moment, se trouvait dans la caverne.

L'épouvante s'évanouit, comme s'évanouit la terreur du troupeau quand apparaît le pasteur. On se releva ; les plus rapprochés embrassaient ses genoux, semblant chercher un abri sous des ailes protectrices. Lui, étendit les mains sur la foule anxieuse.

Les paroles de Pierre furent un baume pour la multitude. Remplaçant la terreur

divine, l'amour divin posséda les âmes.

De tous côtés on criait : « Nous sommes tes brebis. » Beaucoup s'agenouillaient à ses pieds, disant : « Ne nous abandonne point au jour du désastre. » Vinicius saisit le bord du manteau de l'Apôtre et implora en baissant la tête :

— Sauve-moi, Seigneur. Je l'ai cherchée dans l'incendie et dans le tumulte. Nulle part je n'ai pu la trouver ; mais je crois fermement que tu peux me la rendre...

Pierre posa la main sur la tête de Vinicius et dit :

— Aie foi ! et viens.

CHAPITRE V

L'incendie se rapprochait du Palatin. Tigellin, ayant assemblé toutes les forces prétoriennes, dépêchait à César courrier sur courrier, pour lui annoncer qu'il ne perdrait rien de la splendeur du spectacle, car l'incendie s'était accru encore. Mais Néron, qui s'était mis en marche, ne voulait arriver que la nuit, afin de mieux extasier ses yeux.

Enfin, vers minuit, il fut en vue des murs, lui et sa suite immense de courtisans, de sénateurs, de chevaliers, d'affranchis, d'esclaves, de femmes et d'enfants. Seize mille prétoriens, échelonnés en ligne de bataille le long de la route, veillaient à la sécurité de son entrée. Et le peuple proférait des malédictions, hurlait et sifflait à la vue du cortège, mais n'osait aucune violence. De place en place, éclataient même les applaudissements de ceux qui, ne possédant rien, n'avaient rien perdu, et qui prévoyaient une distribution de blé, d'huile, de vêtements et d'argent, plus généreuse qu'à l'ordinaire. Mais les vociférations et les sifflets, aussi bien que les applaudissements, furent soudain couverts par la fanfare des cors et des trompes que fit sonner Tigellin. Néron, ayant dépassé la porte Ostienne, s'arrêta un moment et clama :

« Souverain sans demeure d'un peuple sans toit, où donc poserai-je pour la nuit ma tête infatuée ! »

Puis, dépassant le Clivus Delphini, il monta, par un escalier spécialement aménagé, sur l'aqueduc Appien; et montèrent aussi les augustans et le chœur des chanteurs avec des cithares et des luths.

En toutes les poitrines, le souffle était suspendu, dans l'attente des augustes paroles que prononcerait Néron. Mais lui, restait là, solennel et muet, un manteau de pourpre aux épaules, le regard fixé sur la démence de l'incendie. Quand Terpnos lui présenta le luth, il leva les yeux au ciel en feu, pour attendre l'inspiration.

De loin, le peuple désignait son empereur, que baignait la clarté sanglante. Dans le fond, sifflaient et crépitaient les serpents des flammes, et flambaient les reliques séculaires et sacrées : le temple d'Hercule flambait, qu'édifia Evandre, et le temple de Jupiter Stator, et le temple de la Lune, qui datait d'avant Servius Tullius, et la maison de Numa Pompilius, et le sanctuaire de Vesta avec les pénates du peuple romain... A travers les crinières des flammes, on entrevoyait parfois le Capitole... Le passé de Rome flambait... Et lui, César, restait là, un luth à la main, avec le masque de l'acteur tragique. Sa pensée n'allait point vers la patrie qui s'écroulait. Il songeait à la pose et aux proférations qui restitueraient la grandeur du désastre.

César leva les mains et, frappant les cordes, prononça les paroles de Priam :

« Nid de mes pères, berceau si cher à mon âme !... »

En plein air, auprès des détonations de l'incendie, du grondement de la foule, sa voix paraissait étrangement grêle, et la sourdine des luths tintait comme un bourdonnement d'insectes. Mais les sénateurs, les fonctionnaires et les augustans avaient baissé la tête et écoutaient en un muet ravissement. Il chanta longtemps, et sa voix peu à peu se chargeait de tristesse. Quand il s'arrêtait pour reprendre haleine, les chanteurs répétaient en chœur les derniers vers ; puis Néron, d'un geste que lui avait enseigné Aliturus, rejetait sur ses épaules la syrma tragique, plaquait un accord et chantait.

L'hymne fini, il se mit à improviser, cherchant de grandes métaphores dans le tableau qui se déroulait devant lui. Et son visage peu à peu changea d'expression. La destruction de sa ville natale ne l'avait point touché ; mais il s'enivra à ce point du pathos de ses propres paroles, que ses yeux s'emplirent de larmes. Alors il lâcha le luth, qui tinta à ses pieds, et, se drapant de la syrma, il demeura pétrifié, et tel qu'une des Niobides qui ornaient la cour du Palatin.

Une tempête d'applaudissements rom-

C'ÉTAIT L'APÔTRE PIERRE. (P. 69)

pit le silence. Mais du lointain lui répondit le hurlement sauvage des foules. Là-bas plus personne ne mettait en doute que César n'eût ordonné de brûler la Ville afin de s'offrir un spectacle et de chanter des hymnes. A cette clameur poussée par des centaines de milliers de gorges, Néron se tourna vers les augustans, avec le sourire triste et résigné de l'homme pour lequel on est injuste et méchant :

— Voyez, dit-il, la façon dont les quirites m'apprécient, moi, et goûtent la poésie !

— Les coquins ! répondit Vatinius. Fais-les charger, seigneur, par la garde prétorienne.

Néron se tourna vers Tigellin :

— Puis-je compter sur la fidélité des soldats ?

— Oui, divinité, répliqua le préfet.

Mais Pétrone haussa les épaules :

— Sur leur fidélité, mais pas sur leur nombre. Reste là où tu es, car c'est plus sûr ; mais il faut à tout prix calmer ce peuple.

Sénèque était du même avis, et aussi le consul Licinius.

Cependant l'agitation, en bas, devenait agressive. Le peuple s'armait de pierres, de piquets de tentes, de planches arrachées aux chariots, et de toute sorte de ferraille. Quelques chefs de cohorte vinrent déclarer que les prétoriens, sous la poussée de la foule, éprouvaient une difficulté extrême à rester en ligne de bataille ; n'ayant point l'ordre d'attaquer ils ne savaient que faire.

— Dieux immortels ! dit Néron, quelle nuit ! D'un côté, l'incendie ; de l'autre, les flots déchaînés de la populace !

Et il continua à chercher des paroles pour exprimer splendidement tout le danger de l'heure présente ; mais, de voir autour de lui des faces pâles et des yeux inquiets, il prit peur lui aussi.

— Mon manteau sombre, avec un capuchon ! ordonna-t-il. Cela finirait-il vraiment par une bataille ?

— Seigneur, expliqua Tigellin d'une voix mal assurée, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, mais le danger menace... Parle-leur, seigneur, parle à ton peuple, et fais-lui des promesses !

— César parler à la plèbe ? Qu'un autre parle en mon nom. Qui s'en charge ?

— Moi, répondit Pétrone, très calme.

— Va, mon ami ! C'est toi le plus fidèle, dans toutes les difficultés... Va et n'épargne pas les promesses.

Pétrone tourna vers le cortège un visage insoucieux et ironique :

— Les sénateurs présents, dit-il, me suivront... ainsi que Pison, Sénécion et Nerva.

Il descendit lentement l'escalier de l'aqueduc. Ceux qu'il avait désignés hésitèrent, puis le suivirent, confortés par son calme.

S'arrêtant au pied des arcades, Pétrone se fit donner un cheval blanc, l'enfourcha, et, suivi de ses compagnons, se dirigea, à travers les rangées profondes des prétoriens, vers la noire multitude hurlante ;

il était sans armes, n'ayant en main que la frêle tige d'ivoire qu'il portait d'habitude; et, quand il fut tout contre, il enfonça son cheval dans la foule.

Les clameurs s'enflèrent encore et se fondirent en un rugissement inhumain; les pieux, les fourches, les glaives se croisèrent au-dessus de la tête de Pétrone. Des mains violentes se tendaient vers les rênes de son cheval et vers lui. Mais il continuait à s'avancer, placide et dédaigneux.

Parfois, il frappait de sa canne les plus hardis, comme s'il se frayait un passage à travers une cohue pacifique ; et son sang-froid impressionnait la plèbe.

Enfin, on le reconnut, et des voix nombreuses s'écrièrent :

— Pétrone ! l'Arbitre des élégances!

— Pétrone ! répéta-t-on de toutes parts !

Et à mesure que son nom se propageait, les visages se faisaient moins farouches, les hurlements moins bestiaux.

Pétrone retira sa toge blanche bordée d'écarlate, l'éleva en l'air et la fit tournoyer, pour signifier qu'il allait parler.

— Silence ! Silence ! cria-t-on dans la foule.

Instantanément, le silence se fit. Alors, se haussant sur sa monture, il parla d'une voix sonore.

— Citoyens ! que ceux qui m'entendront répètent mes paroles à leurs voisins, et que tous se conduisent comme des hommes, et non comme des fauves dans l'arène.

— Oui, oui !

— Ecoutez ! La Ville sera rebâtie. Les jardins de Lucullus, de Mécène, de César, et d'Agrippine vous seront ouverts. Demain commencera la distribution de blé, de vin et d'huile, afin que chacun puisse s'emplir le ventre jusqu'à la gorge. Ensuite, César vous donnera des jeux comme le monde n'en aura jamais vus ; durant les jeux, il vous offrira des festins et vous fera largesse. Vous serez plus riches qu'avant l'incendie !

Un murmure lui répondit, qui s'élargit comme s'élargissent les rides de l'eau, quand on y lance une pierre. Les plus rapprochés répétaient ses paroles à ceux qui se trouvaient plus loin. Et les cris de colère ou d'approbation qui s'élevaient çà et là se fondirent bientôt dans l'immense clameur unanime :

« *Panem et circenses !* »

Imposant silence de sa main tendue, Pétrone s'écria :

— Je vous promets du pain et des jeux.

Ayant dit, il fit virer son cheval, et, donnant de légères tapes sur la tête ou le visage de ceux qui lui barraient la route, il s'en retourna indolemment vers les rangs prétoriens.

Au haut de l'aqueduc on n'avait point compris la clameur : « *Panem et circenses !* » et l'on croyait à une nouvelle explosion de fureur. On ne s'attendait même pas à voir Pétrone revenir jamais. Néron, quand il l'aperçut, courut jusqu'aux marches :

— Quoi ? Que se passe-t-il là-bas ? On se bat ?

Pétrone respira à pleins poumons.

— Par Pollux ! dit-il, cela sue et cela pue : que quelqu'un me donne un épilimma ! Je vais défaillir !

Puis, se tournant vers César :

— Je leur ai promis du blé, de l'huile, des jeux et l'accès des jardins. Ils t'idolâtrent de nouveau et hurlent en ton honneur de leurs babines gercées. Dieux immortels, que cette plèbe a donc un relent désagréable !

— Les prétoriens étaient prêts, s'écria Tigellin, et les braillards, si tu ne les avais pas apaisés, se seraient tus pour l'éternité. Quel dommage, César, que tu n'aies pas permis d'employer la force !

Pétrone le considéra un instant, haussa les épaules et dit :

— Il n'y a rien de perdu. Tu auras peut-être l'occasion de l'employer demain.

— Non, non ! protesta César. Je leur ferai ouvrir les jardins, je leur ferai distribuer du blé. Merci, Pétrone. Je donnerai des jeux. Et cet hymme que je vous ai chanté ce soir, je le chanterai en public.

Ce disant, il posa la main sur l'épaule de Pétrone et, après un silence, demanda :

— Sois sincère : comment t'ai-je semblé ?

— Tu étais digne du spectacle, comme le spectacle était digne de toi, répliqua Pétrone.

Puis, se tournant vers l'incendie :

— Contemplons-le encore, et disons adieu à la Rome ancienne.

CHAPITRE VI

Les paroles de l'Apôtre avaient rétabli la confiance dans l'âme des chrétiens. Ils quittèrent un à un les catacombes, et rentrèrent dans leurs demeures provisoires. Quelques-uns même s'acheminèrent vers le Transtévère, car la nouvelle circulait que,

ET CET HYMNE... JE LE CHANTERAI EN PUBLIC. (P. 72.)

le vent soufflant maintenant vers le fleuve, le feu avait cessé de s'étendre.

Pierre, accompagné de Vinicius et de Chilon, quitta aussi le souterrain. Des gens venaient baiser les mains et le bord du vêtement de l'Apôtre ; des mères lui tendaient leurs enfants, d'autres s'agenouillaient dans le couloir obscur, et, levant vers lui leurs lampes, imploraient sa bénédiction ; d'autres le suivaient en chantant. Après avoir atteint un espace libre, d'où l'on voyait déjà la Ville en flammes, l'Apôtre, ayant fait trois fois le signe de la croix sur Rome, se tourna vers Vinicius, et dit :

— Sois sans crainte. La hutte du carrier est tout près d'ici. Nous y trouverons Lygie avec Linus et avec son serviteur fidèle. Le Christ, qui te l'a destinée, l'a sauvée pour toi.

Vinicius fut pris d'une telle faiblesse qu'il glissa aux pieds de l'Apôtre, et, embrassant ses genoux, resta ainsi, inerte, incapable de prononcer une parole.

L'Apôtre, pour se défendre de sa gratitude et de ses hommages :

— Non, pas à moi : au Christ !

Puis ils tournèrent à droite, vers les collines. Chemin faisant, Vinicius implora Pierre :

— Maître, lave-moi dans l'eau du baptême, afin que je puisse me dire un véritable adepte du Christ, car je l'aime de toutes les forces de mon âme. Baptise-moi vite, car je suis déjà prêt en mon cœur. Et tout ce qu'il ordonnera, je le ferai ; et toi, dis-moi ce que je pourrai faire encore.

— Aimer les hommes, ainsi que des frères, répondit l'Apôtre, car ce n'est que par l'amour que tu peux le servir.

La hutte du carrier était une espèce d'antre creusé dans un contrefort du roc, et fermé d'un côté par un mur de terre et d'ajoncs. La porte était close, mais à travers l'ouverture servant de fenêtre on distinguait l'intérieur, éclairé par le foyer. Une gigantesque silhouette se leva à la rencontre des nouveaux venus, et demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Les serviteurs du Christ, répondit Pierre. La paix soit avec toi, Urbain.

Ursus se baissa jusqu'aux pieds de l'Apôtre, puis, reconnaissant Vinicius, saisit sa main au poignet et la porta à ses lèvres.

— Toi aussi, seigneur ! Béni soit le nom de l'Agneau pour le bonheur que va avoir Callina !

Il ouvrit la porte, et ils entrèrent. Linus, malade, était couché sur une litière de paille, le visage émacié, le front d'un jaune d'ivoire. Près du foyer était assise Lygie, avec, à la main, une cordelette de petits poissons destinés au repas du soir.

Toute à les désenfiler, et sûre que c'était Ursus qui entrait, elle ne bougea point. Vinicius s'approcha, et, l'appelant, tendit les bras. Elle se leva vivement, un éclair d'étonnement et de joie passa sur son visage, et, sans une parole, comme un enfant qui, après des journées d'épouvante, retrouve son père ou sa mère, elle se précipita dans les bras du jeune homme. Il la serra sur sa poitrine avec ferveur. Puis, il lui prit les tempes dans ses deux mains, et lui couvrit de caresses le front et les yeux.

Enfin, il conta son départ d'Antium, son arrivée, et comment il l'avait cherchée sous les murs et dans la maison de Linus, et combien il avait souffert avant que l'Apôtre lui indiquât sa retraite.

— Mais maintenant, disait-il, maintenant que je t'ai retrouvée, je ne te laisserai pas ici. Je te sauverai, je vous sauverai tous. Ma chérie ! Voulez-vous partir avec moi pour Antium ? De là nous nous embarquerons pour la Sicile. Mes terres sont vos terres, mes maisons sont vos maisons. En Sicile, nous retrouverons les Aulus, je te rendrai à Pomponia et je te recevrai ensuite de ses mains. N'est-ce pas, très chère, tu n'as plus peur de moi ? Je n'ai point encore été lavé dans l'eau du baptême, mais tu peux demander à Pierre si je ne l'ai pas prié de me baptiser. Aie confiance en moi. Vous tous, ayez confiance.

Lygie écoutait, le visage rayonnant. Le départ pour la Sicile paisible ouvrirait une nouvelle ère de bonheur dans leur vie. Si Vinicius n'eût proposé d'emmener qu'elle, elle eût probablement résisté à la tentation, ne voulant point quitter l'Apôtre et Linus. Mais Vinicius avait dit : « Venez avec moi ; mes terres sont vos terres, mes maisons sont vos maisons ! »

Et Lygie se pencha pour lui baiser la main, et murmura :

— Ton foyer sera mon foyer.

Puis, confuse d'avoir prononcé la phrase des épousées, elle rougit très fort et resta immobile dans la lumière de l'âtre. Vinicius se tourna vers Pierre.

— Rome brûle par ordre de César, affirma-t-il. Qui sait s'il ne fera pas égorger les habitants par son armée ? Qui sait si, après l'incendie, ne viendront pas d'autres fléaux, la guerre civile, la famine, la proscription, les assassinats ?

— La mesure est comble, dit l'Apôtre, et les désastres seront, comme la mer, insondables, sans limites.

Puis, à Vinicius, et lui désignant Lygie :

— Prends cette enfant que Dieu t'a destinée et sauve-la; Linus, qui est malade, et Ursus vous suivront.

Mais Vinicius, qui s'était mis à aimer l'Apôtre de toute la force de son âme impétueuse, s'écria :

— Je te jure, maître, que je ne te laisserai pas ici pour que tu y périsses !

— Et le Seigneur te bénira pour ton intention, répondit Pierre ; mais ne sais-tu pas que, par trois fois, le Christ m'a dit, près du lac de Tibériade : « Pais mes brebis ! » Or, si toi, à qui personne ne m'a confié, tu dis que tu ne me laisseras pas ici pour y périr, comment veux-tu que moi j'abandonne mon troupeau au jour du danger ?

Linus leva son visage amaigri :

— Vicaire du Seigneur, comment ne suivrais-je pas ton exemple ?

Vinicius passait sa main sur son front, luttant avec ses pensées ; soudain il saisit la main de Lygie, et d'une voix où vibrait l'énergie du soldat :

— Ecoutez-moi, Pierre, Linus, et toi Lygie ! Je disais ce que me conseillait la raison des hommes. Oui ! je n'ai pas compris ; oui, je me suis trompé, — car de mes yeux les écailles ne sont pas tombées, et ma nature ancienne n'est point tout à fait morte en moi. Mais j'aime le Christ et je veux être son serviteur ; et, bien qu'ici il s'agisse pour moi de quelque chose de plus précieux que ma propre existence, je m'agenouille devant vous et je jure que, moi aussi, j'accomplirai le commandement d'amour et n'abandonnerai point mes frères au jour du désastre !

Disant, il se mit à genoux, tendit les bras et, d'un verbe enthousiaste :

— O Christ ! t'ai-je enfin compris ? Suis-je digne de toi?

Ses mains tremblaient ; ses yeux brillaient de larmes ; son corps frémissait d'amour et de foi... Pierre prit une amphore de grès, et, s'approchant, dit, solennel :

— Je te baptise, au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint ! Amen !

Alors l'extase religieuse s'empara d'eux tous. La hutte, pour eux, resplendit d'une clarté miraculeuse ; ils entendirent des musiques célestes ; les rochers de la caverne s'ouvrirent au-dessus de leurs têtes ; du ciel descendit vers eux un vol d'anges... Et là-haut, dans l'espace, ils virent une croix, et deux mains perforées qui bénissaient.

Au dehors, retentissaient des clameurs désespérées et les grondements des maisons qui s'effondraient dans les flammes.

CHAPITRE VIII

Le peuple campait dans les splendides jardins de Domitia et d'Agrippine, sur le Champ de Mars, et dans les jardins de Pompée, de Salluste et de Mécène. D'Ostie les approvisionnements vinrent en si grande quantité, que l'on pouvait se promener sur les radeaux et les barques comme sur un pont, d'un bord du Tibre à l'autre bord. On avait réquisitionné d'immenses réserves de vin, d'huile et de châtaignes. De la montagne arrivaient journellement des troupeaux de bœufs et de moutons.

La générosité de César n'arrêta pas les vitupérations. Seule, était satisfaite la tourbe des tire-laine, des voleurs et des vagabonds qui pouvaient manger et boire à pleine panse et piller sans retenue ; les autres, ceux qui avaient des êtres chers, ceux dont tout l'avoir avait été anéanti, ne se laissèrent désarmer ni par l'ouverture des jardins, ni par les distributions de blé, ni par la perspective de jeux et de largesses.

Malgré les flagorneries de sa cour, malgré les mensonges de Tigellin, Néron songeait avec épouvante que, dans sa lutte sourde et sans merci contre le Sénat et les patriciens, l'appoint du peuple pourrait à l'avenir lui manquer.

Les augustans eux-mêmes n'étaient pas moins inquiets. Tigellin pensait à faire venir d'Asie Mineure quelques légions ; Vatinius, qui jadis riait sous les soufflets, avait perdu sa bonne humeur ; Vitellius n'avait plus d'appétit.

Tigellin prit conseil de Domitius Afer, et même de Sénèque qu'il haïssait. Poppée, qui se rendait compte que la ruine de Néron serait son arrêt de mort, à elle, consulta ses intimes et les prêtres hébreux. (On savait généralement que, depuis quelques années, elle confessait la religion de Jéhovah.) Néron, de son côté, proposait des expédients de son invention, qui étaient souvent effroyables, mais plus souvent absurdes.

On tint conseil dans la maison de Tibère, qu'avait épargnée l'incendie. Pétrone était d'avis de laisser là les ennuis et d'aller en Grèce, puis en Egypte et en Asie Mineure. Le voyage était projeté depuis longtemps ; à quoi bon le remettre encore ? Cette proposition avait immédiatement séduit César. Mais Sénèque objecta :

— Il est facile de partir. Revenir serait moins facile.

— Par Hercule ! répliqua Pétrone, on

reviendra, s'il le faut, à la tête des légions d'Asie.

— Ainsi ferai-je ! s'exclama Néron.

Pétrone allait être encore une fois l'homme de la situation.

— Ecoute-moi, César ! insinua Tigellin, le conseil est désastreux. Avant que tu sois à Ostie, éclatera la guerre civile, et sait-on si quelque vague descendant du divin Auguste ne se fera pas proclamer empereur ?

— Eh bien ! vociféra Néron, nous ferons en sorte que les descendants d'Auguste manquent sur le marché. Les rares qui vivent encore, il sera facile de s'en défaire.

— Très facile, en effet ; mais d'autres aussi peuvent être un danger : hier mes soldats entendaient dire dans la foule que l'on devrait proclamer empereur un homme comme Thraséas.

Néron se mordit les lèvres.

— Peuple insatiable et ingrat ! Ils ont assez de blé et assez de cendre chaude pour y cuire des gâteaux ; que leur faut-il encore ?

— La vengeance, répliqua Tigellin.

Tous se turent. Soudain, César se redressa, leva la main et déclama :

Les cœurs ont faim de vengeance et la vengeance a faim
De victimes . . . . . .

Puis, oubliant tout, il s'écria, le visage rayonnant :

— Donnez-moi mes tablettes et un style, que je note ces vers ! Jamais Lucain n'en a composé de pareils. Avez-vous remarqué que je les ai trouvés en un clin d'œil ?

— O poète incomparable ! affirmèrent des voix.

Néron nota les vers et, promenant son regard sur les assistants :

— Oui, la vengeance veut des victimes ! Si nous lancions la nouvelle que c'est Vatinius qui a incendié la Ville, — et qu'on le sacrifiât à la fureur du peuple ?

— Que suis-je donc, ô divinité ? s'écria Vatinius.

— C'est vrai : quelqu'un de plus important... Vitellius ?...

Vitellius blêmit, mais se mit à rire.

— Ma graisse, objecta-t-il, ferait éclater un nouvel incendie.

Cependant Néron cherchait une victime qui pût vraiment assouvir la colère du peuple : il la trouva.

— Tigellin, dit-il, c'est toi qui as brûlé Rome !

Les assistants frémirent. Ils comprenaient que César avait cessé de plaisanter et que la minute était lourde d'événements.

Le visage de Tigellin se contracta comme la gueule d'un chien prêt à mordre.

— J'ai brûlé Rome... par ton ordre, riposta-t-il.

Et ils restèrent ainsi à se regarder fixement. On entendait le bourdonnement des mouches par l'atrium.

— Tigellin, articula Néron, m'aimes-tu ?

— Tu le sais, seigneur.

— Sacrifie-toi pour moi !

— Divin César, répliqua Tigellin, pourquoi me tendre le doux breuvage, quand il m'est interdit de le porter à mes lèvres ? Le peuple murmure et se révolte : désires-tu que les prétoriens s'insurgent, eux aussi ?

Tigellin était préfet des prétoriens, et ses paroles avaient la portée d'une menace. Néron le comprit, et son visage devint livide.

Au même instant entra Epaphrodite, un affranchi de César. Il venait annoncer à Tigellin que la divine Augusta désirait le voir : elle avait chez elle des gens que le préfet devait entendre.

Tigellin s'inclina devant César et sortit rassuré. Au moment où on avait voulu l'atteindre, il avait montré les dents, et César était poltron,

Néron resta d'abord silencieux. Puis, voyant que son entourage attendait, il dit :

— J'ai réchauffé un serpent dans mon sein.

Pétrone haussa les épaules, pour marquer qu'il n'était pas bien difficile d'arracher la tête à ce serpent-là.

— Allons, parle ! donne un conseil ! exige Néron. En toi seul j'ai confiance, car tu as plus de raison qu'eux tous ensemble, et tu m'aimes.

Pétrone répondit :

— Je te conseille de partir pour la Grèce.

— Ah ! s'écria Néron désappointé, j'attendais mieux de toi. Si je pars, qui peut me garantir que le Sénat, qui me hait, ne proclamera pas un autre empereur ? Le peuple m'était fidèle ; aujourd'hui il serait contre moi... Par l'Hadès, si ce Sénat et ce peuple n'avaient qu'une tête... !

— Permets-moi de te dire, divin, que si tu désires conserver Rome, il faut conserver quelques Romains, dit en souriant Pétrone.

Mais Néron grognait :

— Rome et les Romains, que m'importe ! On m'écouterait dans l'Hellade ! Ici, ce n'est autour de moi que trahison ! Tous

m'abandonnent, et vous-mêmes êtes prêts à me trahir ! Je sais cela, je le sais !... Vous ne songez même pas au grief qu'aura contre vous l'avenir : avoir abandonné l'artiste que je suis !

Au même instant entra Poppée, avec Tigellin. Celui-ci, — et jamais triomphateur ne monta au Capitole avec l'orgueil que reflétaient ses traits, — se planta devant César, et parla d'une voix lente et distincte, mais où du fer grinçait :

— Ecoute-moi, César, car j'ai trouvé !... Le peuple veut une vengeance et une victime. Que dis-je, une victime ? des centaines, des milliers... As-tu jamais entendu dire, seigneur, qui était Chrestos, celui qu'a fait crucifier Ponce-Pilate ? Sais-tu qui sont les chrétiens ? Ne t'ai-je pas parlé de leurs crimes et de leurs infâmes cérémonies ? de leurs prophéties selon lesquelles le monde périra par le feu ? Le peuple les hait et les soupçonne déjà. Nul ne les a jamais vus dans les temples, car ils prétendent que nos dieux sont des esprits mauvais ; on ne les voit pas au Stade, car ils méprisent les courses. Jamais les mains d'un chrétien ne t'honorèrent d'un applaudissement. Jamais nul d'entre eux n'a reconnu ton extraction divine. Ils sont les ennemis du genre humain, les ennemis de la Ville, les tiens ! Le peuple murmure contre toi : mais ce n'est point toi, César, qui m'as ordonné de brûler Rome, ni moi qui l'ai brûlée... Le peuple a soif de vengeance : il boira. Le peuple veut des jeux et du sang : il les aura ! Le peuple te soupçonne... Ses soupçons vont dévier.

Tandis que parlait Tigellin, le masque impérial changeait d'expression, reflétant tour à tour la fureur, le chagrin, la commisération et la réprobation. Et, se dressant soudain, César jeta sa toge, leva les mains au ciel et resta ainsi, silencieux Enfin, d'une voix de tragédien :

— Zeus, Apollon, Héra, Athéné, Perséphone, et vous tous, dieux immortels : pourquoi ne nous avoir point secourus ? Qu'avait-elle fait à ces énergumènes, cette malheureuse cité, pour qu'ils l'incendiassent ?

— Ils sont les ennemis du genre humain et les tiens, dit Poppée.

Alors tous :

— Fais justice ! Punis les incendiaires ! Les dieux eux-mêmes crient vengeance.

Néron s'assit, baissa la tête et resta muet, comme anéanti par un spectacle d'abomination. Puis il agita ses mains et s'écria :

JE TE BAPTISE AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DE L'ESPRIT-SAINT. (P. 75).

— Quelles punitions et quelles tortures sont dignes de ce forfait ? Mais les dieux m'inspireront et, avec l'aide des puissances du Tartare, je donnerai à mon pauvre peuple un tel spectacle, que pendant des siècles, les Romains parleront de moi avec reconnaissance.

Pétrone songea aux dangers qu'allaient courir Lygie et Vinicius, qu'il aimait, et tous ces hommes dont il rejetait la doctrine, mais qu'il savait innocents.

Et il parla avec une insouciance nonchalante, comme il avait coutume de faire quand il critiquait ou plaisantait les inventions saugrenues de César ou des augustans.

— Livrez les chrétiens au peuple, suppliciez-les, mais ayez le courage de vous dire que ce n'est pas eux qui ont brûlé Rome !... Par la divine Clio ! Néron, maître du monde, Néron-dieu a brûlé Rome, car il était aussi formidable sur terre que Zeus dans l'Olympe. Néron-poète aimait à ce point la poésie qu'il lui a sacrifié sa patrie ! Il importe peu de savoir si l'incendie de Rome est une chose bonne ou mauvaise ! C'est une grande chose et une chose insolite ! Garde-toi, César, d'actes indignes de toi, car tu n'as à craindre que la seule postérité, qui, elle, pourrait dire : « Néron a brûlé Rome. Mais, César pusillanime autant que pusillanime poète, il a désavoué sa grande action, et, couardement, il a rejeté la faute sur des innocents ! »

Pétrone ne s'illusionnait pas sur les conséquences qu'entraînerait pour lui l'échec du moyen désespéré auquel il avait recours. Mais le jeu de la fortune et du hasard l'avait toujours amusé.

Un silence pesa. Néron avait retroussé les lèvres, les rapprochant des narines, ce qui était sa moue d'indécision.

— Seigneur, s'écria Tigellin, permets-moi de sortir ! On t'incite à risquer ta personne dans les plus grands dangers, et, en outre, l'on te traite de César pusillanime, de pusillanime poète, d'incendiaire et de comédien : mes oreilles n'en peuvent entendre davantage.

J'ai perdu, pensa Pétrone.

Mais, se tournant vers Tigellin et le toisant d'un regard où se lisait tout son mépris du coquin :

— Tigellin, dit-il, c'est toi que j'ai traité de comédien, car tu en es un, même en ce moment.

— Parce que je ne veux pas écouter tes injures ?

— Parce que tu feins un amour sans bornes pour César, et qu'il y a un instant tu le menaçais des prétoriens, ce que tous nous avons compris, — et lui aussi.

Tigellin, qui ne s'attendait point à ce que Pétrone osât jeter sur la table des dés aussi décisifs, blêmit et resta muet. Mais ce devait être la dernière victoire de l'Arbitre des élégances sur son rival, car au même instant Poppée s'écriait :

— Seigneur, comment peux-tu permettre qu'une semblable pensée vienne à qui que ce soit, et tout au moins qu'on ose l'exprimer devant toi !

— Punis l'insulteur ! dit Vitellius.

De nouveau, Néron retroussa ses babines, et, tournant vers Pétrone des yeux vitreux :

— C'est ainsi, fit-il, que tu sais reconnaître l'amitié que j'ai toujours eue pour toi ?

— Si je me suis trompé, prouve-moi mon erreur, répondit Pétrone : mais sache que je n'ai dit que ce que me dictait l'amour que j'ai pour toi.

— Punis l'insulteur ! répéta Vitellius.

Tous :

— Oui, punis-le !

On s'éloignait de Pétrone. Même Tullius Sénécion, son vieux compagnon à la cour, et le jeune Nerva qui, jusque-là, lui avait témoigné l'amitié la plus vive, s'éloignèrent. L'Arbitre des élégances resta seul dans la partie gauche de l'atrium. Le sourire aux lèvres et arrangeant d'une main indolente les plis de sa toge, il attendit ce que dirait ou ferait César.

César dit :

— Vous voulez que je le punisse, mais c'est mon compagnon et mon ami. Et, bien qu'il ait blessé mon cœur, je veux qu'il sache que ce cœur n'a pour ses amis que le pardon.

— J'ai perdu... et je suis perdu, pensa Pétrone.

Cependant César s'était levé : le Conseil était clos.

CHAPITRE VIII

Pétrone rentra chez lui, tandis que Néron et Tigellin se rendaient à l'atrium de Poppée, où les attendaient les gens qu'avait déjà vus le préfet.

Il y avait là deux rabbins du Transtévère, vêtus de longues robes d'apparat et coiffés de la mitre, un jeune scribe qui leur servait de secrétaire, et Chilon. A la vue de César, les prêtres pâlirent d'émoi

et, levant les mains à la hauteur des épaules, se plongèrent le front dans les paumes.

— Vous accusez les chrétiens d'avoir brûlé Rome ? fit César.

— Nous, seigneur, ne les accusons que d'être les ennemis du genre humain, les ennemis de Rome et les tiens, et d'avoir depuis longtemps menacé du feu la Ville et le monde. Le reste te sera expliqué par cet homme dont les lèvres ne se sauront point d'un mensonge, car dans les veines de sa mère coulait le sang du peuple élu.

Néron se tourna vers Chilon.

— Qui es-tu ?

L'ARBITRE DES ÉLÉGANCES ÉTAIT ASSIS DANS LA PARTIE GAUCHE DE L'ATRIUM. (P. 75.)

— Ton fidèle, divin Osiris, et un pauvre stoïcien.

— Je déteste les stoïciens, dit Néron : je déteste Thraséas, je déteste Musonius et Cornutus. Leur langage et leur mépris de l'art me répugnent, ainsi que leur misère volontaire et leur malpropreté.

— Seigneur, je suis stoïcien par nécessité. Couvre seulement mon stoïcisme, ô Rayonnant, couvre-le d'une couronne de roses et mets devant lui une amphore de vin, — et il chantera Anacréon, mon stoïcisme, à faire taire tous les épicuriens.

Néron, qu'avait satisfait le titre de « Rayonnant », eut un sourire :

— Tu me plais !

— Cet homme vaut son pesant d'or ! s'écria Tigellin.

— Ajoute, seigneur, ta générosité à mon propre poids, répliqua Chilon ; sinon le vent emportera la gratification.

— En effet, tu ne pèses pas autant que Vitellius, émit César.

— Eheu ! Archer divin, mon esprit n'est point en plomb.

— Je vois que ta Loi ne te défend pas de m'appeler un dieu.

— Immortel ! ma Loi, c'est toi : les chrétiens blasphèment cette loi et c'est pour cela que je les hais.

— Que sais-tu des chrétiens ?

— Le premier chrétien dont me rapprocha ma mauvaise étoile était un médecin, à Naples, nommé Glaucos. Par lui j'appris peu à peu qu'ils adoraient un certain Chrestos, qui leur avait promis d'exterminer tous les hommes et d'anéantir toutes les villes de la terre, et de les laisser vivre, eux, à condition qu'ils l'aidassent dans l'œuvre d'anéantissement. Chrestos a été crucifié, mais il leur a promis que le jour où Rome serait détruite, il reviendrait sur la terre et leur donnerait le royaume du monde.

— Maintenant le peuple comprendra pourquoi Rome fut brûlée, interrompit Tigellin.

— Bien des gens le comprennent déjà, seigneur, reprit Chilon : car je parcours les jardins et le Champ de Mars, et j'enseigne. Mais, si vous daignez m'écouter jusqu'au bout, vous saurez quelles raisons j'ai de me venger. Glaucos le médecin ne me disait point, au commencement, que leur doctrine leur ordonnât la haine des hommes. Au contraire, il me répétait que Chrestos était une bonne divinité et qu'à la base de sa doctrine était l'amour. Mon cœur sensible ne put résister à de tels enseignements : j'aimai Glaucos et j'eus confiance en lui. Je partageais avec lui chaque croûton de pain, chaque pièce de monnaie. Et sais-tu, seigneur, comment je fus payé de retour ? Entre Naples et Rome, il me donna un coup de couteau, et vendit ma femme, ma Bérénice, si jeune, si belle, à un marchand d'esclaves. Si Sophocle avait connu mon histoire... Mais que dis-je ? Celui qui m'écoute est plus grand que Sophocle.

— Pauvre homme ! dit Poppée.

— Arrivé à Rome, je tentai de pénétrer auprès de leurs anciens, afin d'obtenir justice contre Glaucos. Je croyais qu'on le forcerait à me rendre ma femme. De la sorte, j'ai connu leur archiprêtre ; j'ai connu un certain Paul, qui fut en prison ici et qu'on relaxa ; j'ai connu le fils de Zébédée, et Linus, et Clitus, et maints encore. Je sais où ils habitaient avant l'incendie ; je sais où ils s'assemblent ; je puis désigner un souterrain de la colline Vaticane et un cimetière derrière la Porte Nomentane, où ils célèbrent leurs pratiques infâmes. Là j'ai vu l'apôtre Pierre. J'y ai vu Glaucos égorger des enfants, afin que l'Apôtre arrosât de leur sang la tête des adeptes, et j'ai entendu Lygie, la fille adoptive de Pomponia Græcina, qui n'avait pu apporter du sang d'enfant, se vanter d'avoir du moins ensorcelé la petite Augusta, ta fille, divin Osiris, et la tienne, ô Isis !

— César, tu entends ! dit Poppée.

— Se peut-il ? s'écria Néron.

— J'aurais pardonné mes propres injures, continua Chilon ; mais, entendant cela, je voulus la poignarder. Malheureusement, j'en fus empêché par le noble Vinicius, qui l'aime.

— Vinicius ? Mais elle s'est enfuie plutôt que de...

— Elle s'est enfuie, mais il s'est mis à sa recherche, ne pouvant vivre sans elle. Pour un salaire misérable, je l'ai aidé dans ses recherches. Je l'ai servi fidèlement ; en récompense, il m'a fait fouetter, sur le désir de Glaucos le médecin, bien que je sois vieux et que je fusse malade et affamé. Et j'ai juré par l'Hadès que je ne l'oublierais pas. Seigneur, venge sur eux tout le tort qu'ils m'ont fait et je te livrerai Pierre l'Apôtre, et Linus, et Clitus, et Glaucos, et Crispus, leurs anciens, et Lygie, et Ursus. Je vous en indiquerai par centaines, par milliers, je vous indiquerai leurs maisons de prières, leurs cimetières... Vos prisons seront insuffisantes à les contenir... Jusqu'ici, au cours de mes malheurs, j'ai cherché ma consolation dans la seule philosophie. Faites

IL Y AVAIT LA DEUX RABBINS DU TRANSTÉVÉRA. (P. 78.)

que je la trouve dans les faveurs qui vont descendre sur moi... Je suis vieux, je n'ai point encore connu la vie ; faites que je puisse me reposer !

Seigneur, implora Poppée, venge notre enfant !

— Hâtez-vous ! s'écria Chilon. Hâtez-vous ! Sinon Vinicius aura le temps de la cacher. Je vous désignerai la maison où ils se sont installés après l'incendie.

Tigellin jeta un regard à Néron.

— Ne serait-il pas bon, divinité, qu'on en finît, dans le même temps, avec l'oncle et le neveu ?

Néron réfléchit.

— Non ; pas maintenant. Jamais on ne voudrait croire que c'est Pétrone, Vinicius ou Pompania Græcina qui ont incendié Rome. Leurs maisons étaient trop belles... Aujourd'hui il faut d'autres victimes. Leur tour viendra.

— Seigneur, donne-moi des soldats pour ma sauvegarde, supplia Chilon.

— Tigellin s'en occupera.

— Tu logeras chez moi, en attendant, dit le préfet.

Le visage de Chilon rayonnait de joie.

— Je vous les livrerai tous ! Seulement, hâtez-vous ! cria-t-il d'une voix enrouée. Hâtez-vous !

CHAPITRE IX

En quittant César, Pétrone se fit porter à sa maison des Carines, laquelle, grâce au jardin qui entourait les murs de trois côtés, et au petit Forum Cécilien qui se trouvait devant, avait échappé à l'incendie.

Il examina sa propre situation. Perspicace, Pétrone comprenait que le péril n'était pas immédiat. Néron n'avait pas laissé échapper l'occasion de formuler quelques belles et hautes sentences sur l'amitié et sur le pardon, — de sorte qu'il avait pour l'instant les mains liées. Il lui faudrait chercher des prétextes et, avant qu'il en inventât, du temps passerait.

Dès lors, Pétrone ne pensa plus qu'à Vinicius, qu'il résolut de sauver. Vinicius, dont l'insula avait flambé, demeurait chez son oncle et se trouvait par bonheur à la maison.

— Tu as été chez Lygie aujourd'hui ? lui demanda dès l'abord Pétrone.

— Je viens de la quitter.

— Ecoute ce que je vais te dire et mets-toi immédiatement en campagne. Aujourd'hui chez César on a décidé d'imputer aux

chrétiens l'incendie de Rome. Il y aura des persécutions et des tortures. La poursuite peut commencer à tout instant. Prends Lygie et fuyez sur, l'heure de l'autre côté des Alpes, ou en Afrique. Et hâte-toi, car le Palatin est plus près du Transtévère que ma maison.

Vinicius était trop homme de guerre pour perdre son temps en questions superflues. Il avait écouté, les sourcils froncés, mais sans épouvante. Dans cette nature, la première sensation était le désir de la lutte.

— J'y vais, dit-il.

— Un mot encore : emporte une bourse pleine d'or, prends des armes et une poignée de tes chrétiens. En cas de besoin, reprends-la de vive force !

Vinicius était déjà sur le seuil de l'atrium.

— Envoie-moi des nouvelles par un esclave, cria encore Pétrone.

Resté seul, il se mit à aller et venir dans l'atrium, le long des colonnes, réfléchissant à ce qui adviendrait.

Mais, pendant le repas, dans la salle entra l'esclave préposé à l'atrium.

— Maître, fit-il d'une voix où vibrait l'inquiétude, devant la porte il y a un centurion avec une compagnie de soldats, et il veut te parler, par ordre de César.

Les chants se turent ainsi que le son des harpes. L'inquiétude s'empara des assistants. Seul Pétrone ne montra pas la moindre émotion et dit, comme un homme ennuyé par de continuelles invitations :

— On pourrait bien me laisser dîner en paix. Enfin qu'il entre !

L'esclave disparut derrière le rideau : un instant après l'on entendit un pas lourd et cadencé, et dans la salle entra le centurion Aper, que connaissait Pétrone, de fer armé et casqué de fer.

— Noble seigneur, annonça-t-il, voici une missive de César.

Pétrone tendit nonchalamment sa main blanche, prit les tablettes et, y ayant jeté un coup d'œil, les remit, très calme, à Eunice.

— César t'écrit, seigneur : « Viens si tu en as envie, » dit Eunice. Iras-tu ?

— Je suis d'excellente humeur, et je me sens en état d'écouter même ses vers, répliqua Pétrone. Donc j'irai, d'autant plus que Vinicius ne peut le faire.

Ayant fini de dîner, il s'abandonna aux mains des coiffeurs et des plieuses de toges, et une heure après, beau comme un dieu, il se faisait porter au Palatin.

Les amis d'hier, bien qu'étonnés de le voir invité, se tinrent à l'écart, mais lui s'avança parmi eux, superbe et nonchalant, avec autant d'assurance que s'il eût été le dispensateur de la fortune. Quelques-uns furent inquiets, pour lui avoir trop tôt témoigné de la froideur.

Pourtant César, feignant de ne pas le voir et de causer avec animation, ne répondit pas à son salut.

A la fin de la soirée, au moment où Pétrone prenait congé, Néron lui demanda soudain, avec une joie mauvaise dans les yeux :

— Et Vinicius, pourquoi donc n'est-il pas venu ?

— Ton invitation, divin, ne l'a point trouvé à la maison, dit-il.

— Informe Vinicius que je serai content de le voir, répliqua Néron; et recommande-lui, en mon nom, de ne point manquer les jeux, auxquels prendront part tous les chrétiens.

Pétrone fut inquiet de ces paroles, qui, pour lui, concernaient directement Lygie. Il monta dans sa litière, ordonnant qu'on allât à toute allure. Dans le lointain résonnaient des cris que Pétrone ne comprit pas tout d'abord. Peu à peu ces gris grandirent, et éclatèrent en une sauvage clameur :

« Aux lions les chrétiens ! »

Du fond des rues incendiées accouraient de nouvelles bandes. De bouche en bouche se propagea la nouvelle que les poursuites avaient commencé avant midi, que l'on avait déjà capturé quantité de ces incendiaires. Et dans toute la Ville, les clameurs grondaient et roulaient, — et sur les collines, et dans les jardins, — de plus en plus acharnées.

« Aux lions, les chrétiens ! »

— Le noble Vinicius est-il de retour ? demanda Pétrone en rentrant chez lui.

— Il y a un instant qu'il est revenu, répondit l'esclave.

— Ainsi, il ne l'a pas délivrée, se dit Pétrone.

Jetant sa toge, il courut à l'atrium. Vinicius était assis sur un trépied, la tête dans ses mains et les coudes aux genoux. Au son de pas sur les dalles, il leva un visage où seuls les yeux vivaient.

— Tu es arrivé trop tard ? questionna Pétrone.

— Oui, on l'a emmenée avant midi.

Il y eut un silence.

— Tu l'as vue ?

— Oui.

— Où est-elle ?

— Dans la personne Mamertine.

Pétrone frissonna, et lança à Vinicius

un regard inquisiteur. L'autre comprit.

— Non ! dit-il. On ne l'a pas enfermée dans le tullianum[1] ni même dans la prison proprement dite. Pour une forte somme, le gardien lui a cédé sa chambre. Ursus s'est couché en travers de la porte et veille sur elle.

— Pourquoi Ursus ne l'a-t-il pas défendue ?

— On avait envoyé cinquante prétoriens. Du reste Linus ne le lui a point permis.

— Et Linus ?

— Linus agonise. On ne l'a pas emmené avec les autres.

— Que comptes-tu faire ?

— La sauver ou mourir avec elle. Moi aussi, je suis chrétien.

Vinicius semblait parler avec calme, mais dans sa voix vibrait une douleur si déchirante que le cœur de Pétrone se serra.

— Je te comprends, dit-il ; mais comment prétends-tu la sauver ?

— J'ai grassement payé les gardiens, d'abord pour la préserver de leurs outrages, ensuite pour qu'ils ne s'opposent pas à sa fuite.

— A quand la fuite ?

— Ils m'ont répondu qu'ils ne pouvaient me rendre Lygie immédiatement, ayant peur de la responsabilité. Mais quand les prisons regorgeront de monde, et que l'on aura perdu le compte des prisonniers, ils me la livreront. C'est un moyen extrême. Mais déjà tu nous auras sauvés tous deux. Tu es l'ami de César. Lui-même me l'a donnée. Va et sauve-moi !

Sans répondre, Pétrone appela un esclave et se fit apporter deux manteaux sombres et deux glaives.

Un instant après, ils étaient dans la rue.

— Maintenant, écoute, dit Pétrone. Je suis en disgrâce. Ma vie elle-même ne tient qu'à un fil. Je ne puis donc rien auprès de César. Pis que cela : je suis persuadé qu'il agirait à l'encontre de mes prières. Autrement t'aurais-je conseillé de fuir avec Lygie ou de la délivrer de force ? Tu comprends que, si tu avais réussi à fuir, la colère de César se serait tournée contre moi. Aujourd'hui il ferait plutôt quelque chose pour toi que pour moi. Mais n'y compte pas, c'est inutile ! Fais-la sortir de la prison, et fuyez ! Si cela ne réussit pas, il sera encore temps d'essayer d'autres moyens.

DANS LA SALLE ENTRA LE CENTURION ALFE (P. 84.)

Le Forum n'était pas très éloigné des Carines ; ils étaient arrivés. La nuit commençait déjà à pâlir et l'enceinte du château se précisait, sortant de l'ombre. Soudain, Pétrone s'arrêtant :

— Les prétoriens !... Trop tard !

La prison Mamertine était entourée

1. Partie souterraine de la prison, n'ayant qu'une seule ouverture, dans le haut. C'est là que mourut de faim Jugurtha (N. de l'A.).

d'un double cordon de troupes. Les premières lueurs du jour argentaient les casques et le fer des lances.

— Avançons, dit Vinicius.

Ils arrivèrent devant les rangs. Pétrone, dont la mémoire était excellente et qui connaissait non seulement les officiers mais presque tous les soldats de la garde prétorienne, fit signe à un chef de cohorte :

— Qu'est-ce donc, Niger ? On vous fait monter la garde autour de la prison ?

— En effet, noble Pétrone. Le préfet avait peur que l'on tentât de délivrer les incendiaires.

— Avez-vous l'ordre de ne laisser entrer personne ? questionna Vinicius.

— Non, seigneur. Leurs amis viendront les voir, et de la sorte nous prendrons encore des chrétiens au piège.

— Alors, laisse-moi entrer, dit Vinicius.

Au même instant, du sein des épaisses murailles et dans les souterrains s'élevèrent des voix qui chantaient. D'abord sourd, le chant s'affirmait peu à peu. Des voix d'hommes, de femmes et d'enfants faisaient chœur à l'unisson. Dans le calme de l'aube naissante, toute la prison s'était mise à chanter, comme une harpe. Ce n'étaient point des voix de tristesse et de désespoir : la joie y vibrait et le triomphe... Les soldats se regardèrent, stupides.

L'aurore teintait déjà de rose et d'or le ciel.

CHAPITRE XI

Cependant les jours succédaient aux jours. Les amphithéâtres étaient prêts. On commençait à distribuer les billets d'entrée pour les jeux matutinaux.

Mais, cette fois, en raison de l'abondance inouïe des victimes, les jeux matutinaux devaient durer des jours, des semaines et des mois. Déjà on ne savait plus où enfermer les chrétiens. Dans les prisons trop remplies, la fièvre sévissait. Appréhendant que les maladies ne se répandissent par la Ville, on décida de se hâter.

Toutes ces nouvelles parvenaient à Vinicius, lui enlevant les dernières lueurs d'espoir. Sur ses traits la stupeur s'était pétrifiée ; son visage avait noirci et ressemblait aux masques de cire qui ornent les lararia. Quand on lui adressait la parole, il se prenait la tête machinalement et contemplait son interlocuteur avec des yeux hébétés. Ses nuits, il les passait avec Ursus à la porte de la cellule de Lygie. De retour chez Pétrone, il marchait de long en large dans l'atrium jusqu'au matin. Les esclaves le trouvaient souvent à genoux, les mains tendues, ou bien affalé, le visage contre terre. Il implorait le Christ, car le Christ était son espoir ultime.

Il avait encore assez de lucidité pour comprendre que la prière de Pierre serait plus efficace que la sienne. Pierre lui avait promis Lygie, Pierre l'avait baptisé, Pierre faisait des miracles : que Pierre vînt à son aide et le secourût !

Il se rendit chez le carrier et apprit de cet homme que, dans les vignes de Cornelius Pudens, derrière la porte Salaria, allait se tenir une assemblée de chrétiens. Ils sortirent donc à la nuit tombante, dépassèrent les murs, et, après avoir traversé des ravins où poussaient les ajoncs, ils atteignirent l'enclos de Pudens.

Pierre était agenouillé sous une croix clouée à la muraille. Il priait. Vinicius aperçut de loin ses cheveux blancs et ses mains tendues. Il allait traverser les groupes, se jeter aux pieds de l'Apôtre et crier : « Au secours ! » Mais la solennité de la prière, la défaillance aussi de ses forces firent qu'il ploya les genoux. Et il resta là, à l'entrée, gémissant : « Christ, aie pitié de moi ! »

Tous, autour de lui, couvaient en leur âme le rêve que le Christ allait se manifester, qu'il écraserait le mal, qu'il précipiterait Néron dans l'abîme et régnerait sur l'Univers.

Vinicius se couvrit le visage de ses mains et s'affaissa.

Le silence l'entoura soudain, comme si la terreur avait suspendu les appels dans toutes les gorges.

Pierre se redressa et, tourné vers l'assemblée :

— Mes frères, dit-il, élevez vos cœurs vers le Sauveur et offrez-lui vos larmes.

Il leva la main, comme s'il donnait un ordre. Eux sentirent un sang nouveau dans leurs veines et un frisson dans leurs moelles. Car devant eux était non plus un vieillard décrépit, mais un homme formidable qui arrachait leurs âmes de la poussière et de l'épouvante pour les emporter au loin.

Il reprit :

— Semez dans les larmes, afin de récolter dans la joie. Pourquoi frémir devant la puissance du Mal ?

« Le Seigneur s'avance à l'assaut de cette ville de crime, d'oppression et de superbe,

et vous êtes sa légion ! Et de même qu'il a racheté les péchés du monde par son supplice et par son sang, il veut, Lui, que vous rachetiez par votre supplice et par votre sang ce nid d'iniquité. Et par ma bouche, il vous l'annonce ! »

L'Apôtre étendit les bras, leva les yeux au ciel et demeura immobile. Sa face rayonna. En extase, il regardait. Puis il dit :

— Je vous bénis, mes fils, pour les supplices, pour la mort et pour l'éternité !

Mais ils l'entourèrent, suppliants :

— Nous sommes prêts, Maître ; mais toi, sauve ta tête sacrée, car tu es le Vicaire du Seigneur !

Et ils se cramponnaient à ses vêtements, tandis que lui leur imposait les mains, et les bénissait un à un, comme le père bénit ses enfants pour un lointain voyage.

L'Apôtre fut emmené par Nereus, serviteur de Pudens, qui le conduisit à travers la vigne, par un sentier secret, vers sa demeure. Dans la clarté nocturne, Vinicius les suivait, et, quand ils eurent atteint la hutte de Nereus, il se jeta aux pieds de l'Apôtre.

Le reconnaissant, Pierre l'interrogea :

— Que demandes-tu, mon fils ?

Mais Vinicius, après ce qu'il avait entendu à l'assemblée, n'osait plus rien demander. Il embrassa les pieds de l'Apôtre, y appuya le front en sanglotant et implora la pitié par son silence.

— Je sais. On a emmené la vierge que tu chéris. Prie pour elle.

— Seigneur, gémit Vinicius serrant plus fort les pieds de l'Apôtre, seigneur, je ne suis qu'un chétif vermisseau. Mais toi, tu as connu le Christ : implore-le, toi, pour elle.

Pierre s'émut de cette souffrance.

A la lueur des éclairs qui traversaient le ciel de temps à autre, Vinicius contemplait les lèvres de Pierre, attentif à la sentence de vie ou de mort. Dans le silence, des cailles carcaillaient leurs appels par la vigne et l'on entendait gronder le bruit sourd des moulins de la voie Salaria.

— Vinicius, dit l'Apôtre, as-tu la foi ?

— Seigneur, serais-je venu ici !

— Alors, aie foi jusqu'au bout, car la foi déplace les montagnes. Et si même tu voyais cette fillette sous le glaive du bourreau ou dans la gueule du lion, aie foi encore, car le Christ peut la sauver. Aie foi et implore-le, et je vais l'implorer avec toi !

Puis, levant son visage vers le ciel et d'une voix haute :

— Christ de miséricorde, jette un regard sur ce cœur douloureux et console-le ! Christ de miséricorde, toi qui priais ton père de détourner de toi le calice d'amertume, détourne-le des lèvres de ton serviteur ! Amen !

Et Vinicius, les mains vers les étoiles, gémissait :

— Christ ! je suis tien : prends-moi à sa place !

A l'orient, le ciel commençait à pâlir.

VINICIUS ÉTAIT ASSIS SUR UN TRÉPIED, LA TÊTE DANS SES MAINS. (P. 82.)

CHAPITRE XII

Après avoir quitté l'Apôtre, Vinicius retourna à la prison Mamertine.

Là, les prétoriens qui se relayaient le connaissaient tous déjà, et d'ordinaire le laissaient entrer sans nulle difficulté. Mais cette fois les rangs ne s'ouvrirent point devant lui, et un centurion s'approcha :

— Pardonne-moi, noble tribun, aujourd'hui nous avons l'ordre de ne laisser passer personne.

— L'ordre ? répéta Vinicius, devenu pâle.

Le soldat le regarda d'un air de compassion et dit :

— Oui, de César, seigneur. Il y a beaucoup de malades dans la prison, et peut-être craint-on que les visiteurs ne propagent l'épidémie en ville.

—Mais n'as-tu pas dit que l'ordre concernait cette journée seulement !

— On nous relève à midi.

Vinicius se tut et se découvrit, car il lui semblait que le pileolus qu'il avait sur la tête l'étreignait ainsi qu'une gaine de plomb. Mais le soldat se rapprocha et lui dit à voix basse :

— Sois sans crainte, seigneur. Les gardiens et Ursus sont auprès d'elle.

Ce disant, il se pencha et, de son long glaive gaulois, dessina rapidement sur un bloc de pierre la forme d'un poisson.

Vinicius lui lança un regard scrutateur :

— ... Et tu es prétorien ?...

— Jusqu'au jour où je serai là, — et le soldat désignait la prison.

— Moi aussi, j'adore le Christ !

— Que son nom soit béni ! Oui, seigneur, je sais... Je ne puis te laisser entrer ; mais, si tu me donnes une lettre, je l'enverrai à destination par les gardiens.

— Je te remercie, frère.

A son retour, il trouva Pétrone, lequel, fidèle à son habitude de *faire de la nuit le jour*, venait de rentrer, mais avait déjà eu le temps de prendre un bain et de se faire frotter d'huile avant de se coucher.

Vinicius demanda :

— N'a-t-on pas parlé de la date des premiers jeux matutinaux ?

— Ce sera dans dix jours. Mais on puisera d'abord dans les autres prisons. Tout n'est point désespéré. Avec Barbe-d'Airain, un mot dit à propos peut sauver ou perdre quelqu'un. Dans tous les cas, nous gagnerons du temps.

Ils se séparèrent ; mais Vinicius passa dans la bibliothèque et écrivit à Lygie.

Il porta lui-même sa lettre au centurion chrétien. Celui-ci entra dans la prison. Bientôt il reparaissait devant Vinicius.

— Lygie, lui dit-il, te salue. Quant à sa réponse, je te l'apporterai aujourd'hui même.

Vinicius ne voulait pas rentrer au logis. Il s'assit sur une borne pour attendre la lettre. Le soleil était déjà monté très haut dans le ciel, et par le Clivus Argentarius, le Forum s'emplissait.

Une rumeur s'éleva soudain près de l'endroit où était assis le tribun. La rue était grouillante ; deux coureurs à tunique jaune écartaient en criant la foule avec leurs joncs, pour faire place à une splendide litière que portaient quatre gigantesques esclaves égyptiens.

Dans la litière était un homme habillé de blanc, dont on ne pouvait discerner la figure, car il avait les yeux sur un rouleau de papyrus et semblait lire quelque chose avec attention.

— Place pour le noble augustan ! criaient les coureurs.

Mais la rue était tellement obstruée, que la litière fut forcée de s'arrêter un moment. Alors l'augustan laissa choir avec impatience son rouleau et pencha la tête :

— Chassez-moi ces vauriens ! Et plus vite.

Soudain, il aperçut Vinicius et leva promptement le rouleau à la hauteur de ses yeux.

Vinicius passa la main sur son front, pensant rêver encore.

Dans la litière se prélassait Chilon.

Les coureurs avaient déblayé le chemin, et les Egyptiens allaient reprendre leur course, quand le jeune tribun, qui en un clin d'œil venait de saisir une foule de choses hier encore incompréhensibles pour lui, s'approcha de la litière.

— Salut à toi, Chilon ! dit-il.

— Jeune homme, répliqua le Grec avec dignité et orgueil en s'efforçant de donner à son visage une expression de calme qui n'était point en son âme, jeune homme, je te salue, mais ne me retiens pas, car j'ai hâte d'aller chez mon ami, le noble Tigellin.

Vinicius s'appuya au rebord de la litière, se pencha vers Chilon, et le regardant droit dans les yeux, prononça d'une voix tremblante :

— Tu as vendu Lygie.

— Colosse de Memnon ! protesta l'autre avec terreur...

Mais dans les yeux de Vinicius il n'y avait point de menace, et la peur du vieux Grec disparut immédiatement. Il songea

LES PRÉTORIENS... TROP TARD ! LA PRISON MAMERTINE ÉTAIT ENTOURÉE DE TROUPES. (P. 53.)

qu'il était sous la protection de Tigellin et de César lui-même, c'est-à-dire de deux puissances devant quoi tout tremblait, qu'il était entouré d'esclaves athlétiques, et que Vinicius était là, sans armes, le visage émacié et le corps courbé par l'angoisse.

A cette pensée, il recouvra son insolence. Il fixa sur Vinicius ses yeux cerclés de sang et chuchota en réponse :

— Mais toi, quand je mourais de faim, tu m'as fait fouetter.

Un instant, ils furent silencieux ; puis la voix étouffée de Vinicius proféra :

— J'ai été injuste, Chilon...

Le Grec leva la tête et faisant claquer ses doigts en signe de dénigrement, répliqua très haut, afin que tout le monde entendît :

— Ami, si tu as quelque chose à me demander, viens à ma maison de l'Esquilin dans la matinée ; car c'est alors qu'après mon bain je reçois mes clients.

Il fit un signe, et les Egyptiens enlevèrent la litière, tandis que les coureurs criaient en faisant tournoyer leurs joncs :

— Place pour la litière du noble Chilon Chilonidès ! Place ! Place !

CHAPITRE XIV

Le jour où devaient commencer les jeux matutinaux, des multitudes de badauds attendaient dès l'aurore l'ouverture des portes, écoutant avec une joie profonde le rugissement des lions, le râle enroué des panthères et le hurlement des chiens. Les bêtes n'avaient point mangé depuis deux jours ; l'on faisait passer devant leurs cages des quartiers de viande saignante afin de surexciter en elles la fureur et la faim. Par moments, les cris des fauves éclataient en une tempête si effroyable, que les gens qui se tenaient devant le cirque ne s'entendaient plus parler.

Dès le lever du jour s'élevèrent dans l'enceinte même du cirque des hymnes sonores et calmes ; on écoutait avec stupéfaction, en répétant : « Les chrétiens ! les chrétiens ! » En effet, ils avaient été transférés à l'amphithéâtre en grandes masses, pendant la nuit. Au matin, des détachements de gladiateurs, conduits par leurs maîtres, les lanistes, commencèrent d'affluer à l'amphithéâtre. Ne voulant point se fatiguer avant l'heure, ils marchaient sans armes, souvent même complètement nus, couronnés de fleurs, et des rameaux verts à la main, jeunes, beaux dans la matinale lumière, pleins de vie. Leurs corps, resplendissants d'huile, formidables, et tels que des blocs de granit, ravissaient d'aise le peuple, grand admirateur des formes. Leurs noms étaient connus de la populace : « Salut, Furnius ! criait-on, salut, Léo ! salut, Maxime ! salut, Diomède ! » Puis ils disparaissaient derrière les portes d'où plus d'un ne devait pas ressortir.

A chaque instant, des aspects nouveaux sollicitaient l'attention de la foule. Derrière les gladiateurs s'avançaient les mastigophores, dont la mission était de fouetter et d'exciter les adversaires. Ensuite passèrent des mulets traînant vers le spoliaire des files de chariots où s'échafaudaient des cercueils. Le peuple se réjouissait à cette vue, concluant du nombre des cercueils à l'énormité du spectacle. Puis, venaient, costumés tous de façon à représenter Charon ou Mercure, les hommes qui achevaient les blessés ; et enfin les prétoriens, que chaque empereur avait toujours à sa disposition dans l'amphithéâtre. On ouvrit les vomitoires, et le peuple s'engouffra. Mais la multitude était si grande, que, durant des heures, elle coula, intarissable. Les rugissements des bêtes, qui flairaient les exhalaisons humaines, s'étaient accrus encore à l'ouverture des portes : le peuple, en prenant place à l'intérieur du cirque, grondait comme les flots dans la tourmente.

Enfin arriva le préfet de Rome avec ses vigiles, puis les litières des sénateurs, des consuls, des préteurs, des édiles, des fonctionnaires du palais, des chefs de la garde prétorienne, des patriciens et des femmes élégantes.

Pour commencer le spectacle, on n'attendait plus que César. Et Néron, ne voulant pas abuser de la patience du peuple et désireux de gagner ses bonnes grâces en faisant diligence, apparut bientôt en compagnie de Poppée et des augustans, parmi lesquels, dans la même litière, Pétrone et Vinicius.

Les gardiens et toute la valetaille de l'amphithéâtre étaient aux gages de Vinicius, et il avait été convenu que les bestiaires cacheraient Lygie dans un recoin obscur des cunicules jusqu'à la nuit close, et la livreraient ensuite à un fermier du tribun, qui partirait immédiatement avec elle pour les monts Albains. Pétrone, à qui on avait confié le secret, conseilla à Vinicius

de se rendre ouvertement à l'amphithéâtre avec lui, de s'échapper ensuite, à la faveur de la cohue : il descendrait en hâte dans les caveaux où, pour éviter une erreur possible, il désignerait lui-même Lygie aux gardiens.

Les gardiens le firent passer par une petite porte de service et l'un d'eux, nommé Syrus, le conduisit immédiatement auprés des chrétiens.

Ils entrèrent dans une immense salle basse, très obscure, car la lumière n'y avait accès qu'à travers les ouvertures grillées qui donnaient sur l'arène. D'abord, Vinicius ne put rien discerner ; il n'entendit que le murmure confus des voix dans la salle même, et les clameurs du peuple qui venaient de l'amphithéâtre. Après un moment, ses yeux, habitués à l'obscurité, virent des groupes d'êtres bizarres, semblables à des loups ou à des ours... C'étaient les chrétiens, que l'on avait cousus dans des peaux de bêtes. Les uns étaient debout, les autres priaient à genoux.

Vinicius marchait à côté de Syrus, regardait les visages, cherchait, questionnait ; parfois il butait sur les corps de ceux qui s'étaient évanouis dans l'atmosphère étouffante. Se souvenant qu'à tout instant on pouvait ouvrir les grilles, il se mit à appeler à voix haute Lygie et Ursus, dans l'espoir qu'à défaut d'eux quelqu'un qui les connût lui répondrait.

En effet, un homme, habillé d'une peau d'ours, le tira par la toge et dit :

— Seigneur, ils sont restés dans la prison. On m'a fait sortir le dernier, et je l'ai vue malade sur sa couche.

— Qui es-tu ? demanda Vinicius.

— Le carrier, dans la hutte de qui l'apôtre Pierre t'a baptisé, seigneur. On m'a emprisonné il y a trois jours, et je mourrai aujourd'hui.

Vinicius sortit du cunicule et se rendit à l'amphithéâtre, où il prit place à côté de Pétrone, parmi les augustans.

— Elle est là ? demanda Pétrone.

— Non. Elle est restée dans la prison.

— Ecoute ce qui m'est encore venu à l'idée ; mais, en écoutant, regarde, par exemple, du côté de Nigidia, pour que l'on croie que nous parlons de sa coiffure... Tigellin et Chilon nous observent... Fais mettre Lygie dans un cercueil, la nuit, et qu'on l'enlève de la prison comme si elle était morte. Tu te doutes du reste.

— Oui, répondit Vinicius.

Le spectacle s'ouvrait d'ordinaire par des chasses au fauve, où excellaient divers barbares du Nord et du Midi. Mais cette fois on commença par les andabates, des gladiateurs coiffés de casques sans ouvertures pour les yeux, et qui allaient se battre à l'aveuglette.

Une douzaine de ces andabates parurent en même temps sur l'arène et se mirent à frapper de leurs glaives dans le vide, tandis que les mastigophores les poussaient les uns vers les autres au moyen de fourches démesurées. Le public élégant contemplait avec calme ce spectacle essentiellement méprisable. Quelques hommes s'étaient déjà couplés, et la lutte commençait à devenir sanglante. Les plus acharnés parmi les adversaires jetaient leurs boucliers, et, soudant dans une étreinte leurs mains gauches, combattaient à mort de leurs mains droites. Ceux qui tombaient levaient les doigts pour implorer la pitié ; mais, au commencement du spectacle, le peuple exigeait d'ordinaire la mort des blessés, surtout quand il s'agissait des andabates, qui, ayant le visage entièrement couvert, restaient pour les spectateurs des inconnus.

Maintenant, c'était un combat plus grave qui excitait l'intérêt des gens élégants, et non plus seulement de la plèbe, — combat au cours duquel les jeunes patriciens faisaient souvent des paris énormes et perdaient jusqu'à leur dernier sesterce.

Quand s'éleva la voix stridente des trompes, un silence lourd d'angoisse pesa sur l'amphithéâtre. Des milliers d'yeux fixèrent l'huis énorme ; un homme s'en approcha, costumé en Charon, et dans le silence universel, le heurta par trois fois d'un marteau, comme pour convoquer à la mort les hommes cachés derrière. Puis les deux vantaux s'ouvrirent lentement, découvrant une gueule sombre, d'où bientôt les gladiateurs s'essaimèrent sur l'arène lumineuse.

Les combattants tendirent la main droite et, levant la tête et les yeux vers César, psalmodièrent d'une voix traînante :

Ave, Cæsar imperator,
Morituri te salutant !

Puis ils se dispersèrent en un clin d'œil et se placèrent séparément sur le pourtour de l'arène. Ils devaient s'attaquer par détachements entiers. A ces combats, le peuple prenait part de l'âme, du cœur et des yeux ; il hurlait, rugissait, sifflait, battait des mains, riait, excitait les combattants, et délirait de joie. Sur l'arène, les gladiateurs,

en deux groupes, luttaient avec un acharnement de fauves : les thorax se heurtaient aux thorax, les corps s'enchevêtraient en de mortelles étreintes, les membres formidables craquaient dans leurs jointures, les glaives se noyaient dans les poitrines et les ventres, les lèvres blêmies éjaculaient des torrents de sang. Quelques novices furent saisis, vers la fin, d'une épouvante si intense, que, s'arrachant du chaos, ils galopèrent en déroute ; mais les mastigophores, de leurs fouets aux queues de plomb, les rechassèrent incontinent au fort de la mêlée. Le sable se tavelait. A tout instant, des corps nus et bardés d'airain venaient grossir les rangées, étendues comme des gerbes.

Enfin, les vaincus furent presque tous couchés morts ; seuls, quelques blessés s'agenouillèrent en chancelant au milieu de l'arène et tendirent vers les spectateurs des mains qui demandaient grâce. Aux vainqueurs on distribua des prix, des couronnes, des rameaux d'olivier. Puis, il y eut un moment de répit qui, par ordre du tout-puissant César, se changea en un festin. On alluma les brûle-parfums. Les vaporisateurs firent pleuvoir sur la foule une fine brouée de safran et de violette. On offrait des rafraîchissements, des viandes grillées, des gâteaux doux, des olives et des fruits. Le peuple dévorait, bavardait, et acclamait César afin de l'incliner à une générosité plus grande encore.

La première partie du spectacle était terminée. On quittait les places pour aller dans les couloirs se dégourdir les jambes et causer. Les augustans se divertissaient de Chilon et raillaient son tempérament hellène et sa poltronnerie personnelle, qui ne supportaient point de pareils spectacles.

Le son des trompes annonça la fin de l'entre-temps. Sur l'arène parurent des valets qui, çà et là, émiettèrent de leurs râteaux de petits tas de sable encore agglutinés par le sang.

C'était maintenant le tour des chrétiens.

Le préfet fit un signe, et le même vieillard habillé en Charon apparut sur l'arène, la traversa lentement, et dans un silence sourd, heurta la porte, par trois fois, de son marteau.

Dans l'amphithéâtre une rumeur s'éleva :

— Les chrétiens ! Les chrétiens !...

Les grilles de fer grincèrent ; dans les couloirs obscurs gronda le cri habituel des mastigophores : « Sur le sable ! » et, en un clin d'œil, l'arène se peupla comme d'un troupeau de sylvains.

Tous couraient avec une rapidité fiévreuse et, arrivés au centre, s'agenouillaient les uns auprès des autres, levant les mains.

Le peuple, jugeant qu'ils imploraient sa pitié, fut pris de fureur à la vue d'une telle poltronnerie : on se mit à trépigner, à siffler, à jeter dans l'arène des récipients vides, des os rongés, et à vociférer : « Les bêtes ! Lâchez les bêtes !... »

Mais, soudain, une chose inattendue se passa. Du centre de la bande hirsute des voix montèrent, qui chantaient ; et l'hymne résonna, que pour la première fois entendait un cirque romain :

« *Christus regnat !...* »

Le peuple resta stupide. Les condamnés chantaient, les yeux levés vers le velarium. Leurs visages étaient pâles, mais semblaient inspirés. Tous comprirent que ces hommes ne demandaient point grâce et qu'ils ne voyaient ni le cirque, ni le peuple, ni le Sénat, ni César.

Mais on ouvrit une nouvelle grille ; et dans l'arène se ruèrent, en un élan sauvage, des troupeaux entiers de chiens : de gigantesques molosses fauves du Péloponèse, des chiens zébrés des Pyrénées, et des griffons d'Hibernie, semblables à des loups, tous affamés à dessein, les flancs creux et les yeux sanglants. Les hurlements et les grognements emplirent tout l'amphithéâtre : les chrétiens, ayant fini leur hymne, restaient à genoux, immobiles et comme pétrifiés, gémissant à l'unisson : « *Pro Christo ! Pro Christo !* »

Flairant des hommes sous les peaux de bêtes et étonnés de leur immobilité, les chiens n'osèrent point fondre immédiatement sur eux. Les uns cherchèrent à escalader les cloisons des loges, d'autres galopèrent autour de l'arène, en clabaudant comme s'ils poursuivaient quelque invisible gibier. Le peuple se fâcha. Des milliers de voix vociférèrent : certains spectateurs imitaient le rugissement des fauves ; d'autres aboyaient comme des chiens ; d'autres enfin excitaient les bêtes dans toutes les langues. L'amphithéâtre fut secoué de clameurs. Les chiens irrités bondissaient vers les hommes à genoux, puis reculaient encore, en faisant claquer leurs mâchoires. Enfin un molosse enfonça ses crocs dans l'épaule d'une femme agenouillée devant les autres, et l'écrasa de sa masse.

Alors, des dizaines de chiens se ruèrent dans le tas, comme à travers une brèche.

VINICIUS EMBRASSA LES PIEDS DE L'APÔTRE. (P. 85.)

La foule cessa de rugir, pour regarder plus attentivement : parmi les hurlements et les râles s'élevaient encore des voix plaintives d'hommes et de femmes : *Pro Christo ! Pro Christo !* Le sang coulait à torrents des corps dépecés. Les chiens s'arrachaient des membres ensanglantés. L'odeur du sang et des intestins lacérés avait étouffé les parfums d'Arabie et emplissait tout le cirque.

Enfin, on ne vit plus que çà et là des gens à genoux. Et bientôt ceux-ci même furent noyés dans un grouillement de grappes hurlantes.

A ce moment on poussa dans l'arène de nouvelles fournées de victimes, affublées de peaux de bêtes. Comme les précédentes, elles s'agenouillèrent immédiatement. Mais les chiens, à bout de forces, refusaient de les déchirer. Quelques bêtes seulement se jetèrent sur les plus rapprochés d'entre les chrétiens ; les autres se couchèrent, levèrent des gueules d'où s'égouttait le sang et se mirent à haleter lourdement, avec des soubresauts de côtes pantelantes.

Alors le peuple, inquiet au fond de l'âme, mais ivre de carnage et emporté par la démence, poussa des cris stridents :

— Les lions ! les lions ! lâchez les lions !..

Les lions étaient réservés pour le lendemain ; mais, dans les amphithéâtres, le peuple imposait sa volonté à tout le monde, même à César !

Néron fit signe que l'on ouvrît le cunicule, ce que voyant la foule s'apaisa immédiatement. On entendit le grincement des grilles, derrière lesquelles se trouvaient les lions. A leur vue les chiens se massèrent à l'opposite, avec des glapissements étouffés ; eux surgirent un à un sur l'arène, fauves et énormes, avec de grandes têtes embroussaillées. César lui-même tourna vers eux son visage ennuyé, et approcha l'émeraude de son œil, afin de les mieux voir. Les augustans saluèrent les lions d'applaudissements ; la multitude les comptait sur les doigts, épiant d'un œil avide l'impression qu'ils produisaient sur les chrétiens agenouillés au centre, et qui de nouveau répétaient leur : *Pro Christo ! pro Christo !* — vide de sens pour beaucoup, et obsédant pour tous.

Les lions, bien qu'affamés, ne se hâtaient point vers les victimes. Les rougeâtres reflets qui inondaient le sable leur troublaient la vue, et ils clignaient des paupières, éblouis. Quelques-uns étendaient paresseusement leurs membres jaunâtres, d'autres ouvraient la gueule et bâillaient, comme pour montrer leurs crocs. Mais peu à peu l'odeur du sang et des corps dépecés qui s'amoncelaient sur l'arène agit sur eux. Bientôt leurs mouvements devinrent nerveux, leurs crinières se hérissèrent, leurs naseaux renâclèrent bruyamment. Un lion

bondit soudain vers le cadavre d'une femme au visage déchiqueté et, lui mettant sur le corps ses pattes de devant, se mit, de sa langue râpeuse, à lécher les caillots durcis. Un autre s'approcha d'un chrétien qui tenait dans ses bras un enfant cousu dans une peau de daim.

L'enfant, secoué de sanglots et de cris, se cramponnait convulsivement à son père qui, voulant lui conserver la vie, ne fût-ce qu'un instant, s'efforçait de l'arracher de son cou, afin de le tendre à ceux qui se trouvaient derrière. Mais les cris et les efforts irritèrent le lion ; il émit un rugissement rauque et bref, écrasa l'enfant d'un coup de patte et saisit dans sa gueule le crâne du père qu'il broya.

Alors, tous les fauves fondirent sur le tas des chrétiens. Quelques femmes ne purent retenir des cris d'épouvante, qu'étouffèrent les applaudissements du peuple, bientôt taris à leur tour par le désir de tout voir. Et l'on vit des choses effroyables, — des têtes sombrant complètement dans des gueules béantes, des poitrines ouvertes en travers d'un seul coup de croc, des cœurs et des poumons évulsés ; et l'on entendit les os qui craquaient avec fracas sous les mâchoires. Des lions, saisissant leurs victimes par les côtes ou le dos, se ruaient en bonds affolés par l'arène, comme s'ils eussent cherché, pour les dévorer, un endroit obscur ; d'autres se battaient, cabrés, et s'étreignaient ainsi que des lutteurs, emplissaient l'amphithéâtre de tonnerre. Les gens se levaient de leurs places, quelques-uns quittaient leurs sièges, dévalaient vers les rangs inférieurs, pour mieux voir, et s'y écrasaient à mort. Il semblait que finalement la foule forcenée fondrait sur l'arène et se mettrait à déchirer avec les lions.

Par instants, on entendait des cris inhumains ; par instants, des acclamations ; par instants, des rugissements, des grondements, et des claquements de crocs, et les hurlements des chiens. Et, par instants, on n'entendait que gémir...

César, son émeraude à la hauteur de l'œil, regardait avec attention. Le visage de Pétrone exprimait le dégoût et le mépris. Chilon évanoui avait déjà été emporté.

Mais le cunicule vomissait sur la lice des victimes toujours nouvelles.

Debout au dernier rang de l'amphithéâtre, l'apôtre Pierre les contemplait. Personne ne le regardait, car toutes les têtes étaient tournées vers l'arène. Il se leva. Et de même que, jadis, il avait, dans la vigne de Cornelius, béni pour la mort et pour l'éternité ceux que l'on allait emprisonner, — ainsi maintenant Pierre bénissait de la croix les victimes agonisantes sous la dent des fauves, — il bénissait leur sang et leur supplice, — il bénissait les cadavres changés en blocs informes, et les âmes qui s'envolaient loin du sable sanglant. Et les martyrs levaient vers lui leurs yeux ; alors leurs visages s'irradiaient ; ils souriaient en voyant au-dessus de leurs têtes, là-haut, le signe de la croix.

Mais soudain, César, par acharnement, ou bien par désir de surpasser tout ce qui s'était vu à Rome jusqu'alors, chuchota quelques mots au préfet ; celui-ci quitta l'estrade et se rendit en hâte aux cunicules.

Et la foule elle-même fut stupéfaite quand elle vit les grilles s'ouvrir à nouveau. Alors furent lancées les bêtes les plus diverses : des tigres de l'Euphrate, des panthères de Numidie, des ours, des loups, des hyènes et des chacals. L'arène entière fut inondée d'un flot mouvant de pelages tachetés ou rayés, — jaunâtres, brunâtres ou fauves. Il se fit un chaos où l'œil ne distinguait plus qu'un effroyable et grouillant tourbillon d'échines bestiales. Le spectacle perdit toute apparence de réalité. C'en était trop ! Parmi les rugissements, les hurlements, les grognements, fusa çà et là, des bancs des spectateurs, le rire strident et spasmodique des femmes dont les forces enfin étaient épuisées. Des gens eurent peur. Les visages s'enténèbrèrent. Des voix nombreuses crièrent : « Assez ! Assez ! »

Mais il était plus facile de lâcher les bêtes que de les chasser de l'arène. César néanmoins avait trouvé, pour nettoyer la piste, un moyen qni était en même temps une nouvelle distraction pour le peuple. Dans tous les passages, entre les bancs, apparurent, des arcs à la main, des groupes de nègres de Numidie, avec des pendants d'oreilles et des plumes dans les cheveux. Le peuple devina ce qui allait suivre et les salua par des cris de contentement. Les Numides s'approchèrent du pourtour et, appesant des flèches aux cordes tendues, se mirent à percer la sauvage grouillée. C'était en effet un spectacle nouveau. Les corps d'ébène aux formes souples se renversaient en arrière, bandant les arcs sans relâche et décochant une grêle de dards. Le ronflement des cordes et le frissement des traits empennés se mariaient au hurlement des bêtes et aux cris d'admiration des spectateurs. Les loups, les panthères, les ours, et ce qui restait d'hommes encore vivants, tout s'effondrait côte à côte. Çà et là un lion, sentant dans

VINICIUS SE PENCHA VERS CHILON, ET LE REGARDA DROIT DANS LES YEUX. (P. [illegible]).

son flanc la morsure d'un dard, tournait d'un mouvement brusque sa gueule ridée de fureur, afin de saisir et de broyer le bois. D'autres gémissaient de douleur. Les menues bêtes, en une panique effroyable, parcouraient aveuglément l'arène, ou bien se heurtaient la tête contre les barreaux. Cependant les flèches ronflaient sans trève, et bientôt tout ce qui vivait s'affaissa dans les dernières secousses de l'agonie.

Alors, sur la lice se ruèrent des centaines d'esclaves armés de bêches, de pelles, de balais, de brouettes, de corbeilles, pour ramasser, emporter les intestins, et de sacs remplis de sable. Bientôt la piste entière fourmilla de leur activité fiévreuse. En un clin d'œil on eut enlevé les cadavres, nettoyé le sang et les excréments, labouré, ratissé, et couvert l'arène d'une forte couche de sable sec. Cela fait, des amours s'élancèrent qui éparpillèrent des pétales de roses et de lis. On alluma à nouveau les encensoirs et l'on retira le velarium, car le soleil était déjà considérablement descendu.

La foule se regardait avec étonnement, se demandant quel spectacle l'attendait encore ce jour-là.

Un spectacle l'attendait, auquel personne n'était préparé : César, qui depuis un certain temps avait quitté l'estrade, apparut soudain sur l'arène fleurie, vêtu de pourpre et couronné d'or. Douze chanteurs le suivaient, armés de cithares. Lui, un luth d'argent à la main, s'avança d'un pas solennel jusqu'au centre, salua à plusieurs reprises, et leva les yeux au ciel. Un mo-

ment il resta ainsi, comme pour attendre l'inspiration, puis, frappant les cordes, il commença :

De la voix de ta lyre divine, tu as
Couvert les prières, les cris, les soupirs,
Insensible Sminthée! Mais, encore aujourd'hui
L'œil, ainsi qu'une fleur qu'emperla la rosée,
De larmes s'abreuve, ô douleur !
Quand, au son de mon hymne, soudain ressurgit
Du lugubre linceul de ses ruines anciennes
Le jour d'épouvante, le jour d'incendie...
Sminthée ! — où était Sminthée en ce jour ?...

La voix de Néron se brisa, et ses yeux s'humectèrent. Aux cils des vestales brillèrent des larmes ; le peuple qui écoutait, muet, éclata soudain en une interminable tempête d'applaudissements.

Cependant, du dehors, par les vomitoires, ouverts pour l'aération de l'amphithéâtre, parvenait le grincement des tombereaux où l'on déposait les restes sanglants des chrétiens, hommes, femmes et enfants, afin de les transporter vers les épouvantables Fosses Puantes.

CHAPITRE XV

Le spectacle était terminé. La foule quittait l'amphithéâtre, s'écoulant, par les vomitoires, vers la Ville.

Pétrone et Vinicius firent le trajet en silence. La litière s'arrêta devant la villa ; ils descendirent. Immédiatement s'approcha d'eux une sombre silhouette :

— Le noble Vinicius est-il là ?

— Oui, répondit le tribun. Que me veut-on ?

— Je suis Nazaire, le fils de Myriam. Je viens de la prison et je t'apporte des nouvelles de Lygie.

Vinicius s'appuya sur son bras et se mit à le regarder dans les yeux, à la lumière des torches, incapable de proférer une parole. Mais Nazaire devina la question qui mourait sur ses lèvres.

— Elle vit. Ursus m'envoie auprès de toi, seigneur, pour te dire que, dans sa fièvre, elle prie le Seigneur et répète ton nom.

— Gloire au Christ ! répondit Vinicius. Il a le pouvoir de me la rendre.

Et il mena Nazaire dans la bibliothèque, où Pétrone les rejoignit bientôt.

Vinicius prit la parole :

— Dis aux gardiens de la mettre dans un cercueil, comme si elle était morte. Trouve des gens qui l'enlèveront avec toi la nuit... A proximité des Fosses Puantes, il y aura des hommes avec une litière ; vous leur livrerez le cercueil. Tu promettras de ma part aux gardiens tout l'or que chacun d'eux pourra emporter dans son manteau.

Pendant qu'il parlait, son visage avait perdu l'expression de torpeur qui lui était ordinaire ; en lui se réveillait le soldat, et l'espoir lui rendait son énergie ancienne.

Nazaire leva les mains en s'écriant :

— Que le Christ lui rende la santé, car elle sera libre !

— Crois-tu que les gardiens consentiront ? demanda Pétrone.

— Oui, dit Vinicius, — les gardiens consentaient déjà à sa fuite ; ils admettront d'autant plus aisément qu'on l'enlève comme un cadavre.

— Il y a un homme qui, avec un fer chaud, vérifie si les corps que nous emportons sont vraiment des cadavres, expliqua Nazaire. Mais il suffit de quelques sesterces pour qu'il ne touche pas du fer le visage. Pour une pièce d'or il touchera le cercueil, non le corps.

Pétrone réfléchissait :

— Il faut que tout le monde soit persuadé qu'elle est morte, fit-il enfin. Ne possèdes-tu pas quelque part dans les montagnes un fermier en qui tu puisses avoir confiance ?

— Oui ! J'en ai un, répliqua Vinicius. Dans les montagnes, près de Coriola, j'ai un homme sûr qui m'a porté dans ses bras tout enfant, et qui m'est toujours dévoué.

Pétrone lui tendit les tablettes.

— Ecris-lui de venir demain J'enverrai immédiatement un courrier.

Quelques instants plus tard, un esclave à cheval partait pour Coriola...

Le lendemain, Niger, le fermier de Vinicius, se présenta chez son maître. Par précaution, il avait laissé dans une auberge de Suburre, avec les mulets et la litière, les quatre esclaves de confiance choisis parmi les Bretons.

Bientôt entrait Pétrone ; il amenait Nazaire.

— Bonnes nouvelles ! fit-il de loin.

En effet, les nouvelles étaient bonnes. D'abord, Glaucos, le médecin, se portait garant de la vie de Lygie, bien qu'elle eût cette même fièvre des prisons dont mouraient chaque jour des centaines de gens, au tullianum et ailleurs. Quant aux gardiens et à l'homme qui contrôlait la mort avec son fer chaud, on les avait achetés, comme aussi un aide du nom d'Attys.

NÉRON APPARUT BIENTOT, ACCOMPAGNÉ DE POPPÉE ET DES AUGUSTANS. (P. 88)

— Nous avons percé des ouvertures dans le cercueil, disait Nazaire. Le seul danger serait qu'elle poussât un gémissement ou dît un mot, quand nous passerons à côté des prétoriens. Du reste, Glaucos lui donnera un soporatif. Le couvercle du cercueil ne sera pas cloué. Vous le soulèverez facilement et vous emporterez la malade dans votre litière, tandis que nous mettrons dans le cercueil un sac de sable.

La conversation prit fin. Niger se rendit à l'auberge, auprès de ses hommes. Nazaire retourna à la prison avec un sac d'or sous sa tunique.

A la nuit close tomba une forte averse qui s'évapora sur les pierres embrasées par toute une journée de chaleur et emplit de brouillard les rues. Ensuite, il y eut des alternatives de calme et d'ondées brusques.

Vinicius et Pétrone prirent des manteaux gaulois à capuce. L'orage avait fait le vide dans les rues. De temps en temps, un éclair illuminait de clartés crues les murs des maisons fraîchement édifiées ou de celles que l'on était en train de bâtir. A la lueur d'un éclair, ils aperçurent enfin le tertre que surmontait le temple minuscule de Libitine et, au-dessous, un groupe de mulets et de chevaux.

— Niger ! appela tout bas Vinicius.

— Je suis là, seigneur, répondit une voix dans la pluie.

— Tout est-il prêt ?

— Tout est prêt, maître chéri. Mais abritez-vous sous le remblai, car vous allez être trempés. Quel orage! Je pense qu'il y aura de la grêle.

En effet, des grêlons tombèrent. Immédiatement, la température s'abaissa.

Ils attendirent, l'oreille aux aguets.

La grêle avait cessé, mais aussitôt s'était mise à tomber une ondée bruissante. Par instants, le vent s'élevait, apportant des Fosses Puantes l'épouvantable odeur des cadavres en décomposition, que l'on enterrait presque à fleur de terre.

Niger dit soudain :

— Je vois une lueur à travers le brouillard... une autre... une autre encore.. ce sont des torches.

Il se tourna vers les hommes :

— Surveillez vos mules. Attention!

— Ils viennent, dit Pétrone.

Les lumières se précisaient. On put distinguer les flammes des torches qui vacillaient au souffle du vent. Niger se signa et se mit à prier.

Quand le funèbre convoi fut à hauteur du temple, il s'arrêta.

Pétrone, Vinicius et le fermier se serrèrent en silence contre le tertre, inquiets. Mais les porteurs n'avaient fait halte que pour se couvrir le visage et la bouche d'un linge, et se préserver ainsi de la puanteur qui, aux abords du charnier, était abominable ; bientôt ils reprirent les brancards et continuèrent leur chemin. Un seul cercueil s'arrêta en face du petit temple.

Vinicius s'élança, suivi de Pétrone, de Niger et des deux esclaves bretons avec la litière.

Mais, douloureuse, la voix de Nazaire s'éleva dans la nuit :

— Seigneur, on l'a transférée avec Ursus dans la prison Esquiline.... Nous portons un autre corps ! On l'a emmenée avant minuit!

CHAPITRE XVI

Ce jour-là le spectacle devait commencer par un combat entre chrétiens. Dans ce but, on les avait habillés en gladiateurs et armés offensivement et défensivement, comme des escrimeurs de profession. Mais il y eut un mécompte. Les chrétiens abandonnèrent sur le sable les filets, les fourches, les lances et les glaives, et se mirent à s'embrasser, s'encourageant mutuellement à la résignation. César donna un ordre, et de véritables gladiateurs furent lancés sur eux, et massacrèrent en un clin d'œil le troupeau agenouillé.

Cependant on avait ratissé l'arène et l'on y creusait des trous dont la dernière rangée était à quelques pas seulement de l'estrade impériale. Les cunicules s'ouvrirent soudain, et toutes leurs bouches évacuèrent sur l'arène des fournées de chrétiens entièrement nus et portant des croix sur leurs épaules.

Le sable fourmilla de monde. Des vieillards s'avançaient en courant, courbés sous le poids des poutres ; à côté d'eux venaient des hommes dans la force de l'âge, des femmes aux cheveux dénoués dont elles s'efforçaient de couvrir leur nudité, des adolescents et même des petits enfants. Les victimes et les croix étaient, pour la plupart, couronnées de fleurs. La valetaille du cirque cingla les infortunés à coups de fouet, les obligeant à déposer leurs croix en regard des trous déjà creusés et à se tenir à côté. — Ceux qu'au premier jour des jeux on n'était point parvenu à livrer aux

chiens et aux bêtes féroces allaient mourir.

Les esclaves noirs saisissaient les chrétiens et les étendaient sur les croix, puis ils leur clouaient les mains aux traverses. L'amphithéâtre entier résonna du choc des marteaux.

Soudain des bancs proches de l'arène une voix s'éleva, une voix calme et solennelle, qui disait :

— ... Le jour de la miséricorde est venu, le jour du salut et du bonheur ; je vous le dis, Christ vous réunira autour de lui, vous consolera et vous fera asseoir à sa droite. Ayez foi, car voici que le ciel s'ouvre pour vous.

A ces paroles, tous les regards se tournèrent vers les bancs ; ceux qui étaient déjà en croix levèrent des têtes pâles et torturées et regardèrent l'homme qui parlait.

Lui, s'avança jusqu'à la cloison qui limitait la lice et se mit à les bénir du signe de la croix.

C'était l'apôtre Paul.

Au grand étonnement de la valetaille, tous ceux s'agenouillèrent qu'on n'avait point encore eu le temps de crucifier. Paul de Tarse bénissait les martyrs.

LES AUGUSTANS SE DIVERTISSAIENT DE CHILON. (P. 90.)

Un gardien s'approcha de l'apôtre et demanda :

— Qui es-tu, qui parles aux condamnés ?

— Un citoyen romain, répliqua Paul avec calme.

Puis, se tournant vers les victimes :

— Ayez confiance, car ce jour est le jour de la miséricorde, et mourez en paix, serviteurs de Dieu !

Le cirque maintenant semblait planté d'une forêt où sur chaque arbre pendait un homme crucifié. Les traverses des croix et les têtes des martyrs s'illuminaient de soleil, l'arène était couverte d'ombres épaisses enchevêtrées en une claie noirâtre où, çà et là, se marquaient des losanges de sable doré. Tout le plaisir du spectacle consistait à contempler l'agonie lente des victimes. La futaie de croix était si dense, que les valets avaient peine à passer entre ces arbres. Le pourtour était garni principalement de femmes.

Nul encore parmi les martyrs n'avait expiré, mais quelques-uns de ceux qu'on avait accrochés tout d'abord s'étaient évanouis. Personne ne gémissait, personne n'implorait la pitié. Les uns avaient la tête inclinée sur l'épaule, ou bien très basse sur la poitrine, comme s'ils eussent été envahis par le sommeil ; d'autres semblaient méditer ; d'autres enfin, les yeux au ciel, remuaient faiblement les lèvres. Devant cette effroyable forêt de croix, ces corps éployés, ce silence mortel, les clameurs joyeuses du peuple s'étaient tues soudain. Parmi les crucifiés était Crispus, dont la croix se dressait devant la loge impériale.

A ce moment, il ouvrit les yeux et vit Néron. Son visage eut une expression si implacable, son regard s'alluma si terrible, que les augustans se mirent à chuchoter entre eux en le désignant du doigt, et qu'enfin César tourna son attention

vers lui et approcha lourdement l'émeraude de son œil. Il y eut un silence absolu. Tous les regards étaient fixés sur Crispus qui faisait des efforts pour arracher de la croix sa main droite.

Puis, la poitrine du crucifié s'enfla, les côtes accusèrent leur saillie, et il cria :

— Malheur à toi ! Matricide !

A cette insulte proférée devant tout son peuple, César frémit et laissa tomber l'émeraude. La voix de Crispus, toujours plus formidable, résonnait dans tout l'amphithéâtre :

— Malheur à toi, assassin de ta mère et de ton frère ! Malheur à toi, Antéchrist ! L'abîme s'ouvre sous tes pieds, la mort te tend les bras pour te saisir, et le tombeau te guette ! Malheur à toi, cadavre vivant, car tu mourras dans l'épouvante et seras damné pour l'éternité...

Atrocement éployé, pareil à un squelette vivant, il agitait sa barbe blanche au dessus de l'estrade impériale, éparpillant les pétales des roses qui le couronnaient.

— Malheur à toi ! assassin ! Ton heure est proche !

Il fit un dernier effort : un instant, il sembla qu'il allait délivrer sa main captive et la brandir vers César. Mais soudain ses bras s'allongèrent davantage, tout son corps s'affaissa, sa tête retomba sur sa poitrine, et il mourut.

Dans la forêt des croix, les martyrs les plus faibles s'endormaient un à un du sommeil éternel.

CHAPITRE XVII

Vinicius savait que Nazaire était, malgré tout, parvenu à entrer dans le tullianum, comme porteur de cadavres. Il décida d'essayer du même subterfuge. Pour une somme énorme, le gardien des Fosses Puantes le prit enfin au nombre des valets qu'il envoyait chaque nuit chercher les cadavres dans les prisons. L'obscurité de la nuit, ses habits d'esclave, le linge imbibé d'huile de térébenthine dont serait enveloppée sa tête, l'éclairage misérable des prisons, — tout cela faisait qu'on ne le reconnaitrait pas.

Quand le centurion eut examiné leurs jetons de fossoyeurs, la grande porte de fer de la prison Esquiline s'ouvrit devant eux, et Vinicius vit un large caveau d'où l'on avait accès dans un grand nombre d'autres caves. Des lumignons éclairaient le souterrain, qui était plein de prisonniers : les uns, étendus le long des murs, dormaient... peut-être étaient-ils morts ; d'autres faisaient cercle autour d'une auge centrale remplie d'eau et buvaient ; d'autres étaient assis par terre, les coudes aux genoux et la tête dans les deux mains. Çà et là, des enfants reposaient serrés contre leurs mères. On entendait des hoquets de malades, des sanglots, des murmures de prières, des hymnes bourdonnées à mi-voix, aussi et les blasphèmes des gardiens.

Les jambes de Vinicius vacillèrent. A la pensée que Lygie se trouvait dans cette géhenne, ses cheveux se dressèrent et sa gorge se serra. L'amphithéâtre, les crocs des fauves, les croix, — tout plutôt que ces effroyables souterrains empuantis de cadavres...

— Combien de morts, aujourd'hui ? demanda le gardien des Fosses.

— Bien une douzaine, répondit le surveillant de la prison ; mais d'ici au matin il y en aura davantage ; déjà quelques-uns râlent là-bas le long des murs.

Cependant Vinicius cherchait en vain Lygie, et il lui vint à l'esprit qu'il ne la verrait plus vivante.

Heureusement le gardien des Fosses vint à son aide :

— Il faut emporter les morts immédiatement, dit-il, si vous ne voulez pas mourir tous, vous et les prisonniers.

— Nous sommes dix pour toutes les caves, observa le geôlier, et il faut pourtant que l'on dorme.

— Alors je vais te laisser quatre de mes hommes ; ils feront le tour des caves pour voir s'il y a des morts.

— Je t'offrirai à boire demain, si tu fais cela. Mais qu'on porte chaque corps au contrôle ; l'ordre est arrivé de leur percer le cou ; et ensuite : à la Fosse !

— Bien ! mais tu me payeras à boire...

Le gardien des Fosses désigna quatre hommes, et parmi eux Vinicius, et se mit avec les autres à entasser les cadavres sur les brancards.

Vinicius respira. Maintenant, au moins, il avait la certitude de retrouver Lygie. Il commença par explorer minutieusement le premier souterrain, et ne découvrit rien. Dans le deuxième et le troisième, ses recherches furent également infructueuses.

Vinicius entra dans un quatrième caveau, moins grand que les précédents, et leva sa lanterne.

Soudain, il frémit ; il lui avait semblé

voir, sous les barreaux d'un soupirail, la gigantesque silhouette d'Ursus. Il souffla immédiatement son lumignon et s'approcha :

— C'est toi, Ursus ?

Le géant leva la tête :

— Qui es-tu ?

— Tu ne me reconnais pas ?

— Tu as soufflé la lumière, comment veux-tu que je te reconnaisse ?

Mais Vinicius aperçut Lygie couchée auprès du mur, sur un manteau, et, sans dire un mot, il s'agenouilla près d'elle.

Ursus le reconnut alors et dit :

— Béni soit le Christ ! Mais ne l'éveille pas, seigneur.

Vinicius la contemplait à travers ses larmes.

Malgré l'obscurité, il pouvait distinguer son visage, d'une pâleur d'albâtre, et ses épaules amaigries.

A cette vue, il fut envahi d'un amour pareil à la plus déchirante douleur, d'un amour plein de pitié, de vénération et de respect. Il tomba, face contre terre, et appuya ses lèvres sur le bord du manteau où reposait la jeune fille.

Soudain, Lygie ouvrit les yeux et mit ses mains brûlantes sur celles de Vinicius agenouillé.

— Je te vois ! dit-elle. Ah ! je savais que tu allais venir.

— Je suis venu, très chère. Que le Christ te prenne sous sa garde, et qu'il te sauve, ma Lygie bien-aimée...

DES LIONS SURGIRENT UN A UN SUR L'ARÈNE [illegible] EMBROUSSAILLÉES. (P. 91.)

Universitas Universitas Universitas

Il ne put en dire davantage, il ne voulait point trahir sa douleur devant elle.

— Je suis malade, Marcus, et sur l'arène ou bien ici, il faut que je meure... J'avais demandé dans mes prières de te voir avant la mort : tu es venu, le Christ m'a exaucée !

Et comme il ne pouvait encore proférer une parole et la serrait seulement contre sa poitrine, elle dit encore :

— Je savais que tu viendrais. Et aujourd'hui le Sauveur a permis que nous puissions nous dire adieu. Déjà, Marcus, déjà je vais à Lui, mais je t'aime et je t'aimerai toujours.

Elle se tut, pour aspirer un peu d'air, puis saisit la main de Vinicius et l'éleva jusqu'à ses lèvres :

— Marcus...

— Oui, mon aimée !

— Il ne faut pas que tu me pleures. Souviens-toi que tu viendras auprès de moi, là-haut. Ma vie n'aura pas été longue, mais Dieu m'aura donné ton âme. Et je veux pouvoir dire au Christ que, bien que je sois morte, bien que tu m'aies vue mourir, et bien que tu sois resté dans la désolation, tu n'as pas maudit Sa volonté. Il nous réunira ; je t'aime et je veux être avec toi...

De nouveau le souffle lui manqua, et elle finit d'une voix à peine intelligible :

— Promets-le, Marcus !

— Sur ta tête sacrée, je promets !

Alors, dans la triste lumière, il vit le visage de Lygie rayonner. Elle porta encore une fois la main de Vinicius à ses lèvres et murmura :

— Ta femme... Je suis ta femme....

Derrière le mur, les prétoriens qui jouaient aux *scriptæ duodecim* élevèrent des voix querelleuses.

Eux avaient oublié la prison, les gardiens, toute la terre, et, confondant leurs âmes célestes, ils s'étaient mis à prier.

CHAPITRE XVIII

L'obscurité n'était point complète encore, que déjà les premières vagues de la foule avaient commencé d'affluer vers les jardins de César. Le peuple, en habits de fête, couronné de fleurs, s'en allait, chantant avec entrain, contempler un spectacle nouveau et splendide. Presque tous étaient ivres. Les cris de : « Semaxii ! Sarmentitii ! » retentissaient sur la via Tecta, sur le pont Émilien, et, de l'autre côté du Tibre sur toute la voie Triomphale, aux alentours du cirque de Néron, et même là-haut, sur la colline du Vatican. Voulant en finir avec les chrétiens et enrayer l'épidémie, qui des prisons se répandait de plus en plus par la Ville, César et Tigellin avaient fait le vide dans tous les souterrains, en sorte qu'il ne restait plus que quelques dizaines d'individus réservés pour la fin des jeux. Et la foule, après qu'elle eût franchi les grilles du jardin, devint muette de stupeur. Les allées principales, celles qui s'enfonçaient dans les fourrés, celles qui longeaient les prairies, les touffes d'arbres, les étangs, les viviers et les pelouses semées de fleurs, étaient hérissées de piquets enduits de résine, auxquels on avait ligoté des chrétiens.

Du haut des tertres, où le regard n'était plus entravé par le rideau des arbres, on pouvait contempler des rangées entières de palots et de corps ornés de fleurs, de lierre et de feuilles de myrte.

Cependant l'obscurité tombait, et les premières étoiles venaient d'éclore. A côté de chaque condamné vinrent se placer des esclaves armés de torches, et quand le cor eut sonné le commencement du spectacle, ils mirent le feu à la base des poteaux.

La paille imbibée de poix, dissimulée sous les fleurs, flamba incontinent d'une flamme claire qui, toujours accrue, se mit à dérouler les guirlandes de lierre et à lécher les pieds des victimes. Les peuple se tut ; les jardins retentirent d'un seul gémissement immense fait de milliers de cris de douleur. Pourtant quelques-unes des victimes, levant les yeux vers le ciel constellé, chantaient la gloire du Christ. Le peuple écoutait, Mais les cœurs les plus endurcis s'emplirent d'épouvant quand, du haut des petits piquets, des voix déchirantes d'enfants se mirent à appeler : « Maman ! Maman ! » et même les gens ivres furent secoués d'un frisson à la vue de ces petites têtes et de ces innocents visages crispés de douleur ou bien voilés par la fumée qui déjà commençait à suffoquer les victimes. L'odeur de la chair rôtie emplit les jardins, mais, immédiatement, sur les brûle-parfums placés entre les poteaux, les esclaves jetèrent de la myrrhe et de l'aloès....

Encore au commencement du spectacle César était apparu au milieu du peuple sur un splendide quadrige de cirque attelé de quatre étalons blancs. Il portait un costume de cocher aux couleurs des Verts qui étaient son parti et celui de la cour. D'autres chars suivaient, pleins de courtisans aux

CÉSAR APPARUT SUR L'ARÈNE FLEURIE, VÊTU DE POURPRE. (P. 93.)

habits magnifiques, de sénateurs, de prêtres; des musiciens costumés en faunes et en satyres jouaient de la cithare, de la harpe, du fifre et du cor. César, avec, à ses côtés, Tigellin et aussi Chilon dont l'épouvante l'amusait, conduisait ses chevaux au pas, contemplant les corps qui flambaient et écoutant les acclamations du peuple. Ses bras monstrueux, tendus sur les rênes, semblaient faire le geste de bénir son peuple. Son visage et ses yeux mi-clos souriaient, et, couronné d'or, il rayonnait au-dessus des hommes, comme un soleil, ou comme un dieu.

Il fit halte près de la grande fontaine, au carrefour de deux allées, il descendit de son quadrige, fit signe à ses compagnons, et se mêla à la foule, s'arrêtant pour faire des remarques sur les victimes ou bien pour se moquer de Chilon, dont le visage révélait un insondable désespoir.

Enfin ils arrivèrent devant un mât très élevé, orné de myrte et festonné de lierre. Les flammèches rougeâtres léchaient encore les genoux de la victime, mais on ne pouvait distinguer son visage, que voilaient de fumée les ramilles vertes qui prenaient feu. Soudain, la brise nocturne balaya la fumée et découvrit une tête de vieillard à barbe grise. A cette vue, Chilon se roula sur lui-même, tel un serpent blessé, et de sa bouche s'échappa un cri plus semblable à un graillement de corbeau qu'à une voix humaine :

— Glaucos ! Glaucos !...

Du haut du poteau enflammé, Glaucos le médecin le regardait.

Sa face douloureuse penchée, il contemplait l'homme qui l'avait trahi, qui lui avait arraché sa femme et ses enfants, qui l'avait attiré dans un guet-apens d'assassins, et qui, après que tous ces crimes lui eurent été pardonnés au nom du Christ, l'avait une fois encore livré aux bourreaux. Les yeux de Glaucos étaient rivés au visage du Grec. Tous comprirent qu'entre ces deux hommes quelque chose se passait, mais le rire se figea sur les lèvres, car le visage de Chilon était atroce : on eût dit que les langues de feu brûlaient son propre corps. Soudain, il chancela, tendit les bras et cria d'une voix horrible et déchirante :

— Glaucos ! au nom du Christ ! Pardonne !

Tous se turent alentour : un frisson secoua les assistants et tous levèrent les yeux vers le poteau.

La tête du martyr remua légèrement, et on entendit une voix gémissante venue de la cime du mât :

— Je pardonne...

Chilon s'écroula sur la face, hurlant comme une bête sauvage, et, des deux mains, se mit à entasser de la terre sur sa tête. Les flammes jaillirent soudain, enveloppèrent la poitrine et le visage de Glaucos, déroulèrent la couronne de myrte sur sa tête et dévorèrent les rubans à la flèche du mât qui tout entier flamba d'une clarté immense.

Mais Chilon se releva avec un visage tellement transfiguré que les augustans crurent voir devant eux un autre homme. Ses yeux luisaient d'une lumière intense, son front ridé irradiait l'extase : ce Grec, à l'instant encore veule et lâche, semblait maintenant un prêtre inspiré par son dieu et qui allait révéler des vérités redoutables.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? il est fou... murmurèrent des voix.

Lui se tourna vers la foule, leva la main droite, et se mit à dire, ou plutôt à clamer d'une voix perçante, afin que non seulement les augustans, mais la tourbe entière pût l'entendre :

— Peuple romain ! Sur ma mort, je jure que périssent des innocents ! L'incendiaire, c'est lui !

Et il désigna Néron.

Il y eut un moment de silence. Les courtisans étaient pétrifiés. Chilon restait immobile, la main frémissante et le doigt tendu vers César. Un tumulte éclata. En une tourmente de flots soudain déchaînés par la rafale, le peuple se précipita vers le vieillard, pour le voir de plus près. Des voix crièrent : « Tenez-le ! » d'autres : « Malheur à nous ! » Une tempête de sifflets et de hurlements creva : « Ahénobarbe ! Matricide ! Incendiaire ! » Le chaos grandissait. Soudain quelques mâts consumés s'effondrèrent en une pluie d'étincelles. Un remous aveugle des masses entraîna Chilon vers le fond du jardin.

Partout les poteaux consumés commençaient à tomber en travers de la route, emplissant les allées de fumée, d'étincelles, d'odeur de bois brûlé, et d'un grésillon de pétillement lumineux. Les lumières s'éteignaient partout. Les jardins s'ensablaient.

Chilon errait, ne sachant de quel côté tourner ses pas. Il butait contre des corps à demi rôtis, il accrochait des tronc qui l'enveloppaient d'un nuagé ensanglanté d'étincelles, et, par moments, s'asseyait et regardait autour de lui avec des yeux hébétés. Enfin, il sortit de l'ombre et, poussé par une force invincible, il s'achemina vers la fontaine où Glaucos avait rendu l'âme.

Une main toucha son épaule.

Le vieillard se retourna, et, voyant devant lui un inconnu, il s'écria :

— Quoi ? Qui es-tu ?

— Un apôtre, Paul de Tarse.

— Je suis maudit !... Que me veux-tu ?

L'apôtre répondit :

— Je veux te sauver.

Chilon s'appuya contre un arbre.

— Pour moi il n'y a plus de salut ! dit-il sourdement.

— Ne sais-tu donc pas que Dieu a pardonné au larron repentant ? demanda Paul.

— Ne sais-tu donc pas ce que j'ai fait, moi ?

— J'ai vu ta douleur et j'ai entendu que tu témoignais de la vérité.

— Oh ! seigneur !

— Et, si le serviteur du Christ t'a pardonné à l'heure du supplice et de la mort, comment le Christ ne te pardonnerait-il pas ?

Chilon se jeta à genoux, cacha sa face dans ses mains et resta sans mouvement. Paul leva son visage vers les étoiles et pria.

Mais à ses pieds, soudain, un appel gémissant s'éleva :

— Christ !... Christ !... Pardonne !

Alors Paul s'approcha de la fontaine, puisa de l'eau dans ses deux paumes et revint vers le misérable à genoux.

— Chilon ! je te baptise au nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit Saint ! Amen !

Chilon leva la tête et étendit les mains. La lune éclairait de sa douce lumière ses cheveux blancs et son blanc visage immobile. Les instants tombaient un à un dans la nuit ; des grandes volières des jardins de Domitia vint jusqu'à eux le chant du coq. Lui, demeurait à genoux, statue funéraire.

Enfin, il demanda.

— Que dois-je faire avant de mourir, seigneur ?

Paul se réveilla de sa méditation sur cette incommensurable puissance, à laquelle même des âmes comme celle de ce Grec ne pouvaient se soustraire et répondit :

— Aie foi, et témoigne de la vérité !

Ils sortirent ensemble. Aux portes du jardin, l'apôtre bénit encore une fois le vieillard, et ils se quittèrent, car Chilon lui-même l'avait exigé, prévoyant que César et Tigellin le feraient poursuivre.

Il ne se trompait point. En rentrant, il trouva sa maison entourée de prétoriens qui se saisirent de lui et le conduisirent au Palatin.

A LA LUEUR D'UN ÉCLAIR ILS APERÇURENT ENFIN LE TERTRE QUE SURMONTAIT LE TEMPLE MINUSCULE DE LIBITINE (P. 98.)

César reposait déjà, mais Tigellin attendait. Il salua le malheureux Grec d'un visage calme mais sinistre.

— Tu as commis le crime de lèse-majesté, lui dit-il, et tu n'esquiveras pas le châtiment. Mais si demain, au milieu de l'amphithéâtre, tu déclares que tu étais ivre et que tu divaguais, et que les chrétiens sont bien les auteurs de l'incendie, ton châtiment sera limité aux verges et à l'exil.

— Je ne peux pas, seigneur, murmura doucement Chilon.

Tigellin s'approcha de lui à pas lents, et, d'une voix étouffée, mais effroyable, demanda :

— Comment ? tu ne peux pas, chien de Grec ? Tu n'étais donc pas ivre ? Tu ne comprends donc pas ce qui t'attend ? Regarde par là.

Et il lui montra un coin de l'atrium, où étaient debout dans l'ombre, à côté d'un large banc en bois, quatre esclaves thraces avec des cordes et des pinces dans les mains.

Chilon répondit :

— Je ne peux pas, seigneur !

La fureur grondait dans l'âme de Tigellin, mais il se maîtrisa encore.

— Tu as vu comment mouraient les chrétiens ? Tu veux mourir de même ?

Le vieillard leva sa face pâlie : un moment, ses lèvres remuèrent en silence, puis il dit :

— Et moi aussi, je crois au Christ...

Tigellin le regarda avec stupeur :

— Chien ! Tu es vraiment devenu fou !

Il bondit sur Chilon, lui saisit la barbe à deux mains, le fit rouler à terre, et le piétina en répétant, l'écume aux lèvres :

— Tu rétracteras ! Tu rétracteras !

— Je ne peux pas, gémit le Grec sous le talon de Tigellin.

— A la torture, cet homme !

Les Thraces saisirent le vieillard, le couchèrent sur le chevalet, l'attachèrent avec des cordes, et se mirent à broyer de leurs pinces ses tibias décharnés. Mais lui, tandis qu'ils le ligotaient, baisait humblement leurs mains ; puis il ferma les yeux et resta sans mouvement, comme mort.

Il vivait pourtant, et, quand Tigellin se

pencha vers lui et demanda une fois encore : « Tu te dédiras ? » ses lèvres blêmes remuèrent faiblement, et il s'en échappa un murmure à peine perceptible :

— Je ne... peux... pas !...

Tigellin fit interrompre la torture et marcha par l'atrium. Enfin, une idée nouvelle sembla lui être venue; et se tournant vers les Thraces :

— Arrachez-lui la langue !

CHAPITRE XIX

Pour représenter le drame *Auréolus*, les théâtres et les amphithéâtres étaient aménagés de façon à pouvoir s'ouvrir, et former deux scènes distinctes. Mais, après le spectacle des jardins de César, on négligea les dispositions ordinaires, car il s'agissait de permettre à tous les spectateurs de voir la mort de l'esclave crucifié, qui, dans le drame, était dévoré par un ours. Au théâtre, le rôle de l'ours était joué par un acteur cousu dans une fourrure ; mais cette fois-ci la représentation devait être « vivante ». C'était une nouvelle invention de Tigellin.

Au crépuscule, le cirque entier regorgeait. Les augustans, présents au grand complet, avec Tigellin à leur tête, étaient venus moins pour le spectacle même que pour donner à César une marque de loyalisme après le dernier incident, et pour s'entretenir de Chilon, dont parlait toute la Ville.

Enfin le moment attendu arriva. Les valets du cirque apportèrent d'abord une croix en bois, assez basse, afin que l'ours, en se dressant sur ses pattes de derrière, pût atteindre la poitrine du supplicié ; ensuite deux hommes amenèrent, ou plutôt traînèrent sur l'arène Chilon, qui, les jambes broyées, ne pouvait marcher. Il fut cloué sur l'arbre si prestement, que les augustans ne purent le contempler à leur aise. Ce n'est qu'après que l'on eût érigé la croix, que tous les yeux se tournèrent vers lui. Mais peu de gens pouvaient, dans ce vieil homme nu, reconnaître le Chilon de naguère.

Après les tortures infligées par Tigellin, sa face n'avait plus une goutte de sang. Sur la barbe chenue une traînée rouge révélait la langue arrachée. A travers la peau diaphane on pouvait presque distinguer les os. Son visage était douloureux, mais aussi doux et aussi paisible que celui d'un homme endormi. La paix semblait descendue, avec le repentir, dans cette âme mortifiée.

Personne ne riait, car dans ce vieillard il y avait quelque chose de si pacifique, il paraissait si caduc, si désarmé, tellement chétif, tellement pitoyable en son humilité, que chacun se demandait pourquoi l'on torturait et crucifiait un homme déjà à l'agonie.

Enfin l'ours arriva lourdement sur l'arène, balançant de droite et de gauche sa tête basse, et lançant des regards en dessous. Il semblait réfléchir ou chercher quelque chose. Ayant aperçu la croix et le corps nu, il s'approcha, se dressa, renifla. Mais, après un instant, il retomba sur ses pattes, s'accroupit sous la croix et se prit à grogner, comme si son cœur de bête avait pitié de ce débris humain.

La valetaille du cirque stimulait l'ours par ses cris. Le peuple était muet.

Cependant Chilon leva lentement la tête et promena ses regards sur les spectateurs. Ses yeux s'arrêtèrent très haut, sur les derniers gradins de l'amphithéâtre. Alors sa poitrine anhéla plus vivement, et, pour la stupeur de la foule, son visage s'éclaira d'un sourire, son front se nimba de clarté, ses yeux se levèrent au ciel, et, de ses lourdes paupières, deux larmes descendirent lentement le long de son visage.

Et il mourut.

Soudain, près du velarium, une voix sonore s'écria :

— Paix aux martyrs !

Sur l'amphithéâtre pesait un silence écrasant.

CHAPITRE XX

Au temps de Néron étaient entrées en faveur les représentations du soir dans les cirques et les amphithéâtres. Bien que le peuple fût déjà rassasié de sang, la nouvelle que la fin des jeux était proche et que les derniers chrétiens allaient mourir dans le spectacle du soir fit affluer sur les gradins une foule innombrable. Les augustans vinrent jusqu'au dernier, devinant que César avait décidé de s'offrir le drame de la douleur de Vinicius. Tigellin avait gardé le silence, quant au genre de supplice réservé à la fiancée du jeune tribun ; mais ce silence même attisait la curiosité universelle.

César était venu plus tôt que d'habitude. Outre Tigellin et Vatinius, il avait amené

VINICIUS LA CONTEMPLAIT À TRAVERS SES LARMES. MALGRÉ L'OBSCURITÉ, IL POUVAIT DISTINGUER SON VISAGE, D'UNE PÂLEUR D'ALBÂTRE. (P. 99.)

Cassius, un centurion d'une carrure prodigieuse et d'une force immense. La garde prétorienne était plus nombreuse et commandée non par un centurion, mais par le tribun Subrius Flavius, connu pour son attachement aveugle à la personne impériale. On comprit que César voulait, le cas échéant, être prémuni contre un coup de désespoir de Vinicius : la curiosité s'en accrut.

Tous les regards se tournaient, avec une insistance avide, vers la place occupée par l'infortuné fiancé. Lui était très pâle, et à son front perlait la sueur. Au fond de son cœur un reste d'espoir palpitait encore : peut-être Lygie ne se trouvait-elle pas parmi les condamnés, peut-être toutes ses terreurs étaient-elles vaines...

Et il s'absorba en cet espoir, il terrassa le doute, et enferma tout son être dans ces seuls mots : j'ai foi. Et il attendit un miracle.

Enfin, le préfet de la Ville jeta sur le sable un mouchoir rouge. La porte faisant face à l'estrade impériale grinça sur ses gonds et de la gueule obscure surgit sur l'arène illuminée le Lygien Ursus. Le géant clignait des paupières, ébloui. Il s'avança jusqu'au centre, et ses regards circulaires cherchaient ce qu'on lui opposerait. Les augustans et la plupart des spectateurs savaient que cet homme avait étouffé Croton, et un murmure s'éleva de gradin en gradin. Les gladiateurs dépassant de loin la moyenne n'étaient point rares à Rome, mais jamais encore les yeux des quirites n'avaient vu un géant de cette allure.

Lui, restait immobile au centre de la lice, pareil en sa nudité à quelque colosse de granit, avec, dans son visage barbare, une expression d'attente et de tristesse. Et, voyant l'arène vide, il promenait l'étonnement de ses yeux bleus et enfantins sur les spectateurs, sur César, puis sur les grilles des cunicules, d'où il attendait les bourreaux.

Au moment où il était entré dans l'arène, son cœur avait une fois encore tressailli de l'espoir que, peut-être, il mourrait sur la croix. Mais n'apercevant ni croix, ni trou pour la croix, il pensa qu'il était indigne d'une telle faveur et qu'il lui faudrait finir d'autre façon, et probablement sous les crocs des fauves. Il était sans armes, et avait résolu de mourir patiemment, en fidèle de l'Agneau. Et, comme il voulait encore élever sa prière vers le Rédempteur, il s'agenouilla, joignit les mains et leva les yeux vers les étoiles qui palpitaient là-haut, dans l'ouverture du velarium.

Cette posture déplut à la multitude. On était las de voir expirer des moutons. Si le géant refusait de se défendre, le spectacle serait une déconvenue. Çà et là des sifflets percèrent. Des voix s'y joignirent qui appelaient les mastigophores. Mais, peu à peu, le silence se fit, car nul ne savait ce qui allait faire face au géant, ni si, au moment décisif, il refuserait le combat.

L'attente ne fut point de longue durée. Soudain éclata la strideur déchirante des cuivres ; la grille opposée à l'estrade impériale s'ouvrit, et, dans la lice, parmi les clameurs des bestiaires, se rua un monstrueux aurochs de Germanie avec, sur la tête, une femme nue.

— Lygie ! Lygie ! s'écria Vinicius.

Et, saisissant des deux mains ses cheveux sur les tempes, il se tordit sur lui-même, tel un homme qui sent dans ses entrailles le fer d'une lance, et râla d'une voix rauque et inhumaine :

— J'ai foi ! J'ai foi !... Christ, un miracle !

Et il ne se rendit pas compte qu'au même instant Pétrone lui couvrait la tête de sa toge. Il crut que la mort ou la douleur lui enténébraient les yeux... La sensation l'avait envahi d'un vide effroyable. Nulle idée ne subsistait en lui, et seules ses lèvres répétaient en délire :

« J'ai foi ! J'ai foi ! J'ai foi ! »

Subitement, l'amphithéâtre fut muet. Les augustans s'étaient levés de leurs sièges comme un seul homme. Sur l'arène, une chose inouïe se passait. A la vue de sa princesse ligotée aux cornes du taureau sauvage, le Lygien, humble tout à l'heure et prêt à la mort, avait bondi comme ébloui d'un feu vif, et, l'échine courbée, fonçait d'une course oblique vers la bête en démence.

De toutes les poitrines jaillit un cri bref de stupeur éperdue, que suivit un silence sourd.

D'un bond, le Lygien avait atteint la bête et l'avait agrippée aux cornes.

— Regarde ! cria Pétrone en arrachant la toge de la tête de Vinicius.

L'autre se leva, renversa en arrière sa face crayeuse, et se mit à regarder l'arène avec des yeux vitreux et égarés.

Les poitrines n'avaient plus un souffle. Dans l'amphithéâtre, on eût entendu un vol de mouche.

Depuis que Rome était Rome, jamais on n'avait rien vu de tel.

L'homme tenait la bête par les cornes. Plus haut que les chevilles, ses pieds étaient engravés dans le sable ; son échine s'était infléchie comme un arc bandé ; sa tête avait

disparu entre ses épaules ; les muscles de ses bras avaient émergé en une saillie telle que l'épiderme semblait devoir craquer sous leur bosse. Mais il avait arrêté net le taureau. Et l'homme et la bête se figeaient en une immobilité si absolue, que les spectateurs croyaient avoir devant eux une image des travaux de Thésée ou d'Hercule. Mais de cette fixité apparente se dégageait l'effroyable tension de deux forces cabrées. L'aurochs était ensablé des quatre jambes, et la masse sombre et velue de son corps s'était contractée, telle une boule gigantesque. Lequel épuisé d'abord, s'abattrait le premier, — cela, pour les spectateurs fanatiques de lutte, avait en ce moment plus de poids que leur propre destin, que le sort de Rome entière, et que la domination de Rome sur le monde. Ce Lygien maintenant était un demi-dieu. César lui-même était debout. Lui et Tigellin, sachant la force de l'homme, avaient à dessein organisé ce spectacle, tout en se disant, ironiques : « Qu'il terrasse donc, ce vainqueur de Croton, le taureau que nous lui aurons choisi. »

Dans l'amphithéâtre, des hommes avaient levé les bras, et s'immobilisaient dans cette posture. D'autres avaient le front inondé de sueur, comme s'ils eussent eux-mêmes lutté contre la bête. Dans l'hémicycle s'entendait seule la stridulation des lampes et le bruisselis des brasilles qui s'égouttaient des torches. La parole avait expiré sur les lèvres ; les cœurs battaient à rompre les poitrines. Pour tous les spectateurs, la lutte semblait se prolonger des siècles.

Et l'homme et la bête, figés en leur effort atroce, restaient comme enchaînés au sol.

Soudain un beuglement sourd et gémissant monta de l'arène.

ATROCEMENT ÉPLOYÉ, PAREIL A UN SQUELETTE VIVANT, IL AGITAIT SA BARBE BLANCHE, ÉPARPILLANT LES PÉTALES DES ROSES QUI LE COURONNAIENT. (P. 98.)

Toutes les gorges lancèrent une clameur, et de nouveau ce fut le silence absolu. On croyait rêver : aux bras de fer du barbare, la tête monstrueuse virait peu à peu.

Le visage du Lygien, sa nuque et ses bras étaient devenus pourpres ; l'arc de son échine s'était voûté encore davantage. On voyait qu'il rassemblait le reste de ses forces surhumaines et que bientôt elles allaient être taries.

Toujours plus étranglé, toujours plus rauque et plus douloureux, le beuglement de l'aurochs se mêlait au souffle strident du barbare. La tête de l'animal pivotait toujours davantage, et soudain, de sa gueule, une énorme langue baveuse s'échappa.

Un instant encore, et les oreilles des spectateurs proches de la lice perçurent le fracas sourd des os broyés ; puis la bête croula comme une masse, le garrot tordu, morte.

En un clin d'œil, le géant avait désentravé les cornes, et pris la vierge dans ses bras ; puis il se mit à haleter précipitamment. Sa face était pâle, ses cheveux agglutinés de sueur, ses épaules et ses bras inondés. Un moment, il resta immobile et comme hébété ; puis il leva les yeux et regarda les spectateurs.

L'amphithéâtre était en démence.

Les murs de l'immense bâtisse tremblaient sous la clameur de dizaines de milliers de poitrines. Les spectateurs des gradins supérieurs avaient quitté leurs places, dévalaient vers l'arène et s'écrasaient dans les passages, entre les bancs, afin de mieux voir l'hercule.

De toutes parts s'élevèrent des voix implorant sa grâce, des voix passionnées, tenaces, qui bientôt se coalisèrent en une immense clameur. Le géant devenait cher à cette foule uniquement éprise de force

physique, il devenait la première personne dans Rome.

Ursus comprit que le peuple demandait pour lui la vie et la liberté. Mais ce n'était pas de cela qu'il avait souci. Un moment, il promena ses regards autour de lui, puis il s'approcha de l'estrade impériale en balansant le corps de la jeune fille sur ses bras tendus, et leva des yeux suppliants, comme pour dire : « C'est sa grâce que je demande ! C'est elle que vous devez sauver ! J'ai fait cela pour elle ! »

A la vue de la jeune fille évanouie qui, auprès du corps immense du Lygien, semblait une enfant toute petite, l'émotion s'empara de la foule, des chevaliers et des sénateurs. Des gens croyaient que c'était un père qui mendiait la grâce de son enfant. La pitié éclata comme une flamme. On avait eu assez de sang, assez de morts, assez de supplices... Des voix étranglées de sanglots exigèrent leur grâce à tous deux. Soudain, Vinicius bondit de son siège, franchit la cloison du pourtour, se précipita vers Lygie et couvrit de sa toge le corps nu de sa fiancée.

Puis il déchira sa tunique sur sa poitrine, découvrant les cicatrices de ses blessures d'Arménie, et tendit les bras vers le peuple.

Alors, la frénésie dépassa les bornes de tout ce qu'avait jamais vu l'amphithéâtre. La populace se mit à trépigner et à hurler. Les voix qui demandaient la grâce devinrent comminatoires. Des milliers de spectateurs tournèrent vers César des poings serrés. Des éclairs de fureur étaient dans tous les yeux.

Néron tergiversait.

Il ne ressentait aucune haine pour Vinicius, et la mort de Lygie ne lui importait pas outre mesure. Mais son amour-propre ne lui permettait pas de se soumettre à la volonté de la foule ; en même temps, par poltronnerie native, il hésitait à y opposer un refus.

Et il se mit à chercher des yeux si du moins chez les augustans il apercevrait un pouce tourné vers le sol en signe de mort. Mais Pétrone tendait sa paume levée, et le regardait droit dans les yeux avec une nuance de défi. De même le sénateur Scævinus, de même Nerva, de même Tullius Sénécion, de même le vieux et fameux chef Ostorius Scapula, de même Austitius, de même Pison, et Vetus, et Crispinus, et Minutius Thermus, et Pontius Telesinus, — et de même le plus austère de tous, Thraséas, que vénérait le peuple. A cette vue, César éloigna l'émeraude de son œil avec une expression de mépris et de rancune, mais Tigellin, qui voulait à tout prix la victoire sur Pétrone, se pencha et dit :

— Ne cède pas, divinité : nous avons les prétoriens.

Néron se tourna du côté où, à la tête de sa garde, se tenait le farouche Subrius Flavius qui, jusqu'ici, lui était dévoué corps et âme. Et il vit une chose inouïe. La face rébarbative du vieux tribun était baignée de larmes, et de sa main levée il faisait le signe de grâce.

Cependant la rage envahissait la multitude. Sous les trépignements incessants, un tourbillon de poussière avait voilé l'amphithéâtre. Parmi les clameurs, des imprécations retentissaient : « Ahénobarbe ! Matricide ! Incendiaire ! » Néron eut peur. Comme comédien et comme chanteur, il avait besoin de la faveur du peuple ; ensuite il voulait, dans sa lutte contre le Sénat et les patriciens, avoir le peuple pour lui ; enfin, depuis l'incendie de Rome, il s'était efforcé de circonvenir la plèbe par tous les moyens et de diriger sa colère sur les chrétiens. Il comprit qu'il serait dangereux de résister plus longtemps: une sédition née dans le cirque pouvait envahir toute la Ville et avoir des conséquences incalculables.

Il jeta donc un regard vers Subrius Flavius, vers le centurion Scævinus, parent du sénateur, vers les soldats, et, ne voyant partout que sourcils froncés, que visages émus, et que regards dardés sur lui, il fit le signe de grâce.

Un tonnerre d'applaudissements éclata du haut en bas de l'hémicycle. Le peuple était sûr de la vie des condamnés : à partir de cet instant, ils se trouvaient sous sa protection, et personne, pas même César, n'eût osé les poursuivre encore de sa haine.

CHAPITRE XXI

Quatre Bithyniens portaient avec précaution Lygie vers la maison de Pétrone. Vinicius et Ursus, à côté de la litière, marchaient silencieux, car, après les émotions de la journée, ils n'avaient point la force de parler. Vinicius était encore à demi hébété. Il se répétait que Lygie était sauve, que ni la prison, ni la mort dans l'arène ne la menaçaient plus, que leurs malheurs avaient pris fin et qu'il l'emmenait chez lui pour ne plus jamais se séparer

ON POUVAIT CONTEMPLER DES RANGÉES ENTIÈRES DE PALOTS ET DE CORPS ORNÉS DE FLEURS, DE LIERRE ET DE FEUILLES DE MYRTE.
(P. 100.)

d'elle. Il lui semblait que ce fût là l'aurore d'une vie nouvelle, plutôt que la réalité. De temps en temps il se penchait sur la litière ouverte, afin de contempler, à la clarté de la lune, ce cher visage comme assoupi, et il se répétait :

« C'est elle ! Christ l'a sauvée ! »

Ils s'avançaient d'un pas hâtif parmi les maisons nouvellement édifiées, dont la blancheur resplendissait sous la clarté lunaire. La Ville était déserte. Çà et là seulement des groupes de gens couronnés de lierre chantaient et dansaient devant les portiques, aux sons de la flûte, jouissant de la période férié qui se prolongeait jusqu'à la fin des jeux, et de cette nuit splendide.

Cependant, ils avaient atteint la maison : les serviteurs, prévenus par un esclave, étaient sortis en foule à leur rencontre. Déjà à Antium, Paul de Tarse avait converti la plupart d'entre eux. Les malheurs de Vinicius leur étaient parfaitement connus et leur joie fut immense à la vue des victimes arrachées à la cruauté de Néron. Elle s'accrut encore quand Théoclès, le médecin, déclara que Lygie n'avait aucune lésion grave ; la fièvre des prisons l'avait débilitée ; mais bientôt les forces seraient revenues.

Elle reprit connaissance la même nuit. En s'éveillant dans un splendide cubicule, éclairé de lampes de Corinthe et embaumé de verveine, elle ne put comprendre où elle se trouvait ni ce qui lui était arrivé. Elle avait gardé le souvenir de l'instant où les bourreaux la ligotaient aux cornes de la bête entravée. Voyant penché sur elle, dans la douce lumière, le visage de Vinicius, elle se figura qu'elle n'était plus dans le monde d'ici-bas. Comme elle ne ressentait aucune douleur, elle sourit à Vinicius et voulut s'enquérir ; mais ses lèvres ne purent émettre qu'un murmure à peine intelligible, où Vinicius ne discerna que son nom.

Il s'agenouilla près d'elle et, posant une main légère sur ce front adoré :

— Christ t'a sauvée et t'a rendue à moi !

Les lèvres de Lygie remuèrent de nouveau en un indistinct murmure ; ses paupières se refermèrent, et elle tomba dans un sommeil profond, auquel s'attendait Théoclès et qu'il considérait comme un signe excellent. Vinicius resta à genoux près du lit, en prières. Son âme se fondait en un amour illimité. Il perdit conscience. Théoclès entra plusieurs fois dans le cubicule. A plusieurs reprises, soulevant la portière

Eunice montra sa tête dorée. Enfin les grues que l'on élevait dans les jardins se mirent à gruer, annonçant le lever du jour. Lui, se prosternait encore aux pieds du Christ, sans rien voir, sans rien entendre, — le cœur réduit en une seule flamme d'holocauste...

CHAPITRE XXII

Quelques jours plus tard, Pétrone apporta du Palatin des nouvelles alarmantes. On avait découvert que l'un des affranchis de César était chrétien, et l'on avait saisi chez lui des lettres des apôtres Paul de Tarse et Pierre, et des lettres de Jacques, de Jude et de Jean. Tigellin s'était imaginé que l'Apôtre avait péri comme tant de milliers d'autres chrétiens. Et maintenant, on apprenait que les deux chefs de la religion nouvelle étaient encore en vie et dans Rome même ! Aussi avait-on décidé de s'emparer d'eux à tout prix : on anéantirait avec eux les derniers vestiges de la secte maudite. Dans ce but on avait envoyé des détachements entiers explorer toutes les maisons du Transtévère.

Vinicius résolut aussitôt d'aller prévenir l'Apôtre. Le même soir, lui et Ursus se rendirent à la maison de Myriam où ils trouvèrent Pierre entouré d'une poignée de fidèles. Timothée, le compagnon de Paul, et Linus étaient aussi aux côtés de l'Apôtre.

— Seigneur, lui dit Vinicius, fais-toi conduire, à l'aube, du côté des monts Albains. Nous te retrouverons là et t'emmènerons à Antium où se tient le navire sur lequel nous irons à Naples, puis en Sicile.

Les autres pressaient l'Apôtre d'accepter.

... Souvent déjà le pêcheur du Seigneur avait, dans la solitude, tendu les bras vers le ciel en disant : « Seigneur ! Que dois-je entreprendre ? »

Depuis trente-quatre ans, depuis la mort du Maître, il n'avait point connu le repos. Le bourdon du pèlerin à la main, il avait parcouru le monde et annoncé la « bonne nouvelle ». Ses forces s'étaient épuisées dans les voyages et le labeur ; et quand enfin, dans cette Ville qui était la tête du monde, il avait édifié l'œuvre du Maître, une seule flamboyante haleinée de la Fureur avait brûlé cette œuvre. Et maintenant il fallait à nouveau reprendre la lutte. Et quelle lutte ! D'un côté, Néron, le Sénat, le peuple, des légions étreignant d'un anneau de fer le monde entier, des villes innombrables, d'innombrables territoires, — une puissance comme jamais l'œil humain n'en avait contemplé de semblable, et, de l'autre côté, lui, tellement courbé par l'âge et la tâche, que ses mains branlantes avaient peine à soulever son bâton de voyageur...

Et par moments il se disait que ce n'était point à lui de se mesurer avec le César de Rome, et que cette œuvre, Christ seul pouvait l'accomplir...

Eux, l'entourant d'un cercle toujours plus étroit, répétaient d'une voix suppliante :

— Cache-toi, rabbi, et sauve-nous de la puissance de la Bête !

Enfin, Linus courba devant lui sa tête torturée.

— Seigneur ! expliqua-t-il, le Sauveur t'a dit : « Pais mes agneaux. » Mais les agneaux ne sont plus, ou seront exterminés demain. Retourne là où tu peux les retrouver. La parole divine est encore vivante à Ephèse, et à Jérusalem, et à Antioche, et dans les autres cités. Pourquoi rester à Rome ? Si tu péris, tu rendras plus absolu encore le triomphe de la Bête. A Jean, le Seigneur n'a point marqué le terme de la vie, Paul est citoyen romain et ils ne peuvent le frapper sans le juger. Mais si la force infernale s'abat sur toi, notre maître, alors ceux en qui déjà le cœur est ébranlé diront : « Qui donc est au-dessus de Néron ? » Tu es la pierre sur laquelle est édifiée l'Eglise de Dieu. Laisse-nous mourir, mais ne permets pas que l'Antéchrist soit victorieux du Vicaire de Dieu, et ne reviens pas avant que Dieu ait anéanti celui qui a fait couler le sang des innocents.

— Vois nos larmes, répétèrent les autres.

Les larmes baignaient aussi le visage de Pierre. Il se leva, tendit les mains au-dessus des fidèles agenouillés et dit :

— Que soit glorifié le nom du Seigneur, et que Sa volonté s'accomplisse !

CHAPITRE XXIII

A l'aube du lendemain, deux sombres silhouettes s'avançaient, sur la voie Appienne, vers les plaines de la Campanie.

L'une d'elles était Nazaire, l'autre était Pierre. L'Apôtre abandonnait Rome, il abandonnait ses enfants que l'on y martyrisait.

A l'orient, le ciel revêtait déjà d'impalpables teintes viridines qui, peu à peu

s'ourlaient, très bas sur l'horizon, de safran toujours plus distinct.

La route était déserte. Les campagnards qui portaient leurs légumes vers la Ville n'avaient point encore attelé leurs chariots, Sur le dallage de pierre, dont jusqu'aux montagnes était formée la voie, résonnait faiblement le bois des sandales de voyage des deux pélerins...

Le soleil émergea de dessous une croupe de montagnes, et un spectacle étrange vint frapper les yeux de l'Apôtre. Il lui sembla que la sphère blonde, au lieu de s'élever dans les cieux, avait glissé du haut des monts et suivait le profil de la route.

Pierre s'arrêta et dit :

— Tu vois cette clarté qui s'avance vers nous ?

— Je ne vois rien, répondit Nazaire.

Mais Pierre abrita ses yeux de sa main, et, après un moment :

— Un homme vient vers nous dans le rayonnement du soleil.

Pourtant le son des pas ne parvenait point à leurs oreilles. Alentour, c'était le silence absolu. Nazaire voyait seulement que dans le lointain les arbres frissonnaient, comme agités par une main invisible, et que sur la plaine s'épandait, toujours plus ample, la clarté.

Et il se tourna vers l'Apôtre avec surprise.

— Rabbi ! qu'as-tu donc ? s'écria-t-il d'une voix anxieuse.

Des mains de Pierre, le bourdon avait glissé sur le chemin ; ses yeux regardaient fixement devant lui ; sa bouche était entr'ouverte et son visage reflétait la stupeur, la joie, le ravissement...

Il se jeta à genoux, les mains tendues Et de sa bouche jaillit :

— Christ ! Christ !...

Et il s'abattit, la tête contre terre, comme s'il eût baisé des pieds invisibles. Longtemps, le silence régna. Puis la voix du vieillard s'éleva, brisée de sanglots :

« *Quo vadis, Domine ?...* » Où vas-tu maître ?...

Et la réponse ne fut point entendue de Nazaire. Mais aux oreilles de l'Apôtre parvint une voix triste et douce, qui disait :

« Puisque tu abandonnes mon peuple, je vais à Rome... pour qu'une fois encore on me crucifie. »

L'Apôtre demeurait étendu sur la route, le visage dans la poussière, sans un geste, sans un mot. Nazaire pensait déjà qu'il avait perdu connaissance, ou qu'il avait expiré. Mais lui se leva enfin, reprit dans ses mains tremblantes son bâton de pèlerin, et, sans parler, se retourna et fit face aux sept collines.

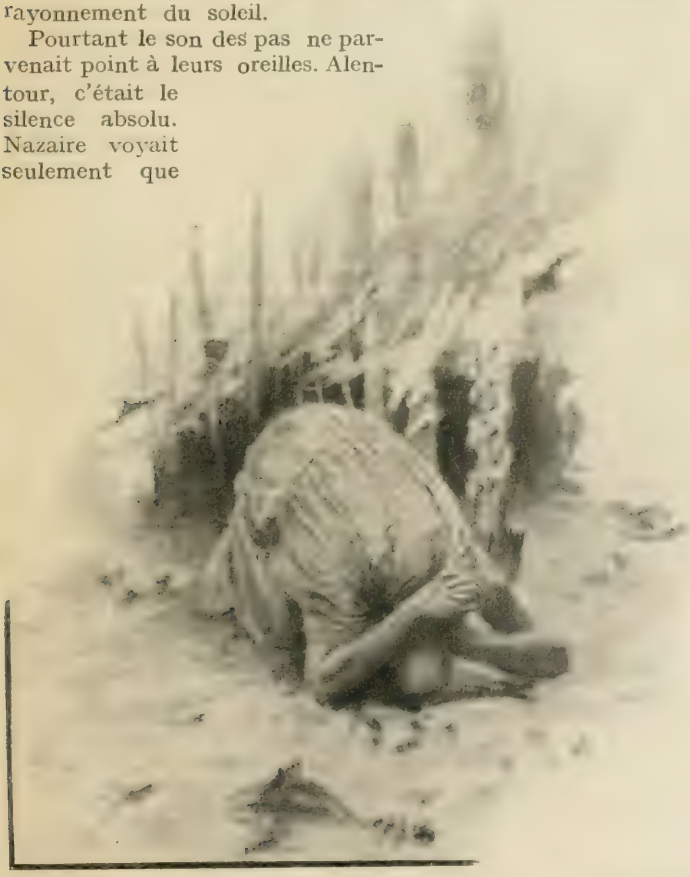
Le jeune garçon, alors, répéta comme un écho :

— *Quo vadis, Domine ?...*

— A Rome, dit doucement l'Apôtre.

Et il revint vers Rome.

Paul, Jean, Linus et tous les adeptes le reçurent avec surprise et anxiété. A son départ, les pré-



CHILON S'ÉCROULA SUR LA FACE, HURLANT COMME UNE BÊTE SAUVAGE.
(P. 102)

toriens avaient cerné la maison de Myriam, cherchant l'Apôtre. Mais à toutes les questions des fidèles, Pierre répondait avec une joie paisible :

— Le Seigneur, je l'ai vu.

Et ce même soir, il se rendit au cimetière d'Ostrianum, afin d'enseigner la parole de Dieu et de baptiser ceux qui voulaient être baignés dans l'eau de la vie. Depuis lors, il y vint tous les jours, et des foules toujours plus nombreuses le suivaient. Il semblait que chaque larme de martyr fît naître de nouveaux fidèles, et que chaque gémissement dans l'arène se répercutât dans des milliers de poitrines. César nageait dans le sang ; Rome et tout l'univers païen déliraient. Mais ceux qui étaient las de crime et de démence, ceux que l'on foulait aux pieds, ceux dont la vie était une vie d'infortune et d'immolation, — tous les opprimés, tous les affligés, tous les déshérités... venaient ouïr le conte surprenant de ce Dieu qui, par amour des hommes, s'était laissé crucifier, et avait racheté leurs péchés.

Et, retrouvant un Dieu qu'ils pouvaient aimer, ils retrouvaient ce que le monde n'avait pu leur donner jusqu'ici : — le bonheur par l'amour.

CHAPITRE XXIV

Vinicius à Pétrone :

« Même ici, très cher, nous apprenons de temps en temps ce qui se passe à Rome, et, pour nous renseigner plus amplement, nous avons tes lettres... Tu me demandes si nous sommes en sûreté ? Je te répondrai simplement : on nous a oubliés. Que cela te suffise.

« Du péristyle où je me suis installé pour t'écrire, je vois notre baie paisible, et Ursus, dans une barque, en train de jeter sa nasse dans l'onde lumineuse. A côté de moi, ma femme dévide un peloton de laine rouge et, dans les jardins, à l'ombre des amandiers, j'entends les chants de nos esclaves. C'est la paix, très cher, et l'oubli des terreurs et des souffrances de jadis.

« Nous connaissons le chagrin et les larmes, car notre vérité nous commande de pleurer sur l'infortune des autres. Mais, même dans ces larmes, gît une consolation que vous ignorez, vous autres. Un jour, quand se sera écoulé le temps qui nous fut assigné, nous retrouverons tous les êtres chers qui ont péri et ceux qui pour la doctrine divine doivent périr encore.

« Ainsi, dans la sérénité de nos cœurs, passent nos journées et nos mois. Nos serviteurs et nos esclaves croient au Christ, et, comme il nous en a donné le commandement, nous nous aimons les uns les autres. Souvent, quand se couche le soleil, ou bien quand l'onde commence à s'argenter de lune, nous causons, Lygie et moi, des temps anciens, qui semblent un rêve aujourd'hui. Et lorsque je songe combien cette chère tête était proche du supplice et de l'anéantissement, j'adore de toute mon âme Notre-Seigneur. Lui seul pouvait la sauver de l'arène et me la rendre pour toujours.

« Viens chez nous, dans nos montagnes embaumées de thym, dans nos bois d'oliviers remplis d'ombre, sur nos rivages couverts de lierre. Deux cœurs t'y attendent, qui t'aiment vraiment. Tu es noble et bon, tu devrais être heureux. Ton esprit saura discerner la vérité, et tu finiras par l'aimer, car on peut être son ennemi, comme César ou Tigellin, mais on ne saurait rester indifférent à son égard. Lygie et moi, mon cher Pétrone, nous nous réjouissons à l'espoir de te voir bientôt. Porte-toi bien, sois heureux, et arrive au plus vite ! »

Pétrone reçut cette lettre à Cumes, où il avait accompagné César. Celui-ci se ravalait chaque jour davantage aux rôles de comédien, de pitre et de cocher ; chaque jour il sombrait davantage dans une débauche maladive, abjecte et grossière. L'élégant Arbitre ne lui était plus qu'un fardeau. Quand Pétrone se taisait, Néron voyait un blâme dans son silence ; quand il approuvait, Néron croyait démêler de l'ironie dans ses louanges. Le sublime patricien irritait son amour-propre et excitait son envie.

Les richesses et les splendides œuvres d'art de Pétrone étaient l'objet des convoitises du maître et du ministre tout-puissant.

Il fut invité à se rendre à Cumes avec les autres augustans. Il partit, bien qu'il soupçonnât un stratagème. Peut-être voulait-il éviter d'opposer une résistance ouverte, peut-être désirait-il montrer une fois encore à César et aux augustans un visage gai et libre de tous soucis, et remporter sa dernière victoire sur Tigellin.

A peine eut-il quitté Rome, que Tigellin l'accusa d'avoir été le complice du sénateur Scævinus, cheville ouvrière d'une

conspiration avortée. Ses gens, restés à Rome, furent emprisonnés, sa maison fut cernée.

Pétrone, loin de s'en effrayer, ne montra aucun embarras et c'est avec un sourire qu'il dit aux augustans qu'il recevait dans sa splendide villa de Cumes :

— Barbe-d'Airain n'aime pas les questions directes, et vous allez voir sa mine quand je lui demanderai si c'est lui qui a fait mettre en prison ma familia.

Et il leur annonça qu'avant de se remettre en voyage, il leur offrirait un festin. C'est au cours des préparatifs de ce festin qu'il reçut la lettre de Vinicius.

Cette lettre le laissa rêveur un moment. Mais bientôt son visage se rasséréna, et, le même soir, il répondit :

« Je me réjouis de votre félicité, très cher, et j'admire votre grand cœur : je ne me figurais pas que deux amoureux pussent se souvenir de qui que ce soit, et surtout d'un ami lointain. Non seulement vous ne m'oubliez pas, — vous voulez même m'entraîner en Sicile, afin de m'offrir une part de votre pain quotidien et de votre Christ qui, si généreusement, comme tu dis, vous comble de bonheur.

« S'il en est ainsi, vénérez-le. Toutefois je ne te cacherai pas que, pour moi, Ursus a joué un certain rôle dans le sauvetage de Lygie, et que le peuple romain n'y a pas été étranger. Mais, du moment que tu es d'avis que c'est le Christ, je ne te contredirai point. Ne lui ménagez point les offrandes. Prométhée, lui aussi, s'était sacrifié pour les hommes.

« Mais Prométhée, paraît-il, ne serait qu'une invention de poètes, tandis que des gens dignes de foi m'ont affirmé avoir vu Christ de leurs yeux. Comme vous, je pense que de tous les dieux, c'est encore lui le plus honnête.

« La vérité hante des régions tellement inaccessibles, que les dieux même ne parviennent pas à l'apercevoir du sommet de l'Olympe. Votre Olympe apparaît plus élevé encore ; debout sur la cime, tu me cries : « Monte, et tu verras des aspects que jamais tu ne soupçonnas ! » Possible ! Pourtant, je réponds : « Ami, je n'ai plus de jambes ! », Et, quand tu auras lu jusqu'au bout, je pense que tu me donneras raison.

« Eh bien ! non, bienheureux époux de de la princesse Aurore, votre doctrine n'est point faite pour moi. Ainsi, il me faudrait aimer mes porteurs bithyniens, mes étuvistes égyptiens, — il me faudrait aimer Barbe-d'Airain et Tigellin ? Par les Grâces aux blancs genoux, je te jure que, si même je le voulais, j'en serais incapable. Il existe à Rome au moins cent mille individus aux omoplates de travers, aux genoux gorgés, aux mollets desséchés, aux yeux tout ronds, ou à la tête trop grosse. Me commandes-tu de les aimer également ? Où donc trouverais-je cet amour qui n'est point dans mon cœur ? Et si votre dieu prétend me les faire aimer tous, que ne les a-t-il, en sa toute-puissance, dotés d'un extérieur plus avantageux, les créant, par exemple, à l'image des Niobides que tu as vues au Palatin ?

« Votre bonheur n'est point fait pour moi. Et puis, je t'ai gardé pour la fin la raison décisive : Thanatos me réclame ! Pour vous, l'aube de la vie commence à peine.

« Pour moi, le soleil a chu, et déjà le crépuscule m'investit. Autrement dit, très cher : il faut que je meure.

« Point la peine de s'appesantir. Cela devait finir ainsi. Tu connais Ahénobarbe et tu comprendras aisément. Tigellin m'a vaincu... ou plutôt non ! Ce sont simplement mes victoires qui touchent à leur fin. J'ai vécu comme j'ai voulu, je mourrai comme il me plaira.

« Ne prenez point cela trop à cœur. Nul dieu ne m'a promis l'immortalité, et ce n'est nullement une chose inattendue qui m'arrive. Toi, Vinicius, tu erres, quand tu affirmes que seul votre Dieu apprend à mourir avec calme. Non ! notre monde savait avant vous que, la dernière coupe vidée, il était temps de disparaître, de rentrer dans l'ombre, et notre monde sait encore le faire avec un visage serein. Platon affirme que la vertu est une musique, et la vie du sage une harmonie. Et ainsi, j'aurai vécu et je mourrai vertueux.

« Et, pour finir, mes amis, — si de notre âme, contrairement à ce qu'en professe Pyrrhon, quelque chose subsiste après la mort, — mon âme à moi, dans sa route vers les bords de l'océan, viendra se poser non loin de votre maison, sous les traits d'un papillon, ou peut-être, s'il en faut croire les Egyptiens, sous ceux d'un épervier.

« Quant à venir autrement, — impossible..

« Néanmoins, que pour vous la Sicile se métamorphose en un jardin des Hespérides ; que les déesses des champs, des bois et des sources sèment des fleurs sous vos pas ; et, dans toutes les acanthes de vos péristyles, que nichent de liliales colombes ! »

CHAPITRE XXV

Deux jours plus tard, le jeune Nerva, qui était dévoué à Pétrone, lui envoya, par un affranchi, les dernières nouvelles de la cour de César.

La perte de Pétrone était décidée. Dans la soirée du lendemain, un centurion devait lui transmettre la consigne de ne point quitter Cumes, et d'y attendre les ordres qu'ultérieurement on lui ferait parvenir. A quelques jours de distance, un nouveau message lui apporterait la sentence de mort.

Pétrone écouta, impassible et serein. Puis il dit :

— Tu porteras à ton maître un vase précieux, qui te sera remis à ton départ. Dis-lui que je le remercie de toute mon âme, car de cette façon je pourrai devancer la sentence.

Et il éclata de rire, comme un homme auquel est venue une idée superbe, et qui d'avance se réjouit de la mettre en pratique.

Le même soir, ses esclaves se répandirent en ville, pour inviter tous les augustans en séjour à Cumes, et toutes les dames, à venir prendre part à un banquet dans la somptueuse villa de l'Arbitre.

Lui, passa son après-midi à écrire dans sa bibliothèque. Ensuite, il prit un bain et se fit habiller par les vestiplices.

Splendide et prestigieux, il passa au triclinium, afin de donner un coup d'œil aux préparatifs de la fête, et de là aux jardins, où des adolescents et des fillettes des Iles tressaient des couronnes de roses pour la soirée. Son visage ne révélait point le moindre souci. Ses gens comprirent que le festin serait d'une magnificence

ENFIN, L'OURS ARRIVA LOURDEMENT EN L'ARÈNE,

BALANÇANT SA TÊTE DE DROITE A GAUCHE. (P. 104.)

extraordinaire, car il fit donner des récompenses inusitées à ceux dont il était content, et une très légère ration de verges à ceux qui l'avaient mécontenté. Il recommanda de payer d'avance et fort généreusement les citharistes et les chœurs. Enfin, s'asseyant sous un hêtre, dont le feuillage, percé de rayons, découpait à terre de blondes ocelles, il fit prier Eunice.

Elle apparut, vêtue de blanc, une brindille de myrte dans la coiffure, — belle ainsi qu'une Grâce.

— Eunice, dit-il, depuis longtemps tu n'es plus une esclave. Le sais-tu ?

Elle leva sur lui ses yeux de calme azur et secoua doucement la tête.

— Je suis toujours ton esclave, seigneur.

— Mais peut-être ignores-tu, continua-t-il, que ces esclaves, qui là-bas tressent des couronnes, que cette villa et tout ce qui s'y trouve, que les champs et les troupeaux, que tout cela t'appartient dès aujourd'hui.

Eunice s'éloigna de lui, et, la voix vibrante d'anxiété :

— Pourquoi, oh ! pourquoi me dis-tu cela ?

Puis elle se rapprocha de nouveau et se mit à le regarder, les yeux cillants d'effroi. Lui, souriait toujours.

Puis il prononça un seul mot :

— Oui !

Et ce fut le silence. Seul, un souffle léger faisait frissonner le feuillage du hêtre.

Pétrone eût pu croire qu'il avait devant lui une statue de marbre

— Eunice, dit-il, je tiens à mourir avec calme.

Elle eut un sourire déchirant :

— Je comprends, seigneur.

Dans la soirée, les invités affluèrent en foule. Ils savaient qu'à côté des festins de Pétrone, ceux de Néron étaient ennuyeux et barbares. Que ce dût être l'ultime « symposion », cette idée n'était venue à l'esprit de personne.

La salle embaumait la violette. Les globes en verre d'Alexandrie filtraient une lumière versicolore. Auprès des couches se tenaient les fillettes qui devaient répandre des parfums sur les pieds des invités. Contre le mur, les citharistes et les chœurs attendaient le signal de leur chef.

Pétrone causait. Les dernières nouvelles, les courses, un gladiateur devenu fameux ces derniers temps par ses prouesses, et les derniers livres d'Atractus et des Sesius faisaient les frais de sa conversation. En répandant le vin sur les dalles, il annonça que la libation n'allait qu'à la reine de Cypre, la plus ancienne et la plus grande de toutes les divinités, — la seule qui fût éternelle, perdurable et souveraine.

Il fit signe, et les cithares soupirèrent en sourdine, tandis que des voix fraîches s'élevaient à l'unisson. Puis, des danseuses de Cos, la patrie d'Eunice, firent miroiter leurs formes roses emmousselinées de gazes transparentes. Ensuite un devin d'Egypte prit en main un vase de cristal où s'ébattaient des dorades aux tons nués et fit ses prédictions aux convives.

Quand eurent pris fin les spectacles, Pétrone se souleva sur son coussin syriaque et dit négligemment :

— Amis ! pardonnez-moi de vous adresser une requête au cours de ce festin : je voudrais que chacun de vous daignât accepter la coupe qui servit à ses libations pour les dieux et pour ma propre félicité.

Il leva son murrhin, — coupe sans prix où s'irradiaient tous les reflets de l'arc-en-ciel, et dit aux convives :

— Voici la coupe de mon offrande à la reine de Cypre. Que nulles lèvres désormais ne l'effleurent, et que nulle main ne s'en serve en l'honneur d'une autre divinité !

Et la coupe alla se briser sur le dallage semé de pâle safran.

Mais, voyant la stupeur des regards :

— Amis, reprit Pétrone, réjouissez-vous. La vieillesse, l'impuissance sont les tristes compagnes de nos dernières années. Je vous donne un bon exemple et un bon conseil ; vous voyez qu'on peut ne les point attendre et s'en aller, avant leur venue, de plein gré.

— Que veux-tu faire ?

— Je veux me réjouir, boire du vin, écouter la musique, contempler les formes divines qui reposent à mes côtés et puis, m'endormir, couronné de roses. Déjà, j'ai pris congé de César. Oyez ce qu'en guise d'adieu je lui écris.

Il prit sous le coussin de pourpre une lettre et lut :

« Je sais, divin César, que tu m'attends avec impatience, et que, dans la fidélité de ton cœur, tu languis après moi jour et nuit. Je sais que tu me couvrirais de tes faveurs, que tu m'offrirais d'être préfet de ta garde, et que tu nommerais Tigellin gardien des mulets dans celles de tes terres dont, après l'empoisonnement de Domitia, tu héritas, — office pour lequel il semble avoir été créé par les dieux.

« Mais, hélas ! il faudra m'excuser.

« Ne va pas penser, je t'en conjure, que m'a rebuté l'assassinat de ta mère, de ta

NÉRON ERRAIT SOLITAIRE PAR TOUT LE PALAIS (P. 119.)

« Mais, de longues années encore, me laisser écorcher les oreilles par ton chant, voir tes jambes domitiennes, — tes échalas, — se trémousser en la danse pyrrhique, t'entendre jouer, t'entendre déclamer, t'entendre dire des poèmes de ta façon, pauvre poète des faubourgs !... ah ! vraiment, semblable perspective était au-dessus de mes forces et j'ai senti en moi l'incoercible besoin d'aller rejoindre mes pères.

Rome se bouche les oreilles, l'univers te couvre de risées. Et moi, je ne veux plus rougir pour toi. Je ne veux plus, je ne peux plus !

L'ululement de Cerbère, même semblable à ton chant, mon ami, serait moins affligeant pour moi, car je n'ai jamais été l'ami dudit Cerbère, et n'ai point le devoir d'être honteux de sa voix.

« Porte-toi bien, mais laisse là le chant ; tue, mais fais trêve aux vers ; empoisonne, mais cesse de danser ; incendie des villes, mais abandonne la cithare.

Tel est le dernier souhait et le très amical conseil que t'envoie l'ARBITRE DES ÉLÉGANCES. »

Les convives restèrent pétrifiés. Ils savaient que la perte de l'empire eût été moins cruelle à Néron. L'auteur de cette lettre devait mourir.

Et la blême épouvante les saisit d'avoir entendu cette lecture.

Mais Pétrone eut un rire sincère et joyeux, comme s'il se fût agi d'une plaisanterie innocente. Et, embrassant les convives d'un regard circulaire, il dit :

— Amis, chassez tout effroi. Nul n'a besoin de se vanter d'avoir entendu cette lettre. Quant à moi, il me sera facile de m'en prévaloir devant Charon, le passeur.

Ayant dit, il fit signe au médecin et lui tendit le bras. En un clin d'œil, le Grec habile l'enserra d'un cercle d'or et ouvrit l'artère au poignet. Le sang jaillit sur le coussin et

femme, de ton frère, que je suis indigné de l'incendie de Rome, que je suis outré du procédé consistant à expédier dans l'Erèbe tous les honnêtes gens de ton empire...

« Eh bien ! non, très cher petit-fils de Chronos ! La mort est l'hoirie commune des êtres sublunaires, et l'on ne pouvait, du reste, s'attendre à te voir agir autrement.

inonda Eunice qui soutenait la tête de Pétrone. Elle se pencha vers lui.

— Seigneur, dit-elle, croyais-tu que j'allais t'abandonner ? Si les dieux m'offraient l'immortalité, si César me donnait l'empire, — je te suivrais encore !

Elle tendit au médecin son bras rosé. Un instant après, leur sang à tous deux se mariait et se perdait l'un dans l'autre.

Lui, fit signe aux musiciens, et de nouveau tintèrent les cithares et résonnèrent les voix. On chanta l'« Harmodios ».

Se soutenant mutuellement, divinement beaux, ils écoutaient tous deux, souriant et pâlissant.

L'hymne terminé, Pétrone fit offrir à nouveau les vins et les mets. Puis il se mit à causer avec ses voisins des mille riens puérils et charmants coutumiers aux festins. Enfin il appela le Grec et se fit attacher l'artère, disant qu'il se sentait pris de sommeil et voulait encore s'abandonner à Hypnos, avant que Thanatos l'endormît pour jamais. Il s'assoupit.

Les chanteurs entonnèrent un autre hymne d'Anacréon, tandis que les luths tintaient en sourdine, afin de ne point étouffer les paroles. Pétrone pâlissait toujours davantage. Quand se fut évanouie la dernière harmonie, il se tourna vers les invités :

— Amis, convenez que périt avec nous...

Il ne put finir. D'un geste suprême, son bras se tendit vers Eunice, et sa tête retomba.

Mais les convives, devant ces deux formes blanches, pareilles à deux merveilleuses statues, sentirent que périssait l'ultime apanage du monde romain, — sa beauté et sa poésie.

ÉPILOGUE

La révolte de Vindex et des légions gauloises ne sembla point, tout d'abord, d'une extrême importance. César lui-même, auquel cette révolte servait de prétexte à de nouvelles rapines, se souciait fort peu de Vindex, et manifestait même de la satisfaction à ce propos.

Mais quand il apprit que Vindex l'avait déclaré artiste pitoyable, il partit précipitamment pour Rome.

Cependant, à l'Ouest, le nuage s'amoncelait, toujours plus dense, toujours plus opaque. La mesure était comble ; la farce tirait à sa fin.

Quand il apprit le soulèvement de Galba et l'adhésion de l'Espagne, Néron eut un accès de rage folle. Il brisa les coupes, renversa la table du festin, et donna des ordres que ni Helius, ni Tigellin lui-même n'osèrent exécuter. Egorger les Gaulois habitant Rome, incendier une fois encore la Ville, lâcher les fauves, et transporter la capitale à Alexandrie, lui sembla une œuvre grandiose, stupéfiante et facile. Mais les jours de sa toute-puissance étaient passés et les complices eux-mêmes de ses forfaits le tenaient déjà pour un déséquilibré.

La mort de Vindex et les dissensions des armées révoltées semblèrent, une fois encore, faire pencher la balance en sa faveur. Déjà de nouveaux festins, de nouveaux triomphes et de nouvelles condamnations étaient annoncés. Mais une nuit, du camp des prétoriens, arriva, sur un cheval blanc d'écume, un courrier avec la nouvelle que les soldats avaient, dans la Ville même, levé l'étendard de la révolte, et proclamé Galba empereur.

César dormait. Réveillé en sursaut, il appela les hommes de garde à sa porte. Le palais était vide. Dans les recoins éloignés, des esclaves raflaient à la hâte tout ce qui leur tombait sous la main. Ils prirent la fuite à sa vue. Lui, errait solitaire par tout le palais, emplissant la nuit de clameurs d'épouvante et de désespoir.

Enfin ses affranchis Phaon, Spirus et Epaphrodite, vinrent à son secours. Ils voulaient le forcer à fuir, disant qu'il n'y avait plus un instant à perdre. Lui, se leurrait encore. Et si, vêtu de deuil, il haranguait le Sénat, les Pères pourraient-ils résister à son éloquence et à ses larmes ? S'il faisait usage de tout son art, de toute son habileté d'acteur, n'était-il pas sûr de les convaincre ? Ne lui donnerait-on pas, au moins, l'exarchat de l'Egypte ?

Dressés à le flagorner, ils n'osèrent nier ouvertement. Mais ils le prévinrent qu'avant d'avoir atteint le Forum, il serait mis en pièces par le peuple, et le menacèrent de l'abandonner, s'il ne montait pas immédiatement à cheval.

Phaon lui offrit asile dans sa villa, située en dehors de la porte Nomentane.

La tête couverte de leurs manteaux, ils galopèrent vers les limites de Rome. La nuit pâlissait. Dans les rues, un mouvement insolite attestait le désarroi de l'heure. Longeant le camp, ils entendirent un tonnerre d'acclamations en l'honneur de Galba. Néron comprit enfin que l'heure était proche. Il fut saisi d'épouvante et de remords.

Ils trouvèrent la porte Nomentane ouverte. Plus loin, ils dépassèrent l'Ostrianum, où avait enseigné et baptisé l'Apôtre. A l'aube ils atteignirent la villa de Phaon.

Une fois là, les affranchis ne lui cachèrent plus qu'il était temps de mourir. Il fit creuser la fosse et s'étendit à terre afin qu'ils prissent la mesure exacte. Mais la vue des pelletées de terre l'apeura. Sa face bouffie devint blême, et sur son front, telles des gouttes de rosée, des gouttes de sueur perlèrent. Il lanterna. D'une voix saccadée qu'il s'efforçait de rendre tragique, il déclara qu'il n'était point temps encore. Puis il recommença ses citations. Enfin, il demanda que son corps fût brûlé; « Quel artiste périt ! », répétait-il avec stupeur.

Soudain ,un courrier de Phaon vint annoncer que le Sénat avait déjà statué, et que le parricide serait puni selon la coutume.

— Quelle est cette coutume ? demanda Néron, les lèvres blanches.

— Ils te mettront la fourche au cou, te fouetteront à mort et jetteront ton cadavre dans le Tibre ! expliqua Epaphrodite, bourru.

César ouvrit son manteau.

— Ainsi, il est temps ! dit-il, les yeux au ciel.

Et il répéta :

— Quel artiste périt !

A ce moment, un galop résonna : le centurion, avec ses soldats, venait sans doute chercher la tête d'Ahénobarbe...

— Va donc ! crièrent les affranchis.

Néron appuya le couteau sur sa gorge. Mais il poussait d'une main timide, et l'on voyait qu'il n'oserait jamais enfoncer la lame. Subitement, Epaphrodite lui força la main, et le couteau entra jusqu'à la garde. Ses yeux se désorbitèrent, horribles, énormes, pleins d'épouvante.

— Je t'apporte la vie ! cria le centurion.

— Trop tard ! râla-t-il.

Et il ajouta :

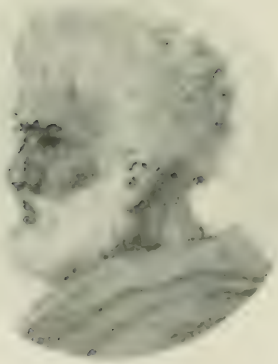
— Ah ! fidélité !...

En un clin d'œil la mort enténébra sa tête. De sa lourde nuque, le sang, en un bouillonnement noirâtre, giclait sur les fleurs du jardin. Ses pieds labourèrent le sol, — et il expira.

Le lendemain, la fidèle Acté couvrit sa dépouille de tissus précieux et la brûla sur un bûcher d'aromates.

Ainsi passa Néron, comme passent la rafale, la tempête, le feu, la guerre ou la peste... Et, désormais, des hauteurs du Vatican, règne sur la Ville et le monde la basilique de Pierre.

Non loin de l'ancienne porte Capène s'élève aujourd'hui une chapelle minuscule, avec cette inscription, effacée à demi : QUO VADIS, DOMINE ?



Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

PIERRE LAFITTE & Cie, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

D'EDMOND ROSTAND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

0 fr. 60 le Fascicule hebdomadaire paraissant actuellement tous les jeudis

L'Ouvrage sera complet en 70 fascicules formant sept magnifiques volumes

EN COURS DE PUBLICATION

L'AIGLON

Illustrations de F. CORMON, Jean-Paul LAURENS, Membres de l'Institut
LA GANDARA, G. LA TOUCHE et O.-D.-V. GUILLONNET

IMMÉDIATEMENT après **L'Aiglon,** nous publierons **La Samaritaine,** entièrement illustrée en couleurs et en noir par *Georges Rochegrosse,* avec un frontispice en couleurs de *Luc-Olivier Merson,* membre de l'Institut. Puis **Chantecler** (illustré par *Tattegrain, Devambez, Guillonnet, Orazi* et *Georges Scott*) ; **La Princesse Lointaine** (illustrations de *Lévy-Dhurmer, Georges Rochegrosse* et *A.-F. Gorguet*) et, enfin, **Le Bois Sacré,** que l'on applaudissait hier encore au théâtre Sarah-Bernhardt, et **Les Musardises,** délicieux recueil de poésies exquises, introuvable aujourd'hui (illustrations de *Muenier, Brouillet, Clairin, Calbet, Macchiati, Zier,* etc.).

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION

40 fr. au lieu de **42,** en 7 volumes brochés livrables à leur achèvement (payables **5 fr.** par mois).

64 fr. en 7 volumes reliés demi-chagrin rouge ou vert. Fers spéciaux de Grasset (payables **8 fr.** par mois).

AU COMPTANT 5 0 0 D'ESCOMPTE

Abonnement en fascicules livrés chaque semaine à domicile : **46 fr.** *payables comptant*

DÉJA PARUS : CYRANO DE BERGERAC. LES ROMANESQUES

PIERRE LAFITTE & Cie, ÉDITEURS

Les Grandes Nations Modernes Illustrées

JULES HURET

L'AMÉRIQUE MODERNE

Dans le 12e fascicule de cette magnifique publication, aussi intéressante par le texte si documenté de Jules Huret que par les superbes illustrations qui l'accompagnent, l'auteur conduit ses lecteurs à Tuskegee, à l'école normale des nègres fondée par Booker T. Washington. La question nègre, y est exposée de la façon la plus intéressante.

LE FASCICULE ILLUSTRÉ : 1 FRANC 50

L'Ouvrage sera complet en 30 fascicules

Reproduction réduite d'une page en couleurs

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION A L'OUVRAGE COMPLET :

En 2 volumes brochés .. .. **45 fr.**
En 2 volumes reliés .. .. .. **57 fr.**
En abonnement aux fascicules livrés franco à domicile .. .. **50 fr.**
Payables **5 fr.** par mois (comptant **5 0 0** d'escompte).

PRIME GRATUITE AUX SOUSCRIPTEURS & ABONNÉS :

Les souscripteurs aux volumes et les abonnés à la série complète ont droit à une superbe gravure en couleurs :

LES CHUTES DU NIAGARA

Grande Gravure en couleurs à encadrer

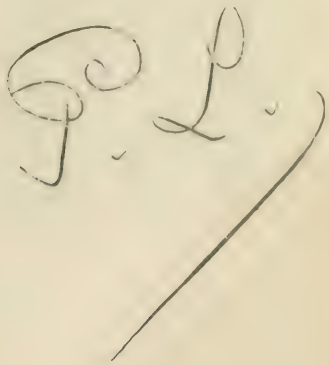
Dans chaque fascicule, douze pages d'illustrations en noir et en couleurs, et seize pages d'illustrations en noir.

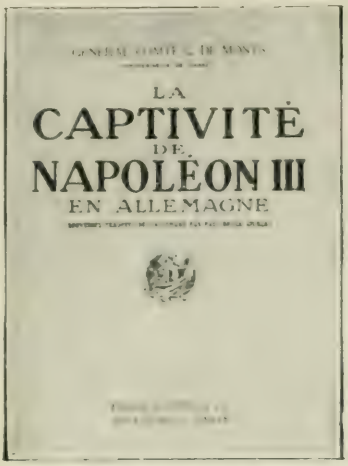
ON SOUSCRIT CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A LA LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & Cie

C'EST
L'ÉVÉNEMENT
DU
MOIS DE NOVEMBRE

· EXCELSIOR ·

Le lire ce sera tout voir.



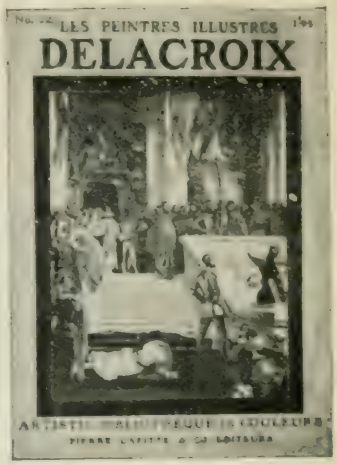


LA CAPTIVITÉ DE NAPOLÉON III EN ALLEMAGNE, par le Comte C. de Monts, gouverneur de Wilhemshoëhe (Traduit par Bruck-Gilbert et Lévy)

Le Volume illustré .. .. **5 fr.**

UN AMATEUR DE MYSTÈRES, par J. Joseph Renaud, E. Orcyz o o o o o o

Le Volume .. .. **3 fr. 50**



DELACROIX, 22e volume de la Collection des "Peintres Illustres". (Il paraît un volume le 1er de chaque mois. Dans chaque volume cartonné, 8 planches en couleurs, 80 pages texte) o o o

Le Volume cartonné .. .. **1 fr. 95**

LE ROMAN D'AMOUR DE M. INGRES, par Henry Lapauze. 8 hors texte en phototypie

Le Volume .. .. **3 fr. 50**

Nouveauté :

Sports - Bibliothèque

VÉRITABLE ENCYCLOPÉDIE DES SPORTS

CETTE bibliothèque comprendra 24 volumes établis avec le plus grand soin, tant au point de vue du texte que des illustrations, qui constitueront ce que l'on peut faire de plus complet au point de vue sportif. Chaque volume sera consacré à un sport et rédigé par les spécialistes les plus renommés. C'est un véritable monument élevé à la gloire des Sports.

LE FOOTBALL, par Ch. Gondouin et Jordan.
LA BOXE, par Willie Lewis, Tommy Burns, Joe Jeannette, Charlemont.
LES SPORTS D'HIVER, par Louis Magnus.
LE GOLF, par Arnaud Massy.
LES SPORTS DE DÉFENSE, par J.-Joseph Renaud.
LES COURSES A PIED ET LES CONCOURS ATHLÉTIQUES, par Failliot, de Fleurac, Spitzer, André.
L'EQUITATION ET LE CHEVAL, par Molier.
LE CYCLISME, par Marcel Viollette, Petit-Breton, Ellegaard.
L'AUTOMOBILE, par H. Petit et Meyan.
LA NATATION ET LE ROWING, par Jarvis, Lein et G. Le Roy.
LA CHASSE A TIR, par Cunisset-Carnot.
L'ESCRIME, par J.-Joseph Renaud.
LA CHASSE A COURRE, par le capitaine de Marolles.
LA LUTTE, par Paul Pons, Blaze, Akitaro-Ono.
LE TIR, par le comte d'Alaincourt, le commandant Ferrus, le commandant Chauchat, etc.
LES EXERCICES PHYSIQUES, par Bonnes, Maspoli et Pierre Baissé.
LES COURSES DE CHEVAUX, par le baron de Caters.
LA CONDUITE EN GUIDES, par le comte Potocki.
HOCKEY, TENNIS, BOWLING, BALLES ET BOULES, par Crivelli, Mény, de Fleurac, etc.
LA PÊCHE, par Cunisset-Carnot.
L'AÉRONAUTIQUE, par le commandant Voyer, le capitaine Do, etc.
LE YACHTING, par Clerc-Rampal.
L'ALPINISME, par Georges Casella.
LES SPORTS DE SALLES, DE JARDINS ET LE BILLARD, par G. Le Roy.

Il paraît un volume par mois

Volume paru : LE FOOTBALL

Sous presse : **LA BOXE**

Chaque volume d'un format spécial (20×15) contient 350 pages de texte et 48 pages d'illustrations hors texte.

Le volume broché : **6** fr. — Le volume cartonné **7** fr.
Le volume relié (peau pleine souple) .. .. .. **10** fr.

Un certain nombre d'exemplaires de luxe ont été tirés sur papier de Hollande, tirage limité à 100 exemplaires numérotés. Chaque exemplaire porte la signature autographe des auteurs.

Le volume reliure d'amateur avec coins tête dorée. **20** fr.

EAU GORLIER

PARFUME ET
ADOUCIT LA PEAU

Donne au teint une FRAICHEUR et un VELOUTÉ incomparables. Fait disparaître HÂLE et toutes IRRITATIONS.

2.50 le Flacon. 5.50 le demi litre
10f le litre

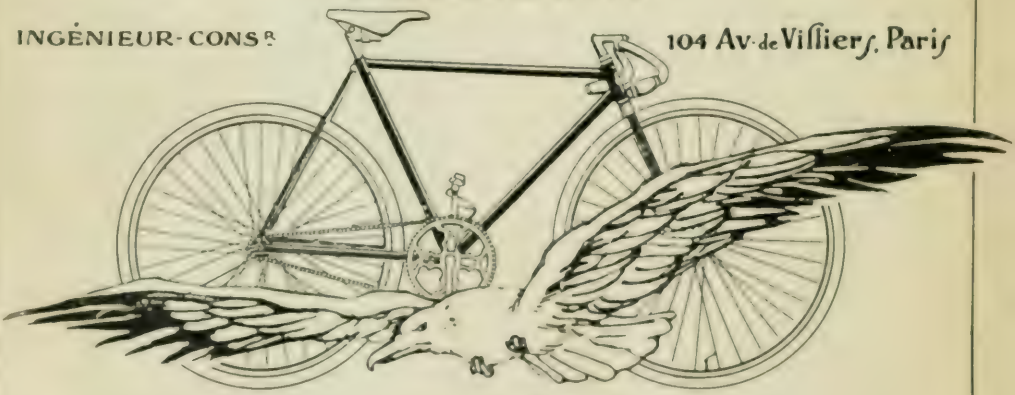
2 & 4 Place des Vosges, Paris.
et toutes Parfumeries

CYCLES "L'ALBATROS" AUTOMOBILES.

H. BILLOUIN

INGÉNIEUR-CONSR

104 Av. de Villiers, Paris



CATALOGUE FRANCO
SUR DEMANDE

Grand choix de Voitures d'occasion à partir de 500f

TRI = PORTEUR ayant obtenu

Tous les PREMIERS PRIX à toutes les Courses.

BICYCLETTES & TANDEMS

Location = Entretien = Vente = Réparation.

BLOTTO FRÈRES

Constructeurs brevetés.

TÉLÉPHONE
1014=55

5, Rue Charlot, 5

PARIS

Madame, Monsieur,

Pour l'amour de vos Enfants ; **pour la personne que vous placez le plus haut dans votre cœur et dans votre pensée** ; pour tout ce qui vous attache à la vie, il faut que vous demandiez aux Établissements E. J. Bannier, 35, Rue Étienne-Marcel, Paris, le splendide volume illustré en couleur.

Un Siècle de Délice et de Douceur

Envoi gratis et franco aux Lecteurs de « Idéale Bibliothèque »

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES

(Via Calais ou Boulogne)

5 SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS DANS CHAQUE SENS

TRAJET EN 6 H. 45. TRAVERSÉE MARITIME EN 1 HEURE

4 jours en Angleterre. Délivrance les vendredis, samedis ou dimanches de billets valabl. jusqu'au mardi. — Prix au départ de Paris : 1re cl. 72 fr. 85 ; 2e cl. 46 fr. 85 ; 3e cl. 37 fr. 5

Exposition Internationale et Universelle de Bruxelles 1910

Délivrance à guichet ouvert :

1° *a*) — Billets simples ;

b) — Billets d'aller et retour *valables 10 jours*.

Prix au départ de Paris : 1re cl. 52 fr. 95 ; 2e cl. 37 fr. 55 ; 3e cl. 23 fr. 95.

2° Le vendredi, le samedi et le dimanche seulement, billets d'aller et retour valabl jusqu'au mardi inclusivement. Les prix de ces billets sont plus réduits que ceux des al et retour ordinaires et comportent, *pour les familles* des réductions de 5 à 25 %.

SAISON BALNÉAIRE & THERMALE

A certaines dates, la Compagnie du Nord se charge gratuitement de l'enlèvement de la livraison des bagages à domicile dans Paris.

Délivrance de *Billets de Saison* pour familles, valables 33 jours ;

Cartes d'abonnement valables 33 jours, réduction de 20 % sur les abonnements ordinaires ;

Billets hebdomadaires et Carnets valables 5 jours, du vendredi au mardi.

UN JOUR A LA MER. — *Tous les Dimanches*, mise en marche de trains de plaisir à marche rapide et à des prix très réduits en 2e et 3e cl., *aller et retour dans la m.. journée*, à destination des plages du réseau du Nord.

Les billets délivrés pour ces trains comportent, *pour les familles*, des réductions de 5 à 25 %.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

IMP. KAPP, PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

JAN 3 1978
NOV 1 6 2000
DEC 1 8 2000

a39003 002059938b

CE PG 7158
.S4Q414 1910
COO SIENKIEWICZ, QUO VADIS.
ACC# 1379066